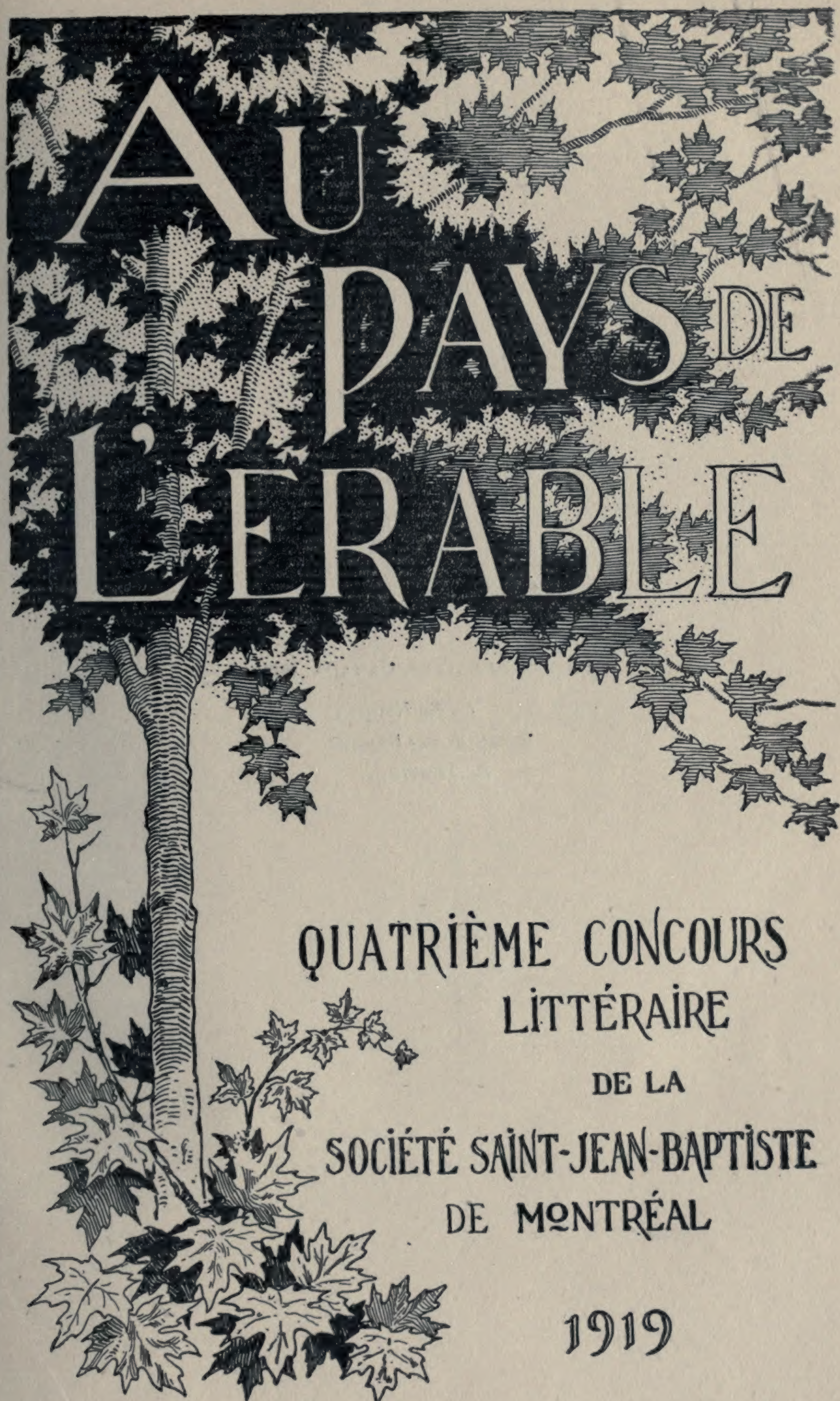
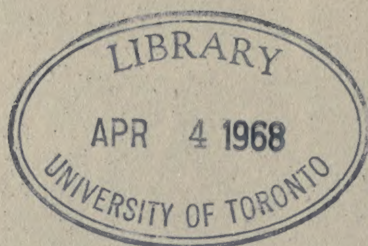

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00102664 0



QUATRIÈME CONCOURS
LITTÉRAIRE
DE LA
SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL

1919


LIBRARY
APR 4 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

Au pays de l'érable

L'ANNONCE DU QUATRIÈME CONCOURS LITTÉRAIRE

Vers l'originalité

« Faisons une littérature qui soit à nous et pour nous. » Cette brève, heureuse et limpide formule, que lançait M. l'abbé Camille Roy, à Québec, le 5 décembre 1904, devant la Société du Parler français, *renferme tout un programme d'action. Reçu comme un mot d'ordre, ainsi qu'il convenait, par tous ceux qui ambitionnent d'écrire, comme par tous ceux qui se donnent pour mission d'enseigner l'art d'écrire, ce programme a déjà produit des fruits savoureux.*

Celui-là qui exprime avec toute la fidélité, la sincérité et la profondeur d'observation dont il est capable les mœurs, les traditions, les sentiments, les aspirations, la foi nationale de nos gens, ne peut manquer d'être original, car il donne à sa pensée un vêtement différent de tout ce qui se peut observer en d'autres milieux. Écrire ainsi, c'est produire de l'art indigène, c'est, en quatre mots, faire du régionalisme littéraire.

Certes, les œuvres grandes ou brèves de nos devanciers sont bien canadiennes par le sujet et françaises par la langue; et, par surcroît, notre littérature n'a jamais couru le danger de verser dans le cosmopolitisme; mais « on le peut observer, disait le même critique, — et c'est justement pourquoi il est permis de parler de nationalisation *de la littérature canadienne, — il n'y a pas, dans beaucoup de nos livres, romans et poèmes surtout, une suffisante image de nos âmes et de notre pays. Le poète et le romancier restent trop souvent à la surface des choses; ils ne savent peut-être pas assez voir avec leurs propres yeux; ils ne touchent et ne palpent pas assez eux-mêmes les êtres et la nature qui les environnent; ils ne descendent pas assez profondément dans ces âmes de nos compatriotes... D'où cela vient-il? et si ce n'est pas toujours le talent qui manque à nos écrivains, pourquoi ne savons-nous pas ce qui est à côté de nous et sous nos yeux? pourquoi ne comprenons-nous pas assez vite ni assez complètement la vie canadienne et toutes ses nombreuses et infinies manifestations à travers nous-mêmes, à travers la nature et à travers l'histoire? »*

Une réponse complète, définitive, à chacun de ces « pourquoi » nous viendrait sans doute d'une étude approfondie de la formation de notre groupe-

ment national et de notre organisation sociale. La critique littéraire, encore assez récente chez nous, a commencé de formuler cette intéressante réponse. Bornons-nous à faire ici quelques considérations se rattachant à ces intéressants problèmes.

Sevrés de la nation mère par les vicissitudes de la politique, alors que nous n'avions cessé de l'être par la distance, il nous fut impossible, pendant un long siècle, de nous alimenter à la source unique et féconde d'où la langue aurait dû tirer sa vitalité et sa pureté, d'où également la culture intellectuelle aurait pu se vivifier et se renouveler, en se mettant au courant des progrès de l'art littéraire. Et lorsque nous avons renoué des rapports avec la France, dans notre empressement à faire l'application des procédés contemporains de technique littéraire, nous avons un peu oublié d'être nous-mêmes.

Cette impuissance à s'extérioriser en écrivant, qui s'observe dans la pâleur des dessins, le fané des teintes, la faiblesse du relief, le flou des caractères, l'inaptitude à priser le régionalisme dans les mœurs, en un mot, cette pénurie relative d'originalité, c'est à de multiples causes, les unes psychologiques, les autres matérielles, qu'il faut les rattacher.

Il y a des rapports étroits, obligés, entre les conditions économiques, le status *politique d'un pays*

et son degré d'avancement dans les arts. Comment ne pas admettre à priori *que la littérature d'une société d'ancienne civilisation ne puisse être facilement approchée par celle des jeunes sociétés coloniales, où les sentiments collectifs de fierté et d'orgueil, les aspirations et le sens du devoir sont loin d'avoir la profondeur et l'intensité qui se peuvent observer dans leurs métropoles? Car pour tout enfermer dans une formule bien connue, d'ailleurs, « une littérature nationale est l'expression profonde de la vie nationale ».*

De plus, parce que notre famille humaine n'est fixée dans son milieu patrial que depuis un temps relativement court, et qu'elle a dû appliquer toutes ses énergies à se faire une place au soleil, parce que cette famille traverse une période d'organisation matérielle, en somme parce qu'il lui a fallu vivre d'abord, la culture intellectuelle fut appliquée à conquérir pour sa langue le droit à la vie, plutôt qu'à décrire des états d'âme et à disséquer des sentiments. Nous avons dû lutter en même temps, afin de nous donner des institutions sociales en harmonie avec le tempérament indigène. Et ces tâches absorbantes sont loin d'être terminées.

Mais en présence de tous ces éléments opposés à l'épanouissement de notre personnalité collective,

nous pouvons invoquer maintenant toute une théorie de forces favorables. N'y a-t-il pas en nous certains principes d'originalité que nous sommes à même de mettre en œuvre? En quoi sommes-nous essentiellement canadiens? Qu'est-ce qui constitue notre individualité? — C'est, n'est-ce pas, de se trouver en quelque sorte cantonnés en marge de ce nouveau monde anglo-saxon, qui s'est fait si hâtivement formidable et puissant; c'est de se trouver ici les seuls tenants du principe latin de perfection, les seuls héritiers de l'immortelle culture française, faite de mesure, d'ordre, de sociabilité et d'humanité; c'est d'être les représentants les plus anciens et les plus agissants de la foi catholique; c'est encore de vivre dans un milieu physique merveilleusement doté par la Providence et qui soutient d'avantageuses comparaisons avec les pays étrangers.

De semblables pensées doivent guider ceux-là qui font de la littérature d'imagination, aussi bien que toute autre. Même lorsqu'il s'agit d'écrire un conte, une nouvelle, on ne saurait méconnaître ces fondements de notre individualité, puisque c'est surtout par ses productions littéraires qu'une nationalité définit son sens de la vie, qu'elle exprime les caractères de sa civilisation propre, qu'elle formule ses aspirations collectives, qu'elle affiche son originalité enfin.

C'est avec cet objectif dans l'esprit que la Société Saint-Jean-Baptiste ouvre son quatrième concours littéraire. A tous ceux qui ont fait de leur plume un instrument d'art, elle demande un conte, une nouvelle, soit une narration où se puissent distinguer comme il convient une exposition, un nœud et un dénouement. Voilà pour le genre.

Quant au fond, chacun sait déjà ce qu'il doit être : raconter pour les nôtres, avec des yeux, un cœur et une âme de chez nous.

INSTRUCTIONS AUX CONCURRENTS

Voici les conditions de ce concours et des instructions auxquelles se conformeront tous ceux qui y prennent part :

1. Les manuscrits devront être en prose.

2. Ne pas dépasser 2,500 mots.

3. Etre écrits sur un seul côté du papier.

4. Etre signés d'un pseudonyme seulement.

5. Parvenir au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste (Monument National, à Montréal) avant le 30 novembre 1918.

6. Tout manuscrit soumis au concours devient la propriété absolue de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

7. Comme prix, une somme de cent dix ($110) piastres sera partagée de la manière suivante, entre les auteurs des cinq meilleurs travaux :

Premier prix	*. . . .*	*40 piastres*
Deuxième —	*. . . .*	*30 —*
Troisième —	*. . . .*	*20 —*
Quatrième —	*. . . .*	*10 —*
Cinquième —	*. . . .*	*10 —*

Le jury fera connaître son choix en publiant dans le Petit Canadien, *organe officiel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, les titres et les pseudonymes des travaux primés ou qui auront mérité une mention honorable. Dans les quinze jours suivant la publication de ce rapport, les concurrents devront prouver qu'ils sont les auteurs des travaux primés ou mentionnés, en faisant parvenir au secrétariat de la Société leurs nom et adresse, mis à la suite du premier paragraphe de leur manuscrit. En s'abstenant de remplir cette condition dans le délai prescrit, les concurrents verront leur travail déclassé, pour l'avantage des travaux immédiatement suivants dans l'ordre de mérite.*

LA RÉDACTION.

RAPPORT DU JURY

Dans un article intitulé Vers l'originalité,[1] *M. Émile Miller, partant d'un mot de l'abbé Camille Roy : « Faisons une littérature qui soit à nous et pour nous », écrit à son tour : « Celui-là qui exprime avec toute la fidélité, la sincérité et la profondeur d'observation dont il est capable les mœurs, les traditions, les sentiments, les aspirations, la foi nationale de nos gens ne peut manquer d'être original, car il donne à sa pensée un vêtement différent de tout ce qui se peut observer en d'autres milieux. Écrire ainsi, c'est produire de l'art indigène, c'est, en quatre mots, faire du* régionalisme littéraire. »

L'auteur se demande ensuite pourquoi *notre littérature nationale n'est pas plus abondante ni plus originale. Il en trouve plusieurs raisons. A côté des éléments contraires, il signale des forces favorables. « Qu'est-ce qui constitue notre originalité ? — C'est de nous trouver en quelque sorte cantonnés en marge de ce nouveau monde anglo-saxon... les seuls tenants du principe latin de perfection... les repré-*

---

[1] Cf LE PETIT CANADIEN, livraison d'août 1918. L'organe officiel de la Société est devenu la REVUE NATIONALE, en janvier 1919.

sentants les plus anciens et les plus agissants de la foi catholique.

« *De semblables pensées doivent guider ceux-là qui font de la littérature d'imagination aussi bien que toute autre. Même lorsqu'il s'agit d'écrire un conte, une nouvelle, on ne saurait méconnaître ces fondements de notre individualité... C'est avec cet objectif dans l'esprit que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal ouvre son quatrième concours littéraire. Il s'agit de raconter* pour *les nôtres, avec des* yeux, *un* cœur *et une* âme *de* chez nous. »

* * *

Ces considérations ont été reproduites dans les journaux, lors de l'annonce du concours, et c'est à leur lumière que les juges sont tenus d'apprécier les quatre-vingt-cinq travaux adressés à la Société Saint-Jean-Baptiste.

D'une manière générale, les concurrents ont bien saisi les intentions de la Société. Les uns nous ont fait le récit de faits historiques ou de légendes locales; d'autres ont développé le thème de la désertion des campagnes, de l'exil aux États-Unis; ou encore, ils ont mis en scène la conscription, la grippe, le front ontarien; ils ont essayé de peindre nos mœurs rurales. Enfin des humoristes nous ont raconté quelque bonne histoire.

Le jugement a été long et difficile, parce que les récits les mieux faits, les mieux écrits, n'étaient pas toujours les plus profondément régionalistes. C'est ainsi que plusieurs pages d'histoire, trop longues et trop lâches, quelques thèses très salutaires mais imparfaitement exposées, n'ont pu obtenir la première place. D'autre part, comment classifier un récit comique, mouvementé, colorié comme une image d'Épinal, et une nouvelle toute en délicatesses, qui vous met les larmes aux yeux? C'est peut-être le récit qui est le plus littéraire; mais si de la nouvelle se dégage une plus noble leçon, que ferons-nous?

On verra ce que nous avons fait, à la lecture de ce volume, et l'on se rendra compte de l'impasse où nous nous sommes trouvés...

Quelquefois nous avons été en présence d'un travail intéressant, mais au dénouement invraisemblable. Parfois aussi des études psychologiques trop fouillées ont fait tort à la trame. Certains dialogues des gens de la campagne ont été bien saisis; on s'est préoccupé d'introduire dans les phrases quelques expressions de chez nous; mais il y avait un écueil: la vulgarité, et tous n'ont pas su l'éviter. Dans d'autres cas, nous avons été rebutés par une certaine nonchalance de style qui est un défaut; par des longueurs, des redites, un manque de composition. Nous avons

primé ce qui nous a paru le plus ferme et le plus rapide.

Nous ne mentionnons que seize noms; il fallait bien nous borner. Beaucoup d'autres travaux mériteraient des compliments. La plupart témoignent d'un grand effort. Ceux qui n'ont pas de prix aujourd'hui auraient grand tort de se décourager. Au prochain appel de la Société Saint-Jean-Baptiste, ils reviendront : cette fois, ils feront mieux, et puis... le goût des juges sera peut-être différent !

Le jury :

FADETTE

OLIVIER MAURAULT

L.-O. DAVID

LES PRIX :

1er *Marie-Alice*.......... Yves
2e *Les bœufs*............. Jean Vadeboncœur
3e *Nestor et Piccolo*....... Jacqueline Saint-Julien
4e *Pour l'honneur*........ François
5e *Le retour au foyer*...... L. d'Arcy

Les mentions :

1ère	*La visite de M. le Curé*	A. Nah
2e	*Mam'zelle Élise*........	Franc cœur
3e	*La fin d'un traître*......	Joseph Richelieu
4e	*Les morts voyagent*.....	Tradition
5e	*La Noël à Saint-Hilaire*	Paul Richelieu
6e	*Claire Desroches*.......	Fait ce que doit
7e	*Le mariage du fils de Jacques Latouche*........	Luc
8e	*Le petit docteur Alice*...	Credo
9e	*Mathias L'Anglais*.....	Je me souviens
10e	*Souvenirs ineffaçables*.	F. Simon
11e	*Pea soup*.............	André Blainville

Marie-Alice

Voici les vacances ! Neuf heures sonnent à la chapelle du couvent de Roberval ! Quel écho joyeux les notes chantantes éveillent dans le cœur des pensionnaires, petites et grandes, turbulentes et paisibles !

Gling, glong, gling, glong, carillonne la grosse cloche, sans se douter que sa note met en émoi tout un petit monde et porte un coup fatal aux heures d'étude.

Dans les corridors un va-et-vient inhabituel s'harmonise mal avec l'aspect froid et silencieux des grands murs blanchis à la chaux. L'éclat joyeux des voix jeunes éveille l'écho endormi des grandes salles.

Mère Saint-Arsène, malgré le clic-clac de son signal de bois, ne peut maintenir l'ordre. D'ailleurs, l'émotion qui envahit la bonne sœur en songeant au départ de tout ce petit monde qu'elle aime, lui met au cœur la meilleure des indulgences; ses bons yeux ronds et noirs brillent d'une tendresse triste en se posant, tour à tour, sur le frais minois de Louisa Larouche, sur la figure sérieuse d'Eulalie

Bélanger, sur la tête ébouriffée d'Hélène Otis. Comme elle les aime toutes d'une même affection maternelle et inquiète à cette heure où leur âme est déjà en vacances !

Elle les aime, surtout, celles que septembre ne doit pas ramener ! Que leur réserve la vie ? que leur garde l'avenir ? seront-elles heureuses ? resteront-elles bonnes ?

Comme pour augmenter l'angoisse de ces réflexions, une petite voix au son de grelot égrène sa note rieuse : « Moi, je vais m'amuser et lire toute la journée, en attendant que je trouve une place de maîtresse d'école ! » C'est Marie-Alice qui parle ainsi, Marie-Alice la tapageuse, qu'aucune règle n'a pu discipliner, mais dont la gaieté et la franchise désarment les plus sévères.

Orpheline, vivant à Chambord avec une vieille tante infirme, Marie-Alice doit au curé de sa paroisse d'avoir fait trois années de pensionnat et de quitter le couvent munie d'un diplôme élémentaire. Devinant en elle une nature droite et intelligente, il a voulu en faire une maîtresse d'école.

Notons en passant que le rêve de la plupart des jeunes filles du Lac Saint-Jean est d'enseigner. Le titre de maîtresse d'école est un des plus respectés dans le village. Il advient souvent qu'une

jeune fille trouve un épouseur peu de temps après avoir pris possession de sa classe. Pourvu qu'elle soit un peu jolie, la maîtresse d'école devient tout de suite le beau parti de la paroisse. Cela prouve combien le savoir est goûté.

Marie-Alice allait, en laissant le couvent, devenir presque un personnage ! Mais, la perspective d'enseigner ne lui souriait qu'à demi; elle avait lu quelque part qu'il est d'autres moyens d'être heureux; sa compagne de pupitre, une Québecoise, lui ayant raconté ses dernières vacances, le récit des plaisirs de la ville avait fait perdre à l'écolière un peu de son idéal campagnard. Pourtant, la vie lui apparaissait désirable encore, et l'idée de revoir toutes les choses familières de son village la faisait rire et chanter de plaisir.

La porte du cloître s'est refermée sur le flot des pensionnaires ! Le grincement , dans la serrure, des deux clés règlementaires avertit les finissantes qu'elles ne franchiront plus le seuil du couvent. Maire-Alice secoue l'impression de regret qui menace de l'envahir et, lançant sa pensée vers l'avenir, elle prend gaiement le chemin de la gare.

En descendant à Chambord, notre héroïne constate que le train de Québec est en gare. Tout de suite, elle s'amuse de ce tableau bien connu des

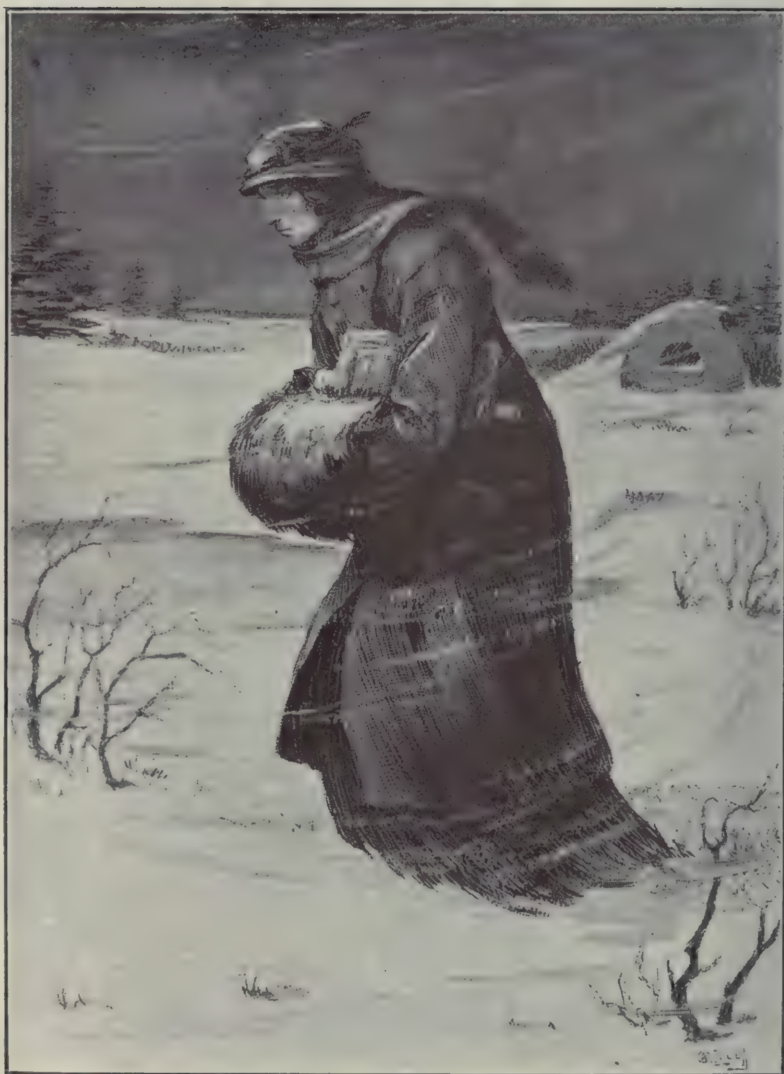
grosses malles qu'on roule en bas du train de fret — des lourdes caisses qu'on embarque pour Chicoutimi, des hommes en bottes et en chemises, fumant béatement leurs grosses pipes. Puis, songeant que désormais, elle pourra revenir chaque jour, contempler ce brouhaha, Marie-Alice réclame sa valise de pensionnaire, appelle Jean Larouche, pour qu'il la hisse derrière la voiture, s'empare des cordeaux et « Marche, la grise ! »

Chemin faisant, le vieux Larouche énumère les nouvelles du village : « Philippe Néron a acheté la terre d'à côté de chez vous, i va y mettre ses vaches.

« Le chemin qui mène au deuxième rang a défoncé, juste derrière la grange à Tit Pit Gagnon.

« La « criature » à Baptiste Levesque a acheté un piano tout neuf pour sa Louisa, qu'est revenue du couvent du Chicoutimi; paraît qu'« asteur » qu'elle fait de la musique, elle est trop demoiselle pour travailler sus la terre. »

Enfin, dernière et importante nouvelle : « La grande Aglaé a défuntisé la nuit d'avant-hier » et le vieux d'ajouter : « Pense, Mlle Marie-Alice, que M. le Curé va vous donner son école. I disait hier, à vot'tante, qu'y en a pas d'pus capable que vous; seulement, faudrait pas faire comme la grande Aglaé qu'a viré consomption. »



Sur la route poudreuse et toute blanche de neige .. (p. 25)

Le père Larouche avait deviné juste. Le lendemain, M. le Curé vint lui-même annoncer à la vieille Julie Tremblay et à sa nièce que la petite école du premier rang aurait en septembre une maîtresse toute neuve, dans la fraîche personne de Marie-Alice. Le bon curé rayonnait, son but était atteint, la petite orpheline aurait sa place au soleil.

....

Sur la route poudreuse et toute blanche de neige, les sapins noirs alignent leurs squelettes grèles; pas une maison, et, sans un vieux four dont la forme se devine sous la neige, on se croirait en pays sauvage; aucun traîneau n'a durci le chemin depuis la dernière bordée.

Péniblement, trébuchant à chaque pas, Marie-Alice s'avance sur la route morne et désolée. Notre diplômée a bien changé, ses yeux ont perdu leur éclat, sa maigreur la fait paraître trop grande, sa démarche est lourde comme celle d'une vieille et les gens du village disent qu'elle ressemble à la grande Aglaé. La vie n'a pas toujours été rose depuis le départ du couvent ! M. le Curé est mort, la vieille tante en a fait autant, et depuis deux ans Marie-Alice, levée avec le coq, prend chaque matin le chemin de son école, située à un bon mille de distance. Au printemps et même à l'au-

tomne le trajet est facile, mais que de souffrances apportent les dures gelées d'hiver ! C'est la marche longue et rude, sur la route non battue; c'est l'entrée dans une salle d'école glacée. C'est le feu qui ne veut pas prendre parce que les doigts raidis de la pauvre maîtresse disposent mal les grosses bûches; c'est l'arrivée des enfants, pas toujours chaudement vêtus et dont les tout petits pleurent de froid; c'est l'épuisante tâche de parler des heures et des heures, jusqu'à ce que la voix se « casse ». C'est la pitié qui vous prend, devant le maigre dîner des plus pauvres, qui n'ont jamais de dessert, pas toujours assez de pain; c'est le retour après la journée de fatigues accablantes.

C'est tout cela qui fait dire à Jean Larouche : « Mam'zelle Marie-Alice s'en va et c'est l'hiver qui l'emporte ». Notre petite maîtresse d'école ne se plaint pas des misères de sa vie : son âme, comme son corps, a subi une transformation. Dès le début de sa carrière, Marie-Alice s'est attachée à ce peuple de tout-petits. Sa bonté a eu pitié de leur faiblesse, et sa pauvreté a plaint leur misère. Son cœur tout entier s'est donné dans un élan vraiment maternel. Elle n'a eu qu'un souci, rendre saines et fortes, ces petites âmes d'enfants, inculquer à leur intelligence un

savoir solide et pratique qui leur serait utile au village.

Pour s'être fait un cœur de maman, la vaillante fille connut des joies très douces, qui lui firent mépriser ses rêves légers d'autrefois.

Chaque matin, lorsqu'à son réveil l'orpheline sentait ses membres tout brisés des fatigues de la veille, elle songeait : « Mes petits m'attendent », un peu d'énergie lui revenait. Mais en février, un jour vint où la faiblesse triompha de son courage. Ce matin-là, les enfants trouvèrent la classe vide.

On sut ainsi que Marie-Alice était malade, et le père Larouche essouffla sa jument jusqu'à Roberval pour en ramener le docteur. Une voisine, la mère Bouchard, s'offrit de soigner la malade; comme Marie-Alice s'inquiétait des enfants de la bonne femme, celle-ci lui répondit que sa plus vieille la remplacerait bien pendant quelques jours; elle ajouta : « Faut ben s'aider un peu ! »

Le docteur C., après avoir jeté son « capot de poil » sur une chaise, s'approcha de la malade et voulut lancer un de ces mots joyeux et réconfortants, dont il avait le secret; mais le badinage s'arrêta dans sa gorge, quand son regard tomba sur la petite figure de cire illuminée par deux grands yeux de fièvre. Où était l'écolière aux yeux rieurs, à la bouche fraîche de santé ?...

Marie-Alice lut sa condamnation dans le haussement d'épaule du docteur. Son cœur se serra et elle dit simplement : « Est-ce que je pourrai dire bonjour à ma classe avant de m'en aller ? » Le docteur n'eut pas la cruauté de répondre négativement, il prit doucement la petite main transparente, conseilla une grande tranquillité et parla de guérison probable.

Une fois sur la route, le docteur dit au vieux Larouche que ça n'était plus qu'une question de jours, qu'il ne fallait pas laisser les enfants voir leur maîtresse, à cause de la contagion; il prononça le gros mot de consomption galopante et parla des derniers sacrements.

Deux grosses larmes roulaient sur les vieilles joues plissées du père Larouche : « C'est y pas triste de voir mourir des jeunesses comme ça, quand anne vieille bête bonne à rien comme moé j'sus encore en vie ! »

Après le départ du docteur, Marie-Alice voulut écrire; d'une main tremblante de fièvre elle couvrit deux longues pages, se reposant à chaque ligne. De temps à autre, un gros soupir soulevait sa poitrine. A la fin, reposant sa tête lourde, elle appela la mère Bouchard : « Je ne sais pas combien de temps je peux vivre encore, mais je sens

bien que je ne me relèverai plus. Je n'ai pas peur de mourir, je serai bien plus chez nous au ciel, puisque tout mon monde est là. Je serais bien heureuse de m'en aller, sans le gros chagrin que j'ai de laisser mes élèves. » Ici, pauvre fille mordit ses lèvres pour ne pas pleurer; plus bas et plus lentement, elle continua : « J'ai pensé de leur laisser un souvenir pour qu'ils ne m'oublient pas trop vite. Quand ma petite maison et mes quelques meubles seront vendus, vous achèterez toutes les choses que je viens d'écrire. Avec le reste de l'argent, vous paierez le docteur et M. le Curé, vous ferez dire des messes, et s'il reste quelques sous, ils seront pour la veuve Bergeron — ses douze enfants en ont bien besoin ! Vous garderez, en souvenir de moi, mes hardes, ma robe de première communion avec mon voile, ma couronne et mon cierge; c'étaient des présents de M. le Curé. Moi, j'emporte mon chapelet, maman va le reconnaître, c'était le sien .» Épuisée par l'effort, Marie-Alice se tut et ferma les yeux.

Le lendemain le Bon Dieu vint dans la chambre de la petite maîtresse d'école, qui le reçut dans son âme toute blanche. Elle dut être bien touchante et bien belle, la dernière action de grâces de Marie-Alice ! On l'entendit prononcer lente-

ment, ardemment le nom de chacun de ses élèves, c'était encore à eux qu'elle songeait !...

Six jours plus tard, la malade, se sentant mourir, voulut entendre lire ses dernières pages d'écriture. La mère Bouchard s'exécuta de son mieux :

« Quand je serai partie, je voudrais que mes enfants de « l'école » pensent quelquefois à moi : je penserai si souvent à eux, dans le ciel ! Je leur demande d'être obéissants avec leur nouvelle maîtresse, de toujours bien prier le Bon Dieu et de continuer à faire plaisir à leurs parents.

« Je veux leur donner tout ce que j'ai. Je laisse à Pierre Michaud, à Charles-Eugène Néron, à Alphonse Lévesque, chacun une belle paire de mitaines rouges, toutes neuves. Je donne à Marie-Josèphe Desbiens, à Louise-Alma Brassard, un beau nuage bien chaud. A tous les petits de la deuxième division, je donne des tuques avec un gland. Ils diront à Mme Bouchard quelle couleur ils aiment mieux, etc., etc. » La liste continuait sur ce ton de naïveté touchante; pas un enfant n'était oublié !

Une grosse larme trembla aux cils de la mourante ! C'était le dernier pleur.

Gling, glong, gling, glong, chante tristement la grosse cloche, tandis que sa note ailée porte une âme au ciel.

Yvette O.-Gouin.

Montréal, novembre 1918.

Les boeufs

La maison de Jérémie Jaubert, riche « habitant » de l'endroit, était à l'autre bout du village, en allant du côté du chemin de fer. Une grande galerie en faisait le tour, et sur le devant la vue s'étendait à plaisir sur des champs bien tenus dévalant en pente douce jusqu'à la petite rivière dont le cours sinueux se devinait par delà de maigres rangs de bouleaux.

Par cette fin de journée de mars, Jérémie Jaubert se tenait dans sa salle de devant et se berçait à petits coups en achevant sa pipe d'avant-souper. Au loin, de l'autre côté de la rivière, le soleil déclinant semblait une énorme boule de feu, et sur les champs où il restait encore un peu de neige ses rayons jetaient de longues traînées de pourpre qui montaient jusqu'à la maison et incendiaient toutes les fenêtres.

Jérémie Jaubert continuait toujours de se bercer à petits coups. Parfois, il s'arrêtait net, l'œil morne et songeur ne paraissant plus alors vouloir fixer que le rouge soleil qui d'un moment à l'autre allait disparaître. Mais ses regards n'en allait pas

moins furtivement, en ces courts instants, à une autre fenêtre près de laquelle se tenait un jeune homme, son fils bien-aimé, son Pierre, parti pour la guerre deux ans auparavant, et que la guerre venait de lui renvoyer après trois mois d'hôpital passé là-bas.

Et en quel état, juste Ciel ! Le temps de le dire, l'enfant que la famille avait connu si rieur et enjoué, semblait avoir prématurément vieilli de dix ans. Et ce qui faisait surtout le plus de peine à voir c'était, avec le pli dur ne disparaissant jamais du front, l'air d'infinie désespérance empreint sur toute sa physionomie, comme si celui-là ne pouvait plus jamais, jamais, recevoir de joie de rien ni de personne.

Les deux filles de Jérémie, Natalie et Émilia, entrèrent, suivies tout aussitôt de leur mère, pour annoncer que le souper était prêt. Jérémie se leva, et allant à son fils, il lui dit, en lui montrant au dehors le crépuscule clair et sec, avec un brin de forte gelée dans l'air :

— Un beau temps pour les sucres, demain, hein ! Si tu veux, on pourra essayer de faire un brassin.

La réponse du jeune homme fut un « oui » énigmatique, qui pouvait à la rigueur s'interpréter

pour un acquiescement, bien que Jérémie fût parfaitement sûr que cela voulait dire : « Les sucres ou autre chose, ça m'est bien égal. »

* * *

Quand Pierre Jaubert, l'automne précédent était revenu de la guerre, la famille n'avait pu s'empêcher de ressentir, en dépit de la joie du retour, un gros serrement de cœur. On s'attendait certes à le voir maigri et changé par la maladie — une pneumonie infectieuse des plus graves — qui l'avait cloué durant trois mois, dans un hôpital de France, et c'était là chose à laquelle on s'était fait d'avance. Mais l'air de désespérance angoissante, et comme de détachement de tout, qu'on lisait maintenant dans ses yeux, autrefois si gais, si vifs et si clairs, c'était là ce qui leur étreignait le cœur à tous. D'abord, on crut que cela se passerait; et puis les semaines et les semaines s'écoulèrent, et toujours le regard ne faisait que s'assombrir davantage, et semblait même se creuser, comme tiré, en dedans par des visions dont il gardait le reflet horrifiant.

Et il en avait vu, du reste, de ces choses horrifiantes. Penser que cet enfant si choyé avait passé

tout un hiver dans la boue des tranchées, couchant dans des sortes de trous de taupes creusés dans la terre, alors que du ciel dégoulinait une pluie incessante. Et ce n'était pas le pire. Aux attaques qui suivirent ce premier hiver, il lui était arrivé de passer des jours et des jours sans presque rien avoir à se mettre dans le ventre, puis encore de se jeter avec avidité sur des mares infectes, tellement la soif le tenaillait. Une fois aussi, après tout un jour de bataille acharnée, il avait dormi toute une nuit, en plein champ de carnage, d'un sommeil de brute, au milieu de cadavres dont quelques-uns commençaient à tourner à la pourriture.

Quand les bonnes gens accourues de tous les coins du village, à la veillée, l'entendaient raconter ces horreurs, il y en avait, parmi les vieux, qui hochaient la tête, de l'air de se dire en leur for intérieur : « Vous avez qu'à voir, s'il ne faut pas vraiment avoir le diable au corps pour aller endurer toutes ces misères, quand on n'y est pas forcé. »

En effet, rien n'avait obligé Pierre Jaubert à s'enrôler, car il était parti, à dix-neuf ans, avant la loi de conscription. Mais allez donc dire tout cela à un Jaubert, une famille connue, depuis des temps à ne plus finir, pour avoir la soif des aventures dans le sang. Le grand-père de Pierre avait

été jadis l'un des « voyageurs » de la Compagnie de la Baie d'Hudson; et quant au père Jérémie lui-même, dès le premier coup de canon de la Guerre de la Sécession des États-Unis, en 1861, il n'avait pu se retenir d'aller s'engager dans l'Armée du Nord, où il était bien resté quatre bonnes années à courir sa part de dangers, comme il paraît que tout bon Jaubert doit le faire à une certaine époque de sa vie. Avec l'âge, sans doute, les Jaubert s'assagissaient, puis la terre les prenait l'un après l'autre, et ils s'y fixaient pour ne plus la quitter. Mais quand ils en étaient au temps où ils jetaient leur gourme, ah bien! autant valait essayer retenir des poulains à l'étable. Tous le diable au corps, et tous des « coureux », chacun savait ça, et Pierre ne pouvait guère faire exception.

* * *

Ce qui accentuait encore la détresse de ce pauvre Jérémie, c'était le souvenir d'un gros, très gros chagrin, qu'il savait bien avoir causé à son Pierre peu d'années auparavant, et où il savait bien aussi qu'il était loin lui-même d'avoir joué le beau rôle. La chose vaut d'être contée par le menu, d'autant plus que cela constitue la trame même de notre récit.

Pierre pouvait bien avoir quatorze ans quand un jour son père amena à la ferme une belle paire de bœufs, dont il avait fait l'acquisition à une exposition régionale. C'étaient deux superbes bêtes comme on en voit rarement en notre pays, deux grands bœufs blancs marqués de roux, comme dans la chanson de Dupont, et dès l'instant que l'enfant les vit il battit des mains et cria, ravi, à son père :

— Oh, papa, donne-les moi, dis. J'en aurai bien soin.

Et le père de répondre tout aussitôt, sans trop songer alors à ce qu'il disait :

— Mais oui, si tu peux les dompter, je te les donne. Fais-en ce que tu voudras.

S'il pouvait les dompter... Pierre s'attacha à cette tâche avec une ardeur qu'on ne lui connaissait pas. On était alors au commencement de l'automne, et il n'était pas de coins ombreux tout pleins de belle herbe où il ne prît chaque jour un plaisir infini à conduire ses élèves. De longues heures se passaient ensuite à les regarder paître, puis il les caressait et les étrillait doucement jusqu'à ce qu'il se fût rendu compte que leur belle robe blanche marquée de roux était douce et soyeuse à point. Un jour même, s'enhardissant, ne s'avisa-t-il pas de tenter de leur polir les cornes. Les deux

bœufs se laissaient faire, dociles, ayant bien deviné en leur jeune maître celui qui vraiment les aimait. Leur renom s'étendait aux environs, et souvent maintenant la ferme recevait la visite de gens venus d'assez loin pour admirer les deux braves et bonnes bêtes et féliciter l'enfant du succès qu'il obtenait.

L'hiver suivant s'écoula, l'enfant redoublant, si possible, de soins pour ses deux favoris. Dès le saut du lit, il courait à l'étable leur rendre visite. A eux, les tourteaux les plus appétissants, et le foin le plus doux et le plus parfumé. A eux aussi, chaque soir, la litière la plus fraîche et la plus moelleuse. A ce régime, nos deux gaillards continuaient, comme on pense, à embellir à vue d'œil, et comme ils étaient devenus dignes de porter chacun un nom l'un avait été surnommé Bastien et l'autre Mireau.

Au printemps, on en fit l'essai pour la charrue. Tout se trouva aller à merveille, et le labour fut fixé à la quinzaine suivante. C'était Pierre, naturellement, qui devait tenir les mancherons, et vous pensez s'il se faisait une fête de ce beau jour.

Et c'est alors qu'à quelques jours de là éclata le coup de foudre. Un soir, au souper, Jérémie annonça à sa femme, comme ça, tout naturellement :

— J'ai fait marché pour les bœufs. On m'en offre un bon prix, et on viendra les chercher samedi.

Pierre était resté la fourchette en l'air, et refoulait à grand'peine le morceau qu'il venait d'avaler. Sur le coup, il n'avait pas tout à fait compris. Mais la mère, elle, avait bien saisi, et regardant son mari bien en face, elle lui dit :

— Tu n'y penses pas, Jérémie, ces bœufs sont à l'enfant. Tu les lui a donnés, tu te rappelles...

Jérémie eut un geste qui pouvait vouloir dire : « Oh ! tu sais, j'ai dit ça, dans le temps, comme j'aurais dit autre chose. »

Sa femme reprit :

— Ne fais pas ça, Jérémie, ça te portera pas bonheur. Mais regarde donc le petit, je t'en prie.

Et elle désignait Pierre qui, maintenant, la figure crispée, suffoquait de chagrin.

Mais Jérémie, têtu, poursuivait :

— On m'en offre trois cents piastres. C'est le double de ce qu'ils m'ont coûté, et je serais un beau bêta de refuser cela.

Le samedi suivant, les bœufs partirent. Pour ne pas les voir s'en aller, Pierre était disparu plus tôt que d'habitude du côté de l'école. Il ne parut pas au dîner, et on ne le revit que le soir, la figure défaite et bouffie d'avoir pleuré tout son soûl. Un

voisin, qui travaillait dans son champ, assura qu'il l'avait vu toute la journée assis au pied d'un arbre, précisément à l'endroit où, l'automne précédent, il avait si souvent pris plaisir, de longues heures durant, à regarder paître ses bœufs.

* * *

A partir de ce jour, Pierre ne fut plus le même. Quelque chose, en lui, était déclenché, qui était la confiance en la parole donnée. Et dire que celui-là qui la lui avait faite, cette promesse, c'était son père. Il en sortait comme hébété, ne pouvant croire à pareil écroulement.

A la vérité, Jérémie vit bien que le coup avait été plus sensible qu'il n'avait cru. Mais avec le temps, ce commencement de remords s'atténua et disparut. D'ailleurs, Pierre ne parla jamais de son gros chagrin, bien qu'à divers indices on le sentait toujours là qui avait de la peine à s'en aller.

Les années passèrent, et Pierre manifesta qu'il allait tenir de famille, comme tout bon Jaubert, pour son amour et son entente des choses de la terre. A son grand contentement, Jérémie vit bien qu'il avait là le fils à qui il pourrait en toute sûreté déléguer la gouverne de ses champs, quand

le temps serait venu pour lui d'aller rejoindre ses pères, dans le petit enclos aménagé pour les défunts, derrière l'église du village.

Puis la guerre vint, qui éclata en coup de tonnerre, et Pierre, humant la poudre et les aventures, ne put se tenir, comme tout bon Jaubert, d'y aller. Prières, supplications, rien n'y fit, et un beau jour, voulant couper court à toute autre tentative pour le dissuader, Pierre courut à Montréal s'enrôler et ne reparut plus. Pour tout dire, il déserta, restant du reste en cela dans la tradition, car son père avait aussi déserté jadis la maison paternelle, pour courir défendre le drapeau étoilé, et sans doute aussi le grand-père avait dû ne pas agir autrement quand il se fit « voyageur » à la baie d'Hudson.

Jérémie en reçut comme un coup de massue. Pensez donc, son Pierre et son fils unique, embarqué dans une semblable galère. C'est à partir de là que le commencement de remords qu'il avait senti quand il avait vendu les bœufs de son fils recommença à le hanter, élargissant sans cesse son travail d'usure et le rongeant petit à petit. Toujours, il se surprenait à se dire : « Si je ne lui avais pas fait ce gros chagrin, à mon garçon, il ne serait p'tête pas parti. »

Quand Pierre obtint son congé, pour cause de santé, et revint à la maison, ce remords n'en persista pas moins, à regarder ce que l'œuvre de guerre avait fait de son fils, pour tout ce qui avait trait à sa nature et à son caractère même. Évidemment, les horreurs dont il avait été témoin durant deux ans étaient toujours là devant lui, et il ne pouvait en détacher ses yeux. On avait voulu faire de lui une brute bonne seulement à tuer le plus d'ennemis possible, et on y avait pleinement réussi.

Ce qui désolait le plus Jérémie, c'était que Pierre avait perdu tout à fait maintenant le goût des choses de la terre, et qu'il semblait que rien, absolument rien ne pourrait jamais l'y ramener. Ah s'il pouvait se reprendre, une bonne fois, à ce goût de la bonne glèbe ancestrale. Là serait pour sûr le salut. Mais le moyen, le moyen, Seigneur ! Et Jérémie se lamentait de plus en plus, en son par-dedans.

Il y pensait toujours, toujours, surtout en ces fins d'après-midi où, son travail de la journée terminé, il fumait sa pipe d'avant-souper, tout en regardant furtivement son fils. Et voici que subitement, par un beau soir du commencement d'avril où il avait fait si doux qu'on avait sorti pour la première fois les berceuses sur la galerie, le

moyen qu'il cherchait si désespérément lui apparut comme dans un éblouissement. Il se dressa tout d'une pièce, et descendit faire quelques pas dans son jardin, tout en murmurant : « Les bœufs, oui, c'est bien ça. »

* * *

L'étonnant, c'est qu'il n'y eût pas pensé plus tôt. En effet, c'était bien simple; il fallait lui ravoir ses bœufs, à cet enfant. Hors cela, il ne voyait aucun moyen de lui faire reprendre goût à la vie.

Oui, il fallait lui ravoir ses deux bœufs blancs marqués de roux. Évidemment, pas les mêmes, mais enfin, en cherchant bien, il devait être possible de trouver des doubles du Bastien et du Mireau d'autrefois qui pussent leur ressembler d'assez près. Jérémie se mit tout aussitôt en quête, fit quelques démarches par ci par là, puis voyant qu'il n'aboutissait à rien il alla dans les Cantons de l'Est voir un certain éleveur renommé pour ses bêtes bovines. Les bœufs blancs marqués de roux y étaient bien, mais pas précisément tels qu'il les voulait. On lui désigna un éleveur du Vermont, qui avait sûrement son affaire. Il y courut, et là, en effet il trouva ce qu'il cherchait, deux bêtes



« Bastien... Mireau... c'est-i Dieu possible? » (p. 46)

tellement identiques de pelage et d'apparence à celles de jadis qu'il pouvait croire se trouver en face de celles mêmes qu'il avait vendues il y avait de cela six bonnes années. Il les paya, séance tenante, un prix qui lui coûta les yeux de la tête, puis les accompagna lui-même jusque chez lui, ne voulant laisser à personne autre la charge d'en prendre soin. Après deux jours de trajet, il arriva chez lui à la nuit, ce qui, en outre de la proximité de la gare, lui facilita le transfert de ses deux bêtes sans que personne en eût trop connaissance. Seule, sa femme avait été mise dans le secret, et tous deux se rendirent à l'étable installer les nouveaux venus et s'assurer que rien ne manquait pour leur confort. Cela fait, ils se regardèrent un bon moment, la bouche s'ouvrant pour un large rire et les yeux tout humides de plaisir. Il n'y avait pas à dire, c'était de la belle besogne et joliment faite.

Le grand jour de l'épreuve avait été fixé à une semaine de là. On était à la fin d'avril et il allait falloir se hâter pour les labours et les semailles. Le « coup de la grand'rivière », comme disent les vieux pour désigner le temps de chaleurs précoces où se fait la débâcle du Saint-Laurent, était déjà passé depuis une semaine. A vue d'œil, la terre s'effritait et fumait au soleil. Partout, les bour-

geons éclataient. Des vols d'hirondelles, de plus en plus, sillonnaient l'air.

Enfin, on fut au matin de mai si impatiemment désiré, un matin resplendissant, avec un ciel d'un bleu profond où montait tranquillement l'astre du jour. Pour gagner les champs, au sortir de l'étable, on passait par un raccourci sur lequel donnait la chambre de Pierre. Ce matin-là, comme le jeune homme était à sa toilette, sa mère entra en coup de vent et lui dit, haletante, en lui désignant quelque chose qui s'apprêtait à passer sous la fenêtre :

— Mais vois donc, mon garçon, si on dirait pas tant seulement que v'là Bastien et Mireau qui te sont revenus.

Pierre regarda, puis, la face subitement transfigurée, il tendit le cou, au spectacle inusité de son père conduisant tranquillement les deux bœufs au labour. Sa gorge se contractait, cependant que des mots entrecoupés sortaient avec peine de sa bouche : « Bastien... Mireau... c'est-i Dieu possible ? »

Tout aussitôt, il courait au dehors rejoindre son père, qui disparaissait au tournant des bâtiments, et lui criait :

— Oh papa, papa... tu me les donnes bien, cette fois, dis ?

Et Jérémie de répondre hoquetant d'une joie indicible :

— Oui, mon vieux, et cette fois c'est pour de bon et je ne te les reprendrai plus.

— Mais c'est qu'on dirait que c'est bien les mêmes, faisait l'enfant émerveillé.

— Ça se pourrait, disait encore Jérémie, goguenard, ou du moins c'est tout comme, car j'ai quasiment dans l'idée que ceux-là sont comme qui dirait les deux petits des anciens, et qui ont joliment poussé depuis.

La mère de Pierre était survenue, pour jouir à son tour de la résurrection de son enfant, et tous trois entrèrent dans les champs. Comme Jérémie allait pousser un sillon, Pierre s'écria :

— Oh ! donne, donne...

Et il saisit les mancherons.

Il y eut un crissement du soc dans la bonne terre accueillante, et lentement l'attelage s'avança vers le soleil levant. Des larmes ruisselaient maintenant des yeux du jeune homme, lavant, purifiant ses pauvres yeux qui, là-bas, avaient vu tant de saletés et d'horreurs. Peu à peu, aussi, à mesure qu'il s'avançait, la terre accueillante et douce, et dont il respirait en plein l'âcre arome, faisait chez

lui, comme chez tous les Jaubert, son œuvre habituelle de rachat et de prise de possession. Elle allait le prendre à son tour et ne le lâcherait plus.

Sylva Clapin.

Nestor et Piccolo

Nestor Laciseraye habitait un petit village des Bois-Francs, semblable à tous les petits villages de campagne, enveloppés de silence et peuplés de rentiers.

Le chemin de fer, qui passait à deux milles, y laissait de temps en temps un commis-voyageur ou un inspecteur de poids et mesures qui prenait le postillon au débarqué du train.

Le courrier du matin et du soir constituait la plus grande distraction des indigènes. Le bureau de poste s'emplissait alors de fumée et de cancans jusqu'à la criée des lettres et journaux, puis chacun rentrait chez soi.

Le matin, après la messe, c'était le maître-chantre qui rapportait avec le *Soleil* son trente-sous quotidien; la vieille Mina retournait à son comptoir de bière au gingembre et de sucreries, et le tanneur, en bourgeois aisé, commençait toujours sa journée de la même façon.

L'assistance à la messe se composait, en outre, de Monsieur Thivierge, un marchand de grains

romanesque, qui jouait de la clarinette et lisait des feuilletons; de la veuve du notaire qui portait altièrement son deuil et toussait à chaque station du chemin de croix; d'Angèle Laciseraye, des enfants d'écoles et de quelques rentiers.

Nestor avait donc sous les yeux d'assez bons exemples; mais c'était une mauvaise tête que ce gamin de douze ans, qui faisait le désespoir de son vieux père.

Les cheveux poil de carotte, la figure mouchetée de taches de rousseur, des yeux également roux et un nez à lucarnes, Nestor n'était point beau. La vieille Mina, qui avait eu à se plaindre de ses vilains tours, l'appelait l'antéchrist, et se garait de lui comme d'un mauvais génie.

En classe, il était toujours à la queue, se faisait tirer les oreilles, et écrivait souvent en pensum le verbe désobéir. Il rentrait tard pour souper, suivi de Piccolo, un barbet échevelé qu'il avait sauvé de la misère.

Le contraste si frappant entre Nestor et son frère Euclide contribuait à rendre ce jeune insubordonné de jour en jour plus antipathique à sa belle-mère.

Mademoiselle Angèle était âgée quand elle s'avisa des beaux yeux du vieil Éric. Le brave

homme avait toujours su affoler les femmes, et celle-ci ne pouvait rester indifférente à ses attentions. C'est ainsi qu'elle entra dans la famille Laciseraye et que son portrait remplaça au salon celui de la défunte.

Éric était un homme avenant, « plein de ressources ». Bref, pour un marchand de campagne, il ne manquait pas de piquant, avec ses revers de loutre, ses éternels favoris et sa pipe en écume de mer.

Son fils ne devait,hélas! lui ressembler en rien. Nestor portait sur la conscience le poids de presque tous les méfaits dont se nourrissait la chronique du village. C'était un puits rempli de bois durant la nuit; c'était le chariot rouge de Monsieur Thivierge ,grimpé, au matin, sur le perron de l'église; la lampe à réverbère, qui coiffait le poteau vis-à-vis l'école, éteinte toute la veillée, et une partie du village dans l'obscurité, enfin on n'en finirait plus à énumérer toutes les escapades de ce gamin.

Or, en ce temps-là, vint à passer dans les paroisses un trappiste qui mendiait, au nom de sa communauté, pour la restauration de son monastère détruit par un incendie. Ce moine, à la physionomie d'esthète, fit grand effet dans les stalles du

chœur, à la grand'messe du dimanche. Monsieur le Curé annonça qu'on accueillait à la Trappe les jeunes gens qui désiraient suivre un cours de culture. L'occasion était magnifique et Éric Laciseraye, pour mettre fin aux épigrammes dont l'accablaient ses concitoyens, résolut de confier l'enfant terrible aux moines d'Oka, comptant réformer ainsi ce mauvais sujet.

Nestor passa deux années à la Trappe. Il y apprit à embouteiller le vin, à emballer le fromage et à savourer le miel, en cachette; il en sortit à seize ans, ignorant et indompté. Il portait alors des lunettes, une tête frisée et des pantalons bouffants.

L'écolier ne reçut probablement pas un accueil bien enthousiaste, car, peu de temps après, on apprit sa disparition et celle du barbet Piccolo. Consternation chez les Laciseraye. On s'enquit par toute la campagne des deux déserteurs, mais personne, pas même le chef de gare, n'avait eu vent de Piccolo ni de son maître. On mit à leur poursuite l'huissier du village, qui se faisait fort d'être détective à ses heures, et les recherches de cet homme de flair aboutirent à une découverte sinistre.

Nestor était rendu en ville et logeait chez un camarade de la Trappe, qui vendait des légumes



. . .et c'était toujours pour lui fête nouvelle que ces nuits langoureuses, animées par la houle des promeneurs et la musique délirante de l'orchestre. (*p. 53*)

dans la banlieue de Québec. Le malheureux avait même troqué à un mont-de-piété, chez un sale juif de la Côte-de-la-Montagne, l'habit de noces de son père contre un vieux tambour.

L'huissier-détective ramena l'enfant prodigue au logis, où son retour fut salué par l'indignation générale. Colères, malédictions, rien ne fut épargné à l'adolescent, et, comme résultat de toutes ces scènes de famille, on le mit à la porte sans pitié. Nestor partit de la maison avec recommandation expresse, de la part de sa belle-maman, de n'y plus jamais remettre les pieds.

Il advint que Nestor, qui avait déjà fait montre d'une passion avérée pour le tam-tam, entra comme facteur au service des Postes de la Cité de Champlain, et, entre temps, après un peu d'exercice, devint membre de la Société Symphonique, en qualité de cymbalier.

On le voyait chaque soir dans le kiosque des musiciens sur la terrasse, et c'était toujours pour lui fête nouvelle que ces nuits langoureuses, animées par la houle des promeneurs et la musique délirante de l'orchestre. Nestor faisait partie de tous les concerts, si bien que moins d'un an

après, il distribuait à des élèves sa carte professionnelle :

NESTOR LACISERAYE

Professeur de cymbales, petite et grosse caisse, etc.

Notre tambourineur ne resta pas à mi-chemin dans sa carrière. Ses ambitions étaient inouïes et la vie de bohème ne l'attirait pas moins que l'incorrigible vagabond de Piccolo.

S'accommodant de la gêne, abrité sous un toit et mal nourri, Nestor, après sa tournée de facteur, jouait le soir dans un théâtre de cinéma. Par un prodige d'économie, il réussit assez vite à se procurer à son compte le tintamarre au complet : cymbales, triangles, petite et grosse caisse, xénophone, rien ne manquait; et il faisait marcher le tout de concert, en s'agitant des pieds et des mains comme un réprouvé.

Muni de ces retentissants accessoires, il entra le printemps suivant dans un orchestre de vaudeville qui suivait à travers l'Amérique une troupe de comédiens ambulants.

Notre jeune aventurier mena ainsi pendant longtemps une existence errante, promenant sous

la calotte des cieux son inaltérable optimisme et son fidèle barbet Piccolo.

Puis, vint soudain le fatal coup de foudre, et l'amour s'en mêlant, son mariage mit fin à ses tournées artistiques.

Il fallut donc faire face aux exigences de la vie à deux et notre héros expérimenta qu'...

.... « on a peu de douceur
« A dîner d'un « Ma Vie » et souper d'un « Mon Cœur ».

Cependant, Nestor, qui n'était jamais pris sans vert, trouva bientôt une agence pour une compagnie de produits pharmaceutiques, et il revint au pays avec une épouse au teint de créole et une merveilleuse panacée qui,semblable au *Pain Killer*, a pour effet magique de brûler l'estomac, d'anéantir le mal de dents, de sauver de la diphtérie, de la migraine et de tous les maux qui accablent l'humanité.

Notre charlatan fit de si bonnes affaires, qu'il se prit à croire à tous les stratagèmes de la médecine. Stimulé de la sorte, il entreprit, par correspondance, un cours de médecine pratique et, s'enfermant le soir avec des livres énormes, il emmagasina nombre de termes empruntés aux langues mortes, pour épater les vivants; puis, muni d'un

diplôme latin quelconque, il ouvrit un bureau meublé d'une table brancard, d'appareils nickelés mus par l'électricité, de dessins d'anatomie, et il se mit à expliquer la médecine, avec l'assurance et la foi d'un thaumaturge.

C'est ainsi que, dans le dédale des plaques de cuivre qui annoncent sur la rue Saint-Denis les nombreux disciples d'Esculape, on lit celle du

DOCTEUR LACISERAYE
Méchano-Thérapiste

De Madame Nestor, je sais très peu de chose. Il n'en fut jamais fait mention chez le vieil Éric; mais ses toilettes dernier cri et ses airs dégagés témoignent en faveur du nombre d'ankylosés remis sur pied par son mari.

Dans l'antichambre du docteur Miracle, un barbet, lourd d'années, regarde narquoisement son maître et remue vaguement la queue sous les caresses des patients.

« C'est un souvenir de jeunesse, souligne Nestor Laciseraye, en leur montrant Piccolo. »

Marie-Rose TURCOT.

Pour l'honneur

Bien que sous un joug inflexible penché,
Nul peuple sous le ciel n'a vaillamment marché
Comme ce groupe fier d'abandonnés.

FRÉCHETTE.

Il est triste ce soir, l'aîné du père Morin. « Rapport » à la conscription : demain, il doit se présenter au régiment, avec quelques « jeunesses » du village. Ce n'est pas qu'il ait peur, Jean Morin; mais, voyez-vous, tant de liens le rivent à ce coin des Laurentides qui l'a vu naître, il y a vingt ans, « au dernier sucre ».

A la brunante, il veut monter une fois encore au « petit défriché », proche de la sapinière. Lentement, il traverse la cour de la ferme, puis longe les « bâtiments ». A l'étable, les bêtes secouent leurs attaches, avec un bruit de ferraille. Jean songe à Roussin, Noiraud, les grands bœufs de labour. Il les a élevés, « domptés »; ils connaissent sa voix. Qu'en fera-t-on, lui parti? Un hennissement plaintif sort de l'écurie. C'est Fanchette, la vieille jument qui, sans doute, pressent le départ de son maître. Même Pataud, le chien de

garde, de ses gros yeux noirs interroge : « Est-ce vrai, Jean que tu nous quittes ? » Jean le détache, et tous deux s'en vont par le sentier qui escalade en pente douce la terre des Morin, jusqu'au rang Saint-Michel.

Le jeune homme atteint bientôt une sorte de promontoire rocheux : le *Cap*, comme on dit chez les Morin. Et Jean s'arrête : il jouit avec volupté de cette nature de septembre. Une pénétrante odeur d'humus et de feuilles mortes monte en effluves paisibles. A pleins poumons, il respire cet air embaumé.

Au bas de la côte, la maison paternelle se blottit dans les grands ormes. Sur la gauche, distante de quelques arpents, la ferme des Gauvreau s'adosse à un tertre planté de pins rabougris, et Jean voit se dresser la silhouette de la blonde Anne-Marie, sa promise d'hier. Longuement, avec amour, il tient à ses lèvres l'anneau des fiançailles.

Plus loin, c'est le village. Les toits gris se pressent autour du clocher blanc qui monte au-dessus des frondaisons jaunissantes. De gracieuses volutes s'échappent des cheminées.

La capricieuse rivière à la *Truite* serpente au fond du val : elle se cache, reparaît, puis se perd

dans le petit lac des *Roches*, dont la surface s'étend là-bas, comme un miroir imperceptiblement ondulé, entre d'énormes blocs de granit.

La forêt couronne les coteaux. Sous les rayons du soleil couchant, les érables, mordus par les primes gelées, trempés par les brumes, sont or et pourpre, avec jaspures de bistre et reflets de moire. Sur cette tenture polychrome, les sapins vert sombre se détachent, alors qu'un reste de jour s'accroche aux aiguillettes des hautes branches.

Jean reprend sa marche, au petit pas, au pas des funérailles. C'est tout un vol de souvenirs qui s'éveillent alors dans son pauvre cœur. Les souvenirs... « ces oiseaux qui dorment ensemble et qui ont l'aile si vive ». De chaque motte, de chaque brin d'herbe, de chaque feuille, il croit entendre une voix dolente qui murmure au passage: « Au revoir, Jean ».

Il traverse le chaume et franchit sur un ponceau vermoulu ruisseau qui coule en diagonale au flanc de la colline. Voilà le « défriché », près de la sapinière. Jean se retourne. Le soleil s'est couché derrière les Laurentides toutes bleues. Du sol, s'exhale une buée dans laquelle tout sombre. La nuit vient : elle pénètre sous bois, descend dans les

vallons, escalade les cimes. La nature s'endort, tandis que la lune se lève, voilée de vapeur blanche : c'est l'heure où les fantômes que n'intimident plus les clartés trop vives du jour, se glissent hors de leurs tombes.

Et Jean écoute. Il s'attarde entre les fûts noirs des sapins. Ses pieds heurtent les grosses racines étendues comme des serpents géants, sous la jonchée d'aiguillettes sèches. Ses yeux scrutent l'air opaque. Il veut ne rien perdre des instants où son être se met en plein contact avec la terre de chez lui, ses arbres et ses chaumes, ses clartés et ses ombres. Il prête l'oreille à toutes ces voix qui parlent sans bruit; car

> Les choses ont une petite âme
> Qui vibre avec la nôtre et qui pense avec nous.

Longtemps, il reste là, rêveur, triste : tristesse du crépuscule, tristesse du départ. Les heures sont comptées : demain ce sera fini ! Et des larmes, lourdes, brûlantes, pleurs d'amour, roulent sur ses joues enfiévrées. C'est l'adieu !. . .

Soudain, de ce cœur, s'échappe un cri de révolte. Pourquoi quitter ce terroir auquel il tient par des racines aussi profondes que celles des grands pins qui l'entourent ? Qu'importent

pour lui ces mots sonores : oppression, despotisme, suprématie, provinces perdues, revanche, civilisation, humanité ? De par quel droit le transformer, lui, le terrien paisible, en homme de guerre altéré de sang ? Pourquoi lui arracher sa faux de moissonneur, qu'hier encore il cadençait avec délices dans les grêles tiges de froment ? Que faire de ces armes, lui qui n'ose aiguillonner ses bêtes au labour ? Et Jean sent son être se soulever, violent, farouche. Sous l'épiderme qui frémit, le sang coule, comme après l'orage, l'eau du torrent. Les muscles sont tendus, les lèvres se plissent, et les larmes, larmes de haine, coulent toujours.

Tout à coup, Jean tressaille. Devant lui, entre les sapins, une lueur paraît. Elle gagne, s'étend, blanche et douce, telle une aurore de mai. Elle monte intense : nulle trace d'ombre. Les branches sont couleur de sinople, que la lumière argente.

Oh ! des formes s'agitent. Elles surgissent du chaume, sortent de la sapinière; une longue file gravit l'étroit sentier. Quels riches costumes ! Ils évoquent chez Jean, ces tableaux coloriés qui servaient à l'école, pour les leçons d'histoire du Canada. Dans ce cortège mystérieux, Jean distingue plusieurs personnages connus.

Ainsi, ce barbu, au justaucorps noir à doubles parements d'argent, épée à gauche, poignard à droite, bottes jusqu'à mi-jambes, bonnet à pompon, ce ne peut être que Cartier, le hardi Malouin : son œil a gardé quelque chose de l'immensité bleue de l'Océan.

A travers champs, un colosse atteint la sapinière. Sa face est sillonnée de rides, ses yeux roulent sévères sous d'épais sourcils. Sur sa cuirasse d'acier, se détache en bandoulière un cordon rouge à l'extrémité duquel se balance une lourde croix d'or. Les bottes de cuir montent aux genoux et sont armées d'éperons à molettes. Sa main gauche repose sur la garde de l'épée, et le géant semble défier un invisible adversaire. Nul doute : c'est Frontenac, toujours prêt à répondre par la bouche de ses canons.

Et ils arrivent toujours, les brillants fantômes : mousquetaires à casaque verdâtre et croix d'argent flamboyante, avec bourguignotte et hallebarde; fantassins en tunique bleue à revers pourpre, portant ceinturon et giberne; prélats en longue soutane violette; prêtres dans leur robe noire sur laquelle festonne un grand chapelet; moines au capuchon rabattu jusque sur les yeux; bourgeois en redingote; « habitants » coiffés de la « tuque »

de laine et chaussés des antiques « souliers de bœuf ».

Un dernier groupe débouche du grand chemin; le costume est simple : moletières, culotte, veste, tout est gris. Aux épaulettes brillent le mot « CANADA » et le chiffre « 22 ». La feuille d'érable dorée luit au col et sur le devant de la casquette de toile. Dans ce groupe, Jean reconnaît sans peine, le grand Charles Thibault, Louis Lalonde, Joseph Gauvreau. Ils étaient partis dès les premiers mois de guerre. Un jour, on avait appris leur mort glorieuse dans un assaut meurtrier, « quelque part » en France.

Le flot déferle, monte encore. De la terre des Perreault et de celle des Giguère, les ombres arrivent par bandes de dix, de vingt, de cent. Elles se massent sous les grands arbres. Et cela remue, fourmille dans la lumière. Jean s'étonne que Pataud se taise devant tous ces étrangers.

Une brise légère ondule les fanions que des piquiers portent à leur lance, et sur lesquels sont inscrits en majuscules d'or, des noms que Jean connaît bien : Chouaguen, Carillon, Montmorency, Sainte-Foy, Châteauguay, Saint-Éloi, Vimy, Saint-Julien.

Tous ces ors, toutes ces soies, toutes ces teintes rutilent dans la poussière lumineuse où les

fantômes se meuvent. Puis, sans qu'il s'en aperçût, Jean Morin, se trouve au milieu d'eux : ils l'entourent, le pressent. Il voit ces visages pâles, amaigris, énergiques; il sent leurs yeux fixés sur lui, des yeux perçants qui lisent au fond de son âme.

Et voilà qu'un vieillard majestueux se détache de la foule. Les cheveux et la barbe sont plus blancs que neige. Blanche aussi la robe qui le couvre et dont les plis retombent sur les pieds nus. La tête est ceinte d'un diadème d'or, portant sur le front le mot : « Devoir », en rubis étincelants.

Le vieillard a saisi la main droite du jeune homme. Jean frémit au contact de ces doigts de spectre. D'une voix sonore qui fit tressaillir les fantômes eux-mêmes, la blanche apparition parla : « Jean, regarde ceux-ci. Ils sont fils de France. Pour cette mère bien-aimée, ils sont venus en Canada, France d'Amérique; comme toi, ils les ont chéries ces deux Frances. Pour elles ils ont lutté, souffert. On tentait d'asservir ces hommes, on voulait en faire un peuple d'esclaves. Ils fléchissaient parfois sous la force, mais pour se relever fiers, terribles, devant leurs maîtres, qui croyaient en avoir fini avec leur race maudite; et toujours, dans ses fils, la France vivait aux bords du grand fleuve.



Jean frémit au contact de ces doigts de spectre. (p. 64)

« Tu le sais, c'est « grande pitié » sur la vieille terre des aïeux. Elle voit les meilleurs de ses enfants tomber, de jour en jour plus nombreux. Mais, ce sang qui rougit les sillons de Champagne ou de Lorraine, des Flandres ou de la Picardie, coule dans tes veines : c'est ta chair, jeune homme qui frémit là-bas, meurtrie, déchirée. Et pendant que les hordes de Germanie souillent le sol où dorment nos ancêtres, ici, les ennemis du Canadien français te prodiguent l'affront : ils disent que tu n'es qu'un bâtard de cette race jadis grande et forte. Tu frémis... Eh bien, puisqu'ils te font partir, obéis; sur le champ de bataille, fais ton devoir, puis, reviens, tête haute, et plus que jamais, regarde bien en face ces potentats d'une heure qui vomissent l'injure, tout en hurlant *Patriotisme* et *Liberté*. Montre-leur que les tombes des preux sont devenues de glorieux berceaux, car les gens de Carillon et de Sainte-Foye, survivent en des fils au cœur vaillant, solide comme les granits de Bretagne ou les rocs de tes Laurentides. Et si ta génération faillit à la tâche, eux, les morts, ils laisseront leurs couches de pierre pour voler à des combats nouveaux, et s'il le faut, à un second trépas. Mais, une fois de plus, l'honneur du Canadien français sera sans flétrissure. Bon sang

ne saurait mentir. Va, sans émoi, à la française, pour la gloire de ta race. »

Le vieillard blanc s'est tu. La lumière s'efface, l'ombre se condense, les brillants uniformes disparaissent et Jean se trouve seul dans la nuit. La lune, maintenant, passe loin au-dessus des grands arbres, dans le ciel piqué d'étoiles. Suivi de Pataud, qui ne comprend rien à cette promenade tardive, Jean redescend le petit sentier. A son oreille résonne comme un appel de clairons : « Va, sans émoi, pour l'honneur de ta race ».

. . . .

Sur la grand'place d'une petite ville de Flandre. Au loin, le canon tonne. Les bataillons français, anglais, américains et belges forment carré. Vestes sombres des artilleurs, culottes rouges des hussards, capotes horizon des fantassins et gris neutre des kakis s'harmonisent en une joyeuse bigarrure. Dans le ciel, de petits nuages blancs filent, rapides, poursuivis par les fiers avions de combat.

Au milieu du carré : un blessé. Sa tête est entourée de linges; un bras, en écharpe. Pâle, défait, il se tient à peine, soutenu par deux camarades. Pourtant, ce visage amaigri donne une impression de force et de vaillance.

Une sonnerie de clairons éclate. Les commandements volent, brefs, rapides. Sabres et baïonnettes étincellent. On présente les armes. Les officiers tiennent l'épée droite, la gardent aux lèvres. On entend le ronflement d'une automobile qui s'approche. Elle stoppe à l'extrémité de la place. Un général français en descend. Grand, épaules larges, poitrine saillante, il est en petite tenue : képi à feuilles de chêne, dolman noir et plaque de la Légion d'Honneur, culotte rouge et guêtres de cuir. Il parcourt le front des troupes, puis, à longues enjambées, se dirige au centre du carré.

Aussi rigide que le lui permettent ses blessures, le mutilé est au « Garde à vous ! » Derrière lui, les drapeaux sont venus se placer : loques glorieuses; les ors sont ternis, la soie est noire de poudre.

Le général s'est approché. Lentement, d'une voix forte, il lit, scandant chaque syllabe : Morin, Jean, soldat canadien. Agent de liaison. Homme d'élite, d'une belle conduite au feu. A toujours donné l'exemple de la bravoure et du mépris dus danger. S'est maintenu quatre heures sur une position violemment bombardée. A pu fournir ainsi de précieux renseignements. Cerné par un parti d'ennemis, s'est dégagé en tuant un sergent

et deux hommes. Blessé lui-même, a ramené en arrière des lignes son capitaine, gravement atteint et sur le point de tomber aux mains d'une patrouille allemande. Pour cette noble conduite, soldat Morin, la France vous honore. En son nom, j'attache sur votre poitrine la croix de guerre qu'elle ne donne qu'à ses héros. »

Puis, c'est l'accolade du grand chef. Les tambours battent aux champs.

Tandis que les troupes défilent, présentant les armes au héros, Jean, loin, très loin, là-bas, dans les Laurentides, voit le sentier qui monte à la « sapinière » dont les arbres sont couleur de sinople argenté.

Doucement, le petit Canadien murmure : « Oh ! oui, pour l'honneur de ma race... et pour la France !

Fr. ARSÈNE, *des É. C.*

Le retour au foyer

Les cloches avaient carillonné gaiement tout le long du jour. Une douce brise mêlait les échos de celles de Charlesbourg et de Beauport, tandis que, d'une rive à l'autre, celles de Saint-Joseph de Lévis et de l'Ange-Gardien échangeaient les refrains de leurs joyeuses volées. Perdue dans la ramure des deux ormes séculaires, qui ombragent ses pignons moussus, la petite église de Saint-Pierre-en-l'Ile-d'Orléans faisait aussi sa partie. De sa voix fêlée et vieillotte, elle essayait à se mêler au concert aérien et mystérieux, que soutenait en mineur, la note grave du bourdon de l'antique basilique.

Le soir était particulièrement solennel. C'était la veille de ce jour, unique dans l'année, où la terre entière se tourne vers le ciel et, par la voix des choses et par la voix des âmes, crie sa détresse, supplie, implore la grande miséricorde réservée à ceux qui pieusement se sont endormis.

Bientôt, les chants cessèrent; les cloches se turent, et la vallée du fleuve géant parut s'assoupir sous le poids de souvenirs douloureux. De la

crête des Laurentides, une brume légère et grise s'étendit sur les campagnes comme un voile de veuve. La chute Montmorency, ce soir-là, eut de sourds et lugubres grondements. Le clapotis de la marée montante ressemblait à des gémissements plaintifs. La nuit était venue, et dans l'air alourdi, ce fut une tombée de notes lentes et tristes, coupée par les hurlements du chien, que les femmes en deuil ne purent entendre sans frissonner.

« Le glas des trépassés », murmura la vieille Pauline Gosselin, en tisonnant le foyer près de s'éteindre, puis elle se signa. Oui, elle le reconnaît, ce glas, qui, si souvent dans la vie de sa famille, a sonné l'adieu suprême aux êtres chéris. Bien que longue soit la liste des absents, par cœur elle pourrait la réciter, car de temps immémorial les Gosselin ont habité cette paroisse de Saint-Pierre. L'ancêtre de la famille, surpris sans doute dans sa chènevière, tomba sous la hache des féroces Iroquois. Un autre, Jean-Marie, sacristain aussi consciencieux qu'attaché à son pasteur, en voulant protéger ce dernier contre les sicaires de Wolfe, fut victime de son dévouement et de sa foi.

Mais le glas continue et combien douloureusement; chaque nouvelle vibration fait tressaillir le vieux cœur meurtri de Pauline. Cette année

encore, la guerre, cette grande mangeuse d'hommes, ne lui a-t-elle pas ravi son dernier petit-fils, le frère de Marie-Anne, si bon chrétien et si bon gars, et qui promettait de continuer fièrement la lignée. La pauvre femme éprouvée, laissant retomber son rosaire sur ses genoux, ferma paisiblement les yeux, pour revivre, par la pensée, avec ceux qui ne sont plus.

Une ombre, jeune et souple, vient de glisser dans la chambre et s'est approchée de l'aïeule qui semble dormir, comme ensevelie dans sa vaste chaise berceuse.

Grand'mère, fit doucement Marie-Anne, le feu va mourir, faut-il mettre du bois dans l'âtre ?

La vieille Pauline ouvrit les yeux à la voix de sa petite-fille et son regard voilé se posa avec tendresse sur le frais visage qui se penchait vers elle. Oui, mon enfant, fit-elle, oui, jette un quartier d'érable dans la cheminée afin de réveiller la flamme : il faut un bon feu, cette nuit, pour les réchauffer.

Agenouillée devant le foyer, Marie-Anne, comme si un courant d'air glacé lui tombait sur les épaules, eut un frisson.

— Grand'mère, j'ai peur, murmura-t-elle.

— Peur de quoi, ma fille ?...

— De cette veillée...

L'aïeule prit un air sévère : « N'aurais-tu pas honte de dormir douillettement dans ton lit, alors que les pauvres trépassés errent dans la nuit noire, pour réclamer des prières ! Tu as seize ans accomplis, mon enfant, te voilà grande maintenant, reste pour prier avec moi. »

Marie-Anne baissa la tête sans mot dire, puis après un court silence : Quel âge avais-je, grand'-mère, quand mourut maman ?

Tu étais bien petite, alors; le bon Dieu nous l'a reprise à la Notre-Dame d'août qui suivit ta naissance.

— Et mon père, et mes frères, et mon oncle Jean, est-il vrai qu'ils ne m'ont guère connue ?

Et l'aïeule de répondre : Hélas ! mon enfant, la maladie, la vie dure des chantiers, les pêches dans le Golfe, tour à tour sur notre famille ont prélevé leur lourd tribut.

Marie-Anne se rapprocha encore plus près de sa grand'mère.

— Et vous les avez vus... dites, grand'mère ?

Sans répondre, Pauline fit signe qu'elle les avait vus.

— Souvent ?

— Toutes les fois qu'à pareil jour, dans la prière, j'ai attendu leur visite.

La jeune fille frissonna de nouveau, et de son petit châle de laine, voilant la blonde chevelure, qui à ses traits donnait une expression angélique, dit : « J'ai froid. »

— Prions, ma fille, répondit simplement la grand'mère, comprenant que c'était au cœur que l'enfant avait froid. Et les femmes tout près l'une de l'autre commencèrent à répéter ensemble les paroles de la salutation angélique d'une voix lente, à peine intelligible.

Cependant les heures passaient; depuis longtemps les clochers restaient muets; le ciel était sans étoiles, la vallée sans bruit; partout le repos et le silence; de chaque toit pourtant s'échappait un mince panache de fumée : la paroisse veillait dans la prière et dans l'attente.

Le dernier coup de minuit retentissait encore dans la demi-obscurité de la chambre, que d'un geste lent et doux, la grand'mère appuya sa main sur le bras de Marie-Anne : « Mets la table, ma fille, dit-elle, voici l'heure qui approche, ils ne vont plus tarder. »

Interdite, mais docile, l'enfant se leva, bien que ses mains fussent toutes tremblantes.

— Combien faut-il mettre de couverts ? demanda-t-elle. Et sa voix était pareille à un souffle. La vieille Pauline parut se livrer à un calcul laborieux, puis, hochant tristement la tête : « Beaucoup, dit-elle, ils seront beaucoup cette année... »

Et sans plus parler, du regard, elle suivit Marie-Anne qui, silencieuse et diligente, s'était mise en devoir de préparer le repas. Elle avait sorti le plus beau linge, blanchi sur la grève et qui sentait le romarin; et les tasses s'alignaient et les assiettes se touchaient, et il y en avait beaucoup !

Lorsque, au centre du couvert, la jeune fille eut déposé les galettes de sarrasin avec le sirop, et le blé bouilli et le lait caillé qui devaient composer le menu du soir, elle reprit sa place aux pieds de sa grand'mère. Elle demeura les mains jointes, les yeux fixés sur la flamme qui crépitait joyeuse, maintenant : sans mouvements, presque sans pensée, mais bientôt reprise du même frisson : « Parlez-moi, grand'mère, implora-t-elle tout bas; vous ne dites rien. »

La grand'mère soupira : « les jeunes gens jasent, les vieilles gens songent », dit-elle dans ce langage sentencieux qui lui était familier. Et à quoi songer ce soir, sinon à ceux qui ont veillé jadis



...et ses vieux doigts ridés tenaient encore les grains en buis de son rosaire. (p. 77)

autour de cet âtre ? Il fut un temps où nous étions une vingtaine, pour le moins.

— Et maintenant, il n'y a plus que vous et moi, grand'mère !

— Oui, mon enfant, le bon Dieu a oublié la vieille branche desséchée à côté de la petite feuille qui sort du bourgeon. Que son saint nom soit béni !

— Grand'mère, je voudrais prier, mais je ne puis, avoua humblement Marie-Anne.

— Ah ! si ton pauvre grand'père était encore de ce monde, il te dirait le *Chant des Trépassés* qu'il avait coutume de chanter, le soir de la Toussaint, car c'était un homme de foi, et la prière alors, de tes lèvres jaillirait comme de terre une source limpide.

— Chantez-le-moi, vous, grand'mère, demanda Marie-Anne. Cela vous rappellera les autres veillées où vous aviez tous vos enfants autour de vous.

— Eh ! bien, ma fille, écoute.

Et la vieille Pauline chanta, elle chanta d'une voix chevrotante et cassée, en se signant à certains passages :

Bonne santé, à vous gens de cette maison;
Bonheur et joie de grand cœur nous vous souhaitons.

Nous venons vous mettre en prière
Pour abréger notre misère.
Mon fils, ma fille, vous dormez sur lit de plume
Tandis que vos parents, hélas ! le feu consume.
De notre froide bière, le triste linceul...

Pauline s'arrêta net et se leva toute droite. La bourrasque, au dehors, s'était déchaînée; contre les récifs du rivage la vague écumeuse déferlait menaçante, alors que, stridente et plaintive, la rafale, par des sifflements lamentables, évoquait les tortures du plus horrible supplice.

Le visage de l'aïeule devint rigide et parut tel que sculpté dans le marbre; son regard fixe semblait attaché à la porte qui, lentement et sans bruit, venait de s'ouvrir comme poussée par une invisible main.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres de Marie-Anne; les doigts crispés au bras de l'enfant, l'aïeule d'une voix sans timbre murmura: « Ce sont eux. »

Alors serrées l'une contre l'autre, haletantes, opprimées par l'angoisse, elles attendirent. Un groupe nombreux parut sur le seuil : les hommes coiffés d'un noir chapeau à larges bords, les femmes enveloppées dans leur mante sombre, tenant tous un rosaire en mains. Graves et muets, ils entrèrent dans un ordre parfait, sans se heurter, sans regarder autour d'eux, comme absorbés dans une

vision intérieure; et d'un pas qui ne résonnait point, vinrent prendre place autour de la table familiale. Tous ceux qui avaient vécu là, qui y avaient aimé, qui y avaient souffert étaient présents; personne ne manquait au funèbre rendez-vous.

Terrifiées, cramponnées l'une à l'autre, de l'angle de la pièce les deux femmes assistaient à ce défilé des âmes, pouvant reconnaître les êtres chers qu'elles avaient perdus...

Ce fut très court... et ce fut une éternité.

Puis du même pas glissant et muet, les âmes se reformèrent en groupe et sortirent sans avoir jeté un regard en arrière !... La porte se referma d'elle-même.

....

Le lendemain matin, lorsque Marie-Anne se réveilla au son de l'Angélus, elle était accroupie sur la pierre du foyer depuis longtemps éteint; mais elle se sentit lasse, lasse... et ses membres engourdis lui firent mal comme si elle revenait de bien loin...

Tout près d'elle, Pauline n'avait pas quitté son fauteuil de paille, et ses vieux doigts ridés tenaient encore les grains en buis de son rosaire. Seulement, son âme de croyante, tout doucement, avec les siens, était retournée au véritable foyer !

Novembre 1918. Fr. ROBUSTIEN, *des É. C.*

La visite de monsieur le Curé

Sa ... vez ... vous ... pour ... quoi ... le ... mé ... chant ... Jo ... seph ... est ... en ... pé ... ni ... ten ... ce ... dans ... un ... coin? ... Il ... a ... trou ... vé ... ce ... ma ... tin ... un ... pe ... tit ... char ... bon ...

— Comment?

— D .. o .. n ... char ... don ... ne ... ret ... qui ... é ... tait ... tom ... bé ... de ... son nid ...

— Suivant !

— Au ... li ... eu ... de ... le ... re ... met ... tre ... au ... mi ... li ... eu ... de ... ses ... frè ... res ... le ... mé ... chant ... Jo ... seph ...

Nous passions devant une école et en dépit du train plus que modéré de notre cheval, nous étions maintenant trop loin pour entendre la suite, de sorte que si je n'avais pas eu d'autre source d'information que cette lecture d'enfant, craintive et laborieuse, je crois bien que j'aurais ignoré éternellement ce que le méchant Joseph avait fait

de son chardonneret; mais Dieu merci, j'avais une autre ressource !

Je n'avais qu'à me reporter à quinze ans en arrière, à ouvrir mon *Premier Livre de Lecture*, les yeux fermés, je revoyais la page avec un coin parti, la gravure : « un enfant qui crève les yeux d'un chien », même qu'au bas de la gravure, entre les pattes du chien, mon frère Albert, à qui le livre avait appartenu avant moi, avait fait un immense « barbot », et tel un passage que l'on vient de lire, je continuai à haute voix : « Le méchant Joseph s'en est fait un joujou, et le pauvre petit est mort. »

— Tu te souviens encore de cela, toi ? me dit mon compagnon, un jeune notaire de la paroisse.

— Veux-tu que je tourne la page ? Je crois que je puis te réciter le volume en entier.

— Moi de même, et je t'avoue que chaque fois que je passe devant une école, que j'entends ces voix d'enfants, je me sens tout ému... Surtout celle-ci, celle du rang d'en haut de Salvail, car c'est ici que j'ai appris mes lettres, du temps de la Grand'Quette... Tiens, il faut que je te raconte la réception que la Grand'Quette fit un jour à monsieur le curé.

Les habitants du rang d'en haut de Salvail adoraient leur maîtresse, la Grand'Quette, sur les

registres de l'état civil, mademoiselle Léocadie Dubois.

Ai-je besoin de te dire que la Grand'Quette était une brave personne, avenante, pas maniérée du tout, parlant comme toi et moi ? C'était pas comme la petite Jos. Leroux, celle qui l'a remplacée, une pincée que l'on avait vue trotter nu-pieds, et qui, parce qu'elle était devenue maîtresse d'école, voulait apprendre aux enfants à « parler en termes ».

Depuis quinze ans elle faisait l'école dans le rang, à raison de soixante-quinze piastres, pas chauffée. Peut-être cela te surprendra-t-il que l'on puisse faire la classe dix mois durant, à raison de soixante-quinze piastres, et pourtant, cette brave Léocadie trouvait le moyen de se faire des économies à même ce salaire de famine.

Outre, en effet, que la Grand'Quette n'était pas gaspilleuse, il ne se faisait pas une boucherie dans le rang sans que le plus beau rôti ne prenne le chemin de l'école; sur chaque « brassée » de sucre ou de sirop, la « maîtresse » avait sa grosse part; elle prélevait tantôt une couverte, tantôt une nappe, tantôt une demi-douzaine de serviettes ou d'essuie-mains sur chaque pièce d'étoffe ou de toile qui se tissait dans le rang; chaque automne,

il y avait la « corvée de bois » de la maîtresse, et avant la Saint-Michel, Léocadie avait son chauffage rentré, scié et cordé pour « d'un bout à l'autre de l'année »; enfin, chaque dimanche, les farauds du rang se disputaient l'honneur de faire monter la Grand'Quette dans leur voiture et de la conduire dans leur banc à l'église, de sorte qu'à la fin de l'année, une nouvelle somme allait grossir les économies qu'elle gardait jalousement dans sa paillasse de pelures de blé-d'Inde.

Même que, lorsqu'elle se maria au grand Pierre Daudelin, ces économies, qui s'élevaient à plusieurs centaines de piastres, faillirent causer de la bisbille. Le grand Pierre, qui n'avait pas le sou, voulait se marier « au dernier vivant les biens », la Grand'Quette ne voulait lui en laisser que la jouissance, et devant l'entêtement des deux futurs, le notaire l'Heureux restait perplexe.

Comment cet honorable officier public arrangea-t-il l'affaire? Dame, c'est du domaine des secrets professionnels, mais toujours est-il que le lundi gras de l'année 1894, Léocadie Dubois, toute candide sous son voile blanc, faisait don de sa personne virginale au beau Pierre Daudelin.

Mais revenons au temps où la Grand'Quette était encore demoiselle et que, tant bien que mal, plutôt mal que bien, elle nous apprenait à lire.

Ce dimanche-là, monsieur le curé avait annoncé la visite des écoles : lundi, le village, mardi, les Seize, mercredi, le haut et le bas de Fleury, jeudi, le bas de Salvail et Michaudville et, enfin, vendredi, le haut de Salvail.

Dès le lendemain, grand émoi à l'école de la Quette, où l'on veut faire une réception grandiose à monsieur le curé.

Nous, les petits de l'A B C, nous eûmes congé, la maîtresse négligea de faire réciter la grammaire, l'histoire, le catéchisme... et quant aux « règles » ...dame ! on remit l'arithmétique à plus tard. On se contentait d'une demi-heure de lecture dans le *Premier Livre* ou le *Devoir du Chrétien* et à peine cette lecture terminée, on voyait arriver Charles Fontaine, le violoneux du rang. Alors les livres rentraient dans les sacs de toile, Fontaine accordait son violon et l'école retentissait d'une horrible cacophonie.

Quatre heures sonnant, Fontaine quittait l'école suivi de tous les élèves, à l'exception de Maxime Cayen qui s'enfermait en grand secret avec la maîtresse.

Maxime était le coq de l'école, à peine âgé de neuf ans, il allait bientôt « marcher au catéchisme», et les élèves se disaient avec une pointe d'envie : « Il apprend le compliment ! »

Pendant ce temps, on n'était pas inactif dans le rang. On avait décidé de construire une grande arche devant l'école, et Joseph Graveline avait apporté un « voyage double » de sapins et de balises. Joseph Lamoureux avait fourni les madriers nécessaires à la construction de l'estrade, Jean Lareau, qui était un peu ouvrier, s'offrit pour « monter ça », Pierre Désautels apporta toutes les catalognes de sa grand'maison pour recouvrir l'estrade, enfin tout le monde fut mis à contribution.

On travaillait jours et nuits... Au milieu de ces décorateurs d'occasion, la Grand'Quette, affairée, soucieuse, se multipliait, donnant des conseils, discutant, pressant les travaux... hélas ! si l'on n'allait pas terminer en temps.

Enfin le grand jour arriva !...

En montant la côte « à chez Ferrier Lemieux,» monsieur le curé ne fut pas peu surpris de trouver le chemin « balisé ». A la campagne, on « balise » pour la procession de la Fête-Dieu, quelquefois pour la visite de l'évêque, mais pour la visite du curé, mon Dieu, çà ne se voit guère !

Monsieur le curé était un esprit distingué, chez qui la science et l'humilité se disputaient la palme. Il avait su se plier aux intelligences



Une lisière de catalognes avait été étendue dans le sentier allant du chemin du roi à la porte de l'école. (p. 85)

rustiques de ses paroissiens, avait accepté dans toute sa plénitude le rôle de père qui lui était dévolu, et, à voir ce témoignage de foi simple et sincère, il se sentit tout ému.

Arrivé à l'école, il descendit de voiture sous l'arche embaumant le sapin. Une lisière de catalognes avait été étendue dans le sentier allant du chemin du roi à la porte de l'école, et l'école elle-même était saturée de l'acre parfum du sapin.

Avec mille précautions, Monsieur le Curé monta sur l'estrade, et s'assit dans le beau fauteuil rembourré de velours vert, orgueil du salon de Désautels.

Sur un signal de la Grand'Quette, tous les élèves se levèrent. D'un coin de la salle deux ou trois accords retentirent, c'était Fontaine qui accordait son violon.

La maîtresse donna un nouveau signal. Alors avec un admirable entrain, tous les élèves chantèrent :

> Le voici l'Agneau si doux,
> Le vrai pain des Anges,
> Du ciel il descend pour nous.
> Adorons-le tous...

Monsieur le curé se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire, mais il dut en entendre trois longs couplets.

Sur un nouvel ordre de la Grand'Quette, tous les élèves s'étant rassis, Maxime s'avança pour le compliment.

Il était bien timide, le pauvre Maxime, il fit une longue révérence, balbutia : Mon... Mon ... Mon ... Monsieur... le... Cu... Monsieur le Cu ... le Cu ..., perdit toute contenance et se mit à pleurer.

Tant bien que mal, monsieur le curé termina sa visite, l'écourta le plus possible, tant il avait de difficulté à « garder son sérieux. »

Quand il fut en voiture, il dit à mon père, qui le conduisait : « Monsieur François, l'Ecclésiate a raison de dire : *Mataiotes mataioteton, kai panta mataiotes !* »

— Comment ? dit mon père, pour qui cette phrase était du huron.

— Cela veut dire : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » En effet, que la gloire est vaine, que le monde est changeant et que la Roche Tarpéienne est proche du Capitole!

J.-E. Larivière.

La fin d'un traître

Connaissez-vous l'île Sainte-Thérèse, sur le Richelieu, à trois milles en aval de Saint-Jean ? Il y a dix ans, elle était encore inhabitée. A peine, çà et là, deux ou trois granges, au milieu de prairies maigres et rousses, faites de chiendent clairsemé. Pour le reste, c'était la forêt, non pas la forêt régulièrement en coupe, où les vaches en pacage vont se réfugier à l'heure du soleil, et où elles tracent d'innombrables sentiers, mais la forêt broussailleuse, presque la forêt vierge.

Elle est bien située, pourtant, l'île Sainte-Thérèse, dans une des régions agricoles les plus riches et les plus anciennes de la province. Le canal de Chambly la baigne d'un côté dans toute sa longueur, ayant emprunté, pour ce morceau de son parcours, l'ancien lit de la rivière. De l'autre, le Richelieu lui-même, roule ses eaux limpides au pied d'une falaise abrupte qui va s'abaissant jusqu'à mourir à fleur d'eau, non loin de la « dam » de l'usine électrique de Chambly.

Etes-vous un fervent de l'automobile ? Si vos randonnées vous mènent sur la grande route

qui longe le canal, ne manquez pas de stopper au milieu de votre course. Laissez votre auto à la garde de quelque brave *habitant*, prenez un des nombreux ponts qui donnent accès, à travers le canal, au chemin de hâlage, et vous serez sur l'île même. N'êtes-vous qu'un flâneur, un touriste, allez au hasard, vous trouverez des coins agrestes, des échappées sur la campagne que bornent, là-bas, le Saint-Grégoire et, plus en arrière, dans la brume, le Rougemont; vous verrez ses falaises hautes qui veulent se donner des airs de rochers escarpés, et qui ne sont que du tuf tendre et mou.

Mais si, non content d'honorer saint Christophe, vous êtes encore disciple de saint Hubert, oh ! alors, venez dresser votre tente pour quelques jours, sous les rameaux protecteurs d'un gros sapin, vous ne repartirez pas le carnier vide; on ne s'imagine pas le nombre de petits cœurs, lièvres ou perdrix, qui battent dans les fourrés de l'île Sainte-Thérèse.

Du reste, égarez-vous sans crainte, vous ne vous perdrez pas. L'île a un demi-mille à peine dans sa plus grande largeur et un peu moins de trois milles dans le sens de sa longueur. Un fermier du Manitoba la possédât-il tout entière, qu'il trouverait encore sa partie congrue.

Je n'ose vous parler des bandes innombrables de canards sauvages qui y font étape au printemps et à l'automne, de peur de m'attirer les censures d'un certain club de chasse et de pêche, ayant là ses quartiers généraux, et dont je suis, moi-même, un des plus fervents adeptes.

Je fus invité, il y a quelques années, à une partie de chasse par un de mes amis, qui possède à l'île un petit camp très confortable. Nous avions passé la soirée derrière une haie de roseaux et de sapins rabougris, qui nous cachaient tant bien que mal aux volatiles que nous guettions. Nos coups, bien dirigés, en avaient abattu une dizaine que nos deux chiens étaient allés chercher à la nage. La faim nous gagnait, le froid aussi; nous résolûmes d'aller souper à la chaleur du poêle.

Comme nous faisions l'escalade de la falaise par un chemin creusé en tranchée oblique, mon hôte se retourna et me dit : Regardez bien cet endroit, il a vu la mort d'un traître.

Je le priai de me raconter l'histoire.

— Tout à l'heure, quand nous aurons mangé et que nous serons bien assis, à la chaleur du poêle.

Vers la fin du souper, je lui rappelai sa promesse. Il s'exécuta de bonne grâce.

C'était en 1837, commença-t-il, mon père avait alors vingt ans, et comme tant d'autres jeunes gens, en qui bouillait le vieux sang gaulois, il s'était jeté avec enthousiasme dans le soulèvement qui, pensait-il, allait rendre la liberté à son pays.

Il fut parmi cette poignée de braves qui, à Saint-Charles, mitraillés à bout portant, entourés par les soldats de Wetherall, sans chefs expérimentés, presque sans armes, se battirent à la fin, à coups de crosse de fusils.

Sa jambe gauche traversée par une balle, ses vêtements déchirés par plusieurs autres, le visage et les mains noirs de poudre, mon père combattait encore, lorsqu'une pierre, arrachée aux retranchements par un boulet, le renversa évanoui.

Ce fut son salut. Wetherall venait de donner l'ordre de charger les patriotes décimés, les soldats s'élançaient à la baïonnette. Ce fut un corps à corps horrible, où la valeur compensa plus d'une fois ce qui manquait au nombre. Mais les patriotes devaient avoir le dessous; les Anglais passèrent.

Lorsque mon père se réveilla du long évanouissement qui avait suivi sa chute, le combat était terminé et les cris de triomphe des « dragons » lui apprirent que le dernier patriote venait de succomber.

La nuit était venue. Il essaya de se soulever, sa faiblesse ne le lui permit pas; avec peine, il se traîna jusqu'au bord de la rivière qui coulait toute proche; il lava ses blessures, les banda tant bien que mal avec un morceau de sa chemise qu'il avait déchirée. Épuisé par cet effort, il se coucha dans un fourré et s'endormit.

La fraîcheur de la nuit le réveilla, la douleur commençait à le torturer. Il se leva, essaya de marcher; il ne serait pas allé loin. On entendait les appels des sentinelles faisant des rondes. Par bonheur, un cheval ayant appartenu à quelque « dragon » tué ou blessé, était là, tout harnaché, broutant l'herbe. Mon père s'en approche, le flatte. En un instant il est en selle et court bride abattue du côté de Saint-Jean.

Il arrive, descend, fait faire demi-tour à la bête, la repousse d'un coup de guides et se rue dans la maison, plus mort que vif, mais content tout de même d'être enfin en sûreté. Eh bien ! non. Si vite que les choses se fussent passées, il avait été vu, et par un traître.

Aussitôt après la défaite de Saint-Charles, la répression commença : loyaux et bureaucrates poussèrent des cris de fureur. La fuite de presque tous les chefs de l'insurrection déconcerta même

quelques braves gens, et le peuple, toujours prêt à faire peser sur le compte d'une trahison la défaite de ses espoirs, faillit faire un mauvais parti à ceux que, la veille, il aurait portés en triomphe.

Dès que le bruit de l'arrivée d'un patriote, à Saint-Jean, se fut répandu, l'animation commença. Tandis que mon père, en proie à une fièvre ardente, s'était mis au lit, une foule hurlante se réunit devant la maison.

— En voilà encore un de ceux qui nous ont embarqués dans cette galère, criait-on de toutes parts. Maintenant que nous sommes compromis, ils se cachent. A eux la liberté ! A nous l'incendie, la prison, la potence !... Arrêtons-les ! Livrons-les aux autorités !...

Mon père, de son lit, entendait toutes ces vociférations. Grand-père était là aussi, homme énergique s'il en fût, hercule, deux épaules gigantesques, aux mains puissantes; avec cela, patriote jusqu'au fond de l'âme.

— Crains pas, disait-il à son fils, jamais un bureaucrate n'aura la prime offerte pour ta tête.

Cependant les clameurs redoublaient d'intensité. Grand-père ordonne d'atteler, pendant que mon père s'habille à la hâte, puis ils descendent tous les deux, montent en voiture et l'on

ouvre la porte. La populace se précipite en hurlant; grand-père les arrête d'un geste.— Halte-là, mes amis, dit-il, en braquant sur eux la pointe de son pistolet. Je n'ai pas d'explications à vous donner pour le moment. Quand vous viendrez avec un mandat d'arrêt en bonne et due forme, nous verrons. En attendant, garez-vous un peu, que mon cheval puisse passer, ou j'ai là une arme qui va faire des trous dans le capot de quelques-uns !.. Hue ! avance !...

Domptés par un tel sang-froid, les émeutiers s'écartent, laissant passer la voiture qui tourne dans la rue, remonte, et bientôt s'engage dans le chemin qui mène à la frontière. Mais arrivée à la hauteur des casernes, elle fait soudain demi-tour et, par une rue détournée, va prendre le chemin de Chambly.

Or, parmi la populace qui, tout à l'heure, assiégeait la maison, il y avait un certain Lourtel, ancien engagé que grand-père avait dû chasser à cause de son ivrognerie et de sa paresse. Quand la voiture s'éloigna, il la suivit de loin, flairant une occasion de lucre et de vengeance. Quand il la vit tourner, il ne douta pas un seul instant, et un large sourire illumina sa face bestiale.

Il revient chez lui, dit-il, je le tiens !

Et sans perdre de temps, Lourtel court trouver les autorités militaires campées à Iberville, de

l'autre côté de la rivière. Le soir même il se présente à la maison, muni d'un mandat d'arrêt et accompagné de cinq "dragons".

En apprenant le but de cette visite, grand-père partit d'un grand éclat de rire. C'est trop tard, mes petits, vous avez tellement fait de chahut, ce matin, que l'oiseau s'est envolé.

— Nous verrons bien, gronda Lourtel, et il poussa ses hommes en avant.

— Cherchez, cherchez, mes petits, puisque vous avez des papiers, mais pas de casse, hein !... celui qui me casse une assiette, je lui casse la tête !...

Et cela était dit d'un ton qui ne laissait aucun doute quant à l'exécution de la menace.

Ils cherchèrent, fouillèrent partout, de la cave au grenier, mais comme vous le pensez, ils ne trouvèrent rien. A la fin, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ils allaient se retirer lorsque grand-père les arrêta :

— Arrivez ici, un peu ! Comme vous avez fait les choses proprement, je vais vous payer la traite.

Les soldats ne se firent pas prier. On apporta des verres. Mais quand Lourtel tendit le sien:

— Comment ! tu oses ? lui dit grand-père. Ces soldats, oui, je les comprends, car enfin ils sont

soldats et anglais, ils font leur métier. Mais toi, un Canadien !... Oh ! je fus bien inspiré, le jour où je te chassai de chez moi.

Lourtel, rouge de honte, encaissa l'affront sans rien dire, mais il jura de se venger. Lorsqu'il fut sorti, il se retourna et tendit le poing vers la maison qu'il venait de quitter :

— Je l'aurai, ton fils, s'écria-t-il, écumant de rage, je le trouverai, mort ou vivant, et je le livrerai.

— Prends garde d'y laisser ta peau, chenapan ! lui cria grand-père qui l'avait entendu.

Plusieurs jours de suite, Lourtel vint rôder autour des bâtiments. Or un soir, vers la nuit, grand-père sortit de la maison, ayant à la main un panier rempli de provisions, Lourtel s'effaça subitement et le suivit de loin.

Après avoir suivi quelque temps le chemin qui longe le Richelieu pour aller à Chambly, grand-père s'approcha de la rive, détacha une embarcation au fond de laquelle il avait préalablement déposé son panier. Puis, saisissant les rames, il s'éloigna du côté de l'île.

— Je m'en doutais ! murmura Lourtel.

Le traître aurait bien voulu en savoir davantage, mais bientôt la barque disparut dans le chenal de l'est.

— N'importe, dit-il, je sais où il va maintenant !

Et il revint d'un pas léger, comme la bête qui vient de trouver une piste qu'elle flairait depuis longtemps, aiguise ses griffes et prépare son embuscade.

Le lendemain soir, un peu après le coucher du soleil, Lourtel ayant traversé le Richelieu, était posté sur la rive droite, en face de l'île. Une grosse roche, polie par les crues du printemps, lui servait de siège; un orme touffu et des saules nains le dérobaient aux regards.

Le soleil avait disparu derrière l'horizon; pourtant, ses derniers feux illuminaient encore la cime arrondie du Saint-Grégoire et faisaient ressembler le mont à une immense boule rouge posée sur la plaine sombre. De petits nuages floconneux, teintés de rose au couchant, voguaient dans l'azur. La brise du soir jouait dans la longue chevelure des saules, et les dernières fleurs de la saison exhalaient leur âme odorante et lasse. Tous les bruits se taisaient dans le recueillement du soir.

Mais Lourtel ne pensait point aux beautés de la nature. Trop de passions mauvaises grouillaient dans ce cœur pour qu'il fût sensible à la douceur des choses. L'œil fixé sur la surface des

eaux, il guettait sa proie. Il était là depuis longtemps et rien ne paraissait encore.

— S'il allait ne pas venir ? s'il se doutait ?...

A cette pensée, une sueur froide lui couvrit le front. Mais presque aussitôt ses traits se détendirent, un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres. Là-bas, du côté de Saint-Jean, un point noir et mobile venant d'apparaître. Lourtel s'assura une fois de plus qu'il pourrait tout voir sans être aperçu, puis il attendit, la tête en avant, les yeux brillants, la respiration profonde, les narines gonflées, comme s'il eût voulu, cette barque, la voir par tous ses sens à la fois.

Entraînée par le courant de la rivière, aussi bien que par l'effort des rames, elle approchait rapidement. C'est ainsi, j'imagine, que dans les déserts de l'Afrique, la gazelle innocente doit s'approcher du buisson d'où le tigre la guette. Bientôt le bruit des rames devint perceptible à l'oreille.

Arrivée presqu'en face du lieu où Lourtel était caché, la barque obliqua vers la gauche, vint se ranger au bord de la falaise et accosta sur la vase. Le rameur se leva, prit un panier au fond de l'embarcation, grimpa la falaise par un sentier abrupt, se perdit dans le bois, reparut au bout de quelques

instants, redescendit la falaise à moitié et soudain disparut. Lourtel étouffa un cri de joie.

— Je les tiens ! La prime est à moi !...

Longtemps encore il attendit, mais rien ne se montra, pas un frisson ne vint agiter le feuillage à l'endroit où l'homme s'était évanoui comme une ombre. D'ailleurs, la nuit venait, les contours de l'île s'estompaient dans la brume grandissante, ce n'était plus qu'une énorme masse sombre, frangée de clair au haut des arbres. Au ciel s'allumaient les premières étoiles. Lourtel se leva.

— Demain, dit-il, et il se glissa hors de sa cachette, se frotta vigoureusement pour rétablir la circulation.

Celui qui l'aurait regardé de près, aurait pu lire dans ses yeux une satanique expression de triomphe et de cruauté. Il remonta la rive jusqu'à l'endroit où il avait laissé sa barque, traversa et rentra chez lui. Là, il apprit l'arrivée de Comeau. Comeau, le sinistre Comeau, le patron des délateurs, était au service du gouvernement qui l'employait aux plus répugnantes besognes. Lourtel alla le trouver, le soir même, et eut avec lui un long entretien.

Mais qu'était devenu grand-père, pendant ce temps, et par quel mystère s'était-il ainsi éclipsé comme une ombre au sein de la falaise ?

Lorsqu'en 1665, les Français bâtirent le fort Sainte-Thérèse pour, de là, surveiller les allées et venues des Iroquois, ces subtiles ennemis usèrent de ruse; faisant le portage un peu plus long, ils ne vinrent reprendre eau qu'un peu en aval, vers le milieu de l'île. Les Français, toutefois, ne tardèrent pas à percer à jour ce stratagème et pour prendre leurs ennemis dans leurs propres filets, ils creusèrent, à même le tuf de la falaise, une excavation assez profonde et assez large pour loger commodément deux ou trois soldats.

Plus d'un canot iroquois, croyant avoir dépisté les sentinelles du fort, voguait sans défiance, au beau milieu de la rivière, quand une flèche silencieuse et habilement dirigée allait porter la mort et l'effroi parmi les rameurs.

Plus tard, le fort de Sainte-Thérèse fut abandonné pour celui de Saint-Jean, et la caverne, restée inoccupée, tomba bientôt dans un profond oubli. Grand-père l'avait découverte pendant une excursion de chasse et s'en servait depuis pour venir y guetter, à l'abri, les bandes de canards migrateurs.

Il était seul à la connaître. Aussi est-ce là qu'il résolut de conduire mon père, quand les cris de la populace ameutée vinrent lui prouver qu'il

n'était pas en sûreté chez lui. S'il avait d'abord pris la direction de la frontière, c'était uniquement pour dépister les espions. Nous venons de voir qu'il n'y avait pas réussi, à l'heure qu'il était, deux hommes connaissaient le secret de la falaise, et ces deux hommes étaient Lourtel et Comeau.

Le lendemain se passa pour Lourtel dans une impatience qu'on devine. Il lui semblait que le soleil avait juré de ne pas se coucher. Enfin la nuit vint, et avec elle, de lourds nuages, qui chevauchaient dans le ciel comme une armée tumultueuse. Bientôt une brume épaisse couvrit tout, et une pluie fine et pénétrante se mit à tomber.

Lourtel glissa un pistolet dans sa poche et sortit. La nuit était devenue d'un noir d'encre, une véritable nuit d'aventures ténébreuses, les objets avaient pris cette forme indécise et toute pareille dont les revêt l'obscurité.

Au lieu de traverser tout de suite, Lourtel longea la côte, prit le chenal de l'ouest, celui qui sert aujourd'hui au canal. Arrivé en face de l'endroit où il supposait être la caverne, il amarra son embarcation, gravit l'épais sentier qui monte la falaise en serpentant et se mit à marcher, pour traverser l'île, aussi rapidement que le lui permettaient l'obscurité et les nombreux obstacles semés sur son chemin.

Quand il fut près d'atteindre la côte opposée, il changea d'allure. Avec mille précautions, il avançait, étouffant le bruit de ses pas, n'appuyant qu'à peine sur les branches mortes qui craquaient. Malgré l'obscurité, il put s'assurer qu'il était en face de sa cachette du jour précédent. Son cœur battait à rompre et la sueur ruisselait sur son visage. Il se blottit derrière un sapin dont les branches basses s'abaissaient presque jusqu'à terre.

Au fond, cet homme était lâche. Il ne se souciait pas le moins du monde de se trouver face à face avec ceux qu'il voulait livrer. Découvrir l'entrée de la caverne, s'assurer que sa victime l'habitait, voilà tout ce qu'il voulait. Il irait alors trouver Comeau et lui dirait, la main tendue, pour recevoir les trente pièces de Judas : « Il est là, saisissez-vous-en ! »

On n'entendait pas le moindre bruit. Lourtel écouta encore quelques instants, puis il commença à se laisser glisser parmi les broussailles, espérant qu'un filet de lumière révélatrice lui indiquerait l'endroit précis.

Tout à coup, un bruit léger le fit tressaillir. Comme il se retournait,une ombre de géant surgit à ses côtés. Lourtel avait saisi son pistolet.

L'ombre parut surprise de cette rencontre et une voix qui ne laissait aucun doute à Lourtel, demanda :

— C'est toi, Henri ?

Henri, c'était mon père.

— Oui, c'est moi, répondit effrontément le traître, espérant que cette supercherie lui donnerait le moyen de s'échapper.

— Qui est-ce qui me trompe, ici ? rugit sourdement la voix !

Et en parlant ainsi, grand-père, car c'était lui, serrait fortement le bras qu'avait saisi sa main droite, tandis que de la main gauche, il tâtait pour reconnaître à qui il avait affaire.

Il rencontra l'arme que tenait Lourtel, la lui arracha d'un geste violent et le lança au milieu de la rivière.

— Lâche ! cria-t-il, tu voulais m'assassiner !.. Qui es-tu ?

Sa colère avait mis dans ses yeux un éclat terrible : ils brillaient dans les ténèbres comme les yeux d'un fauve; il les tenait toujours fixés sur le visage de son adversaire, pour tâcher de le reconnaître.

— Qui es-tu ? rugissait-il, en le secouant, parle ! qui es-tu ?

Lourtel se sentit perdu; le désespoir lui vint en aide. Échappant tout à coup à l'étreinte, il se rua sur son adversaire dans l'intention de le bousculer, de le faire rouler le long de la falaise et de s'enfuir. Grand-père reçut le choc sans broncher. Ses mains de nouveau étreignirent le traître, les os craquèrent et Lourtel poussa un hurlement de douleur. Grand-père le reconnut à la voix.

— Ah ! c'est toi, traître !... Et tu venais nous espionner !... Mais tu ne nous vendras pas, je t'en réponds. Je t'avais annoncé que tu y laisserais ta peau, tu n'as pas voulu me croire, tant pis pour toi.

Lourtel était fou de rage. Il avait tiré un couteau de sa poche. Grand-père vit le scintillement de la lame, il saisit le poignet dans ses mains puissantes, les os craquèrent de nouveau, les doigts pendirent inertes, et le couteau tomba à terre.

Cependant grand-père était calme, au fond. Tout en maîtrisant les efforts de Lourtel, il se disait :

Voilà un gaillard qui m'embarrasse; je ne voudrais pas le tuer ! si je le relâche, nous sommes trahis ! Comeau est à Saint-Jean, les affaires ne traîneront pas, demain nous serons sous les verrous.

De son côté, Lourtel, qui jugeait les autres d'après lui-même, s'attendait à chaque instant à recevoir le coup de grâce. Se voyant désormais sans arme et voué à la mort, il n'eut plus qu'une pensée; torturer le cœur de celui qui l'avait chassé de chez lui et qui, quelques jours auparavant, l'avait couvert de honte devant les soldats anglais.

— Tu peux m'achever, maintenant, lui dit-il, ma besogne est faite. Je suis vengé ! Je sors de la caverne, ton fils est mort.

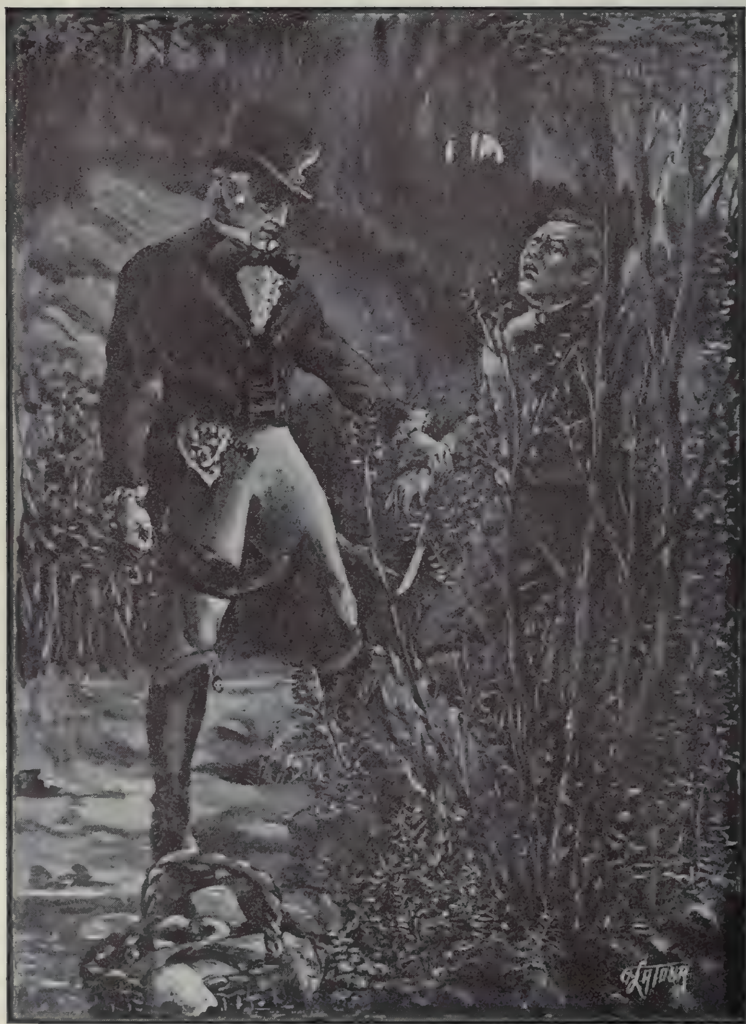
— Tu l'as tué, misérable, tu l'as tué ?

— Oui, tué, ricana Lourtel, je l'ai tué !...

Alors un nuage de sang passa devant les yeux de grand-père. Ses deux mains se crispèrent autour du cou de Lourtel. Quand le traître sentit la vie lui échapper avec les dernières bouffées d'air qu'il avait pu respirer, l'instinct de la vie fut plus fort que sa haine.

— Grâce ! râla-t-il, grâce !... Non, ce n'est pas vrai !... je ne l'ai pas tué !...

Mais c'était trop tard. Le poing de grand-père venait de s'abattre comme un marteau de fer. Lourtel tomba, masse inerte, et roula le long de la falaise. Un froissement de broussailles, un bruit mat de l'eau qui s'ouvre et se referme, et ce fut tout. Justice était faite, justice terrible.



...Les os craquèrent de nouveau, les doigts pendirent inertes, et le couteau tomba à terre. (p. 103)

— Dieu me pardonne ! dit grand-père, en passant la main sur son front, et d'un bond, il s'élança dans la caverne.

Cette lutte, si longue à raconter, avait duré quelques minutes à peine, lutte effrayante et silencieuse dont le bruit imperceptible était à peine venu aux oreilles du blessé.

Celui-ci était couché, il se souleva, en entendant marcher. Grand-père fut étonné d'entendre sa voix.

— C'est toi, père ?

— Oui, es-tu bien mal ?

— Mais non, je suis très bien, au contraire. Pourquoi serais-je mal ?

Grand-père respira. Le traître avait menti.

— C'est heureux que tu ailles bien, répond-il avec un ton parfait d'indifférence, il va falloir déménager, cet asile est moins sûr que je pensais.

— Nous sommes découverts ? J'ai entendu un cri en effet, tout à l'heure. Aurais-tu rencontré quelqu'un ?

— C'est moi qui ai fait un faux pas, j'ai bien failli rouler en bas de la falaise. Il fait si noir, on ne sait plus où l'on met le pied. Bon, voyons cette blessure, et puis soupons, ajouta-t-il en posant son panier.

Le lendemain, on trouvait le corps de Lourtel dans les rapides de Chambly. Tout le monde crut à un accident. Seul Comeau eut un sourire énigmatique qui en disait long.

Quant à mon père, dès le matin même, il avait passé le Richelieu et trouvé asile chez un brave habitant, irlandais d'origine, mais d'une loyauté à toute épreuve.

Plus tard, quand les passions furent calmées et l'ordre rétabli, grand-père revint visiter le lieu où s'était joué le terrible drame; mais jamais plus il ne voulut chasser à l'endroit où un homme était mort sous ses coups. Mon père, moins impressionnable, le remplaça. Je l'ai accompagné bien des fois. Je suis resté des heures à l'affût, dans la caverne, à ses côtés. J'y suis revenu seul ensuite.

Il y a cinq ans, la caverne, effritée par la gelée, minée par les pluies, s'est écroulée; c'est ce qui a produit, dans la falaise, cette coulée qui nous sert de chemin. J'ai fait construire alors ce petit camp. Bien des fois, le soir, tandis que le soleil remontait lentement les flancs du Saint-Grégoire, pour mourir au sommet, je suis demeuré pensif, sur le seuil, à l'endroit même où le traître fut précipité dans la mort. Mon hôte s'arrêta, perdu dans ses pensées.

A ce moment, on entendit un cri au dehors. Nous nous précipitâmes, avec nos carabines; c'était une bande de canards sauvages, égarés dans les airs, au-dessus de nos têtes. Les cris recommencèrent, et le vent, qui nous apportait cette plainte, la rendait tellement douloureuse et humaine que je la pris pour le gémissement des âmes trépassées.

Eugène ACHARD.

La Noël à Saint-Hilaire

Christmas ! the only time, I know of in the long calendar of the year when men and women seem by one consent to open their shut-up hearts freely.

DICKENS.
(Christmas Carol)

Nous sommes, par une belle journée du commencement de décembre, dans le « rang des Trente », en arrière du village de Saint-Hilaire.

Dame Nature a comblé ce coin du pays de ses charmes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil devant soi, pour voir les sinuosités gracieuses du petit chemin entre les vergers, dont les arbres étendent leurs branches toutes duvetées de frimas. La route mène à la montagne où dort, entre les cimes qu'escaladent d'innombrables sapins, le lac enchanteur immortalisé par Louis Fréchette; charmants aussi, le clocher brillant de la vieille église, d'où s'égrènent les sons argentins de la petite cloche; la descente régulière du terrain jusqu'aux coquettes maisons du village, échelonnées le long du Richelieu; les contours indécis, le dessin estompé de la montagne

de Saint-Bruno, embellie par les mille feux du couchant; et, tout au loin, la suite des autres unités de la chaîne montérégienne, premiers jalons des Alléghanys, fuyant vers le sud.

En haut, dans le « rang », vivent les Rivard, famille avantageusement connue de la plupart des gens de la place, et dont le chef, descendant de vieille souche française, a su garder toutes les traditions de ses pères. L'ameublement de leur maison laisse voir une aisance relative, mais par contre la tristesse plane comme un spectre sur le logis, et marque de son sceau terrible le front de tous ses habitants. Autour du poêle, dont la faible chaleur lutte désespérément contre le froid terrible et le vent mordant qui siffle au dehors, se reposent en attendant le souper : l'aïeule, dont les épaules transies sont recouvertes d'un long châle, le père Rivard, vrai type du Canadien traditionnel, et deux jeunes enfants : Joseph et Jean.

On se rappelle encore, au village, le malheur qui les frappa tous, l'an dernier, presque à pareille date, lorsque l'aîné, ébloui par le faux brillant des plaisirs de la ville, s'était plaint, un soir, de la triste vie qu'ils menaient. Il lui fallait la ville. Le père, dans son amour pour la terre, avait essayé de lui faire comprendre sa folie. Il savait bien, lui,

qu'il trouverait à la ville, au lieu du bonheur qu'il attendait, la misère ! Mais le fils ne voulut rien entendre. Cette nuit-là, le père Rivard ne ferma pas l'œil, tant il était obsédé par cette sombre pensée. Il voyait son fils, les vêtements en loque, les traits ravagés, cherchant au jour le jour son gîte et son pain. Et son cœur de père se brisait à cette triste éventualité. Quelques jours plus tard, quittant durement sa famille éplorée, malgré les larmes maternelles, le fils partait pour Montréal avec le peu d'argent que son père lui avait laissé.

Ce triste souvenir, le père l'a évoqué à l'instant, pendant que sa femme et sa fille Marie préparaient le souper. Et c'est pourquoi ils sont tous si tristes, échangeant des mots vagues pour chasser l'idée de ce malheur.

Ce soir-là, comme tous les soirs depuis quelque temps, la famille à genoux demande à la Vierge de toucher le cœur de leur fils, de le leur ramener et de cicatriser ainsi la plaie béante de leur douleur encore neuve.

....

Après avoir quitté le foyer paternel, Alfred avait sollicité un emploi dans une maison de commerce, gagnant un très maigre salaire. Sans compter que la vie de bureau n'allait guère à ce

pauvre paysan, bien plus accoutumé à conduire la charrue qu'à aligner des chiffres. Lentement sa santé s'étiolait dans ce milieu nouveau pour lui. Et son âme naïve n'opposait guère de résistance aux perfides conseils des amis de son argent.

Ces tristes amis, incapables d'ouvrir leur cœur pour soulager la peine d'un autre et de lui venir en aide, dans ses malheurs possibles, l'avaient vite entraîné à toutes sortes d'excès. Il fréquentait avec eux buvettes et théâtres, et payait le plus souvent pour tous. En sorte qu'il tomba bientôt dans la misère noire.

C'est alors seulement qu'il comprit les sages paroles que son père lui avait dites, ce malheureux soir où il lui avait fait part de ses tristes intentions Depuis quelque temps, il avait enduré tout ce qu'il est possible d'endurer de misères. Mais la souffrance, flambeau divin, éclaire rapidement les cœurs qu'elle frappe semble-t-il, sans pitié et Alfred comprit enfin la gravité de sa faute, et dès lors voulut la réparer de son mieux, en retournant à la vieille terre des Rivard, qui, elle aussi, attendait son enfant. Mais le faux orgueil que l'on ressent toujours en ces tristes occasions, s'opposait à l'exécution de son projet.

Fatigué de la vie de débauche qu'il avait menée, il n'attendait que l'occasion favorable pour

revenir chez lui, implorer le pardon paternel et celui de Dieu et se réconcilier ainsi avec sa famille et avec le ciel. L'occasion devait lui en être donnée quelques jours plus tard.

* * *

Malgré la vie étrange qu'il menait, Alfred avait eu le bon esprit de faire savoir à ses parents où il demeurait. Aussi plusieurs lettres de Saint-Hilaire étaient venues discrètement sonder son cœur, pour en faire vibrer les moindres sentiments; mais son âme brisée n'en laissait rien voir.

Un jour que, revenant de son travail, il rentrait à sa pension, la maîtresse de la maison lui remit une lettre. Aussitôt à sa chambre, il répara rapidement les désordres de sa toilette, rangea quelque peu son pauvre mobilier, puis il s'assit à son bureau, décacheta la lettre nerveusement, et la lut avec une émotion fébrile qu'il n'avait jamais éprouvée :

Mon cher Alfred,

Tu ne saurais croire comme tout est triste à la maison, quand tu ne viens pas nous égayer par ta présence. Il y a déjà douze longs mois que tu

nous as quittés. Je t'en prie, ne prolonge pas davantage cette absence; quitte la ville au plus tôt. Bientôt Noël viendra jeter l'espérance au cœur de tout chrétien, arrive avant ce doux anniversaire. L'an passé, tu n'étais pas avec nous, cette année, il faut que tu y soies. Maman serait si heureuse de te revoir !

J'espère que ton cœur cédera à ma demande et que cette année, Noël verra comme auparavant toute la famille réunie.

Je suis celle que tu sais être pour toujours, ta sœur qui t'aime et qui espère ton retour,

Marie.

Il replia lentement la lettre, la plaça dans un tiroir où il les conservait toutes, et, la tête plongée dans ses mains, il songea longuement à ce qu'il devait faire. Pour la première fois, peut-être, une lettre de chez lui parlait réellement à son cœur.

« Tu ne saurais croire comme tout est triste à la maison, quand tu ne viens pas nous égayer par ta présence »; il reconnaissait bien là, la tendresse enveloppante de sa sœur. Il en fut touché, et ses lèvres murmurèrent : « Merci, Marie, de m'avoir parlé ainsi ». Le souvenir de Noël

frappa son esprit et il pensa sérieusement à ce temps gracieux et béni où le doux Jésus, se faisant humble et petit, vient sur la terre, enseigner au monde corrompu et égaré la simplicité du cœur. Des fragments de vieux refrains passaient et repassaient dans son âme agitée. Sa pensée erra sur sa triste existence et d'abondantes larmes coulèrent dans le sillon de ses joues brûlantes. Mais ces pleurs réconfortaient, et d'avoir songé à l'amour de Jésus, des effluves de joie vinrent à la fin bercer son cœur et chasser son chagrin comme des nuages fuyant dans le ciel bleu.

Il descendit souper avec un air joyeux que la maîtresse de la maison ne lui avait jamais remarqué. Son âme était gagnée. Cependant, il ne répondit pas encore à cette lettre, par un reste d'orgueil mal dompté.

Quand elle eut écrit cette supplication, où elle avait versé toute son âme, Marie sentit son cœur rempli d'espoir. Cependant le doute, ce terrible flétrisseur d'espérances et d'énergies, ne tarda pas à s'emparer d'elle. Elle craignit que la ville ne voulût plus lâcher sa proie, et que sa prière ne fût pas exaucée; ce fut pour elle un tourment.

Les jours qui les séparent de Noël semblent des années pour tous les Rivard. Le père et la

mère attendent ce jour avec impatience, à cause de l'espérance versée en eux. Enfin ils voient poindre l'aurore de la veille de Noël, et ils sont remplis de joie en pensant à Noël, à ce mot « lointain, séraphique et surnaturellement doux, mot dont les deux syllabes de cristal, comme des clochettes symphonisent la radieuse gentillesse ». Malgré tout, quelque chose manque à cette joie pour qu'elle soit parfaite : l'aîné ne sera pas là pour partager leur bonheur.

* * *

Le père attend ses invités, et du seuil de sa vieille, très vieille maison, il regarde tomber du ciel la fine neige de décembre et s'amonceler tous ces flocons . . .

> « Un, cent, mille, millions,
> Tourbillons de papillons;
> Papillons en avalanche . . . »

privilège des Noëls canadiens, et, sans lesquels, semble-t-il, Noël n'est pas Noël. Tout à coup, il reconnaît sur la route, la carriole bleue d'un de ses frères, qui vient de Saint-Basile pour entendre la messe de minuit à Saint-Hilaire. Une autre ! Une autre encore ! Toutes ces familles nombreu-

ses sont reçues à bras ouverts par le père, qui les conduit dans la « grande pièce », où ils causeront familièrement, des choses de la saison, des grands événements du temps, et que sais-je encore !

Soudain, au beau milieu de la conversation bruyante et animée, on frappe discrètement à la porte. Le père est tout surpris, car tous ses invités sont arrivés à part d'un seul sur lequel, malheureusement, il ne compte plus. Il ouvre, et voit sur le seuil, les vêtements râpés, le visage ravagé par la souffrance... son Alfred. Une longue étreinte les tient quelques instants cloués sur le seuil; rempli d'une joie invincible, que rien ne saurait décrire, Alfred demande pardon à Dieu et à son père, puis définitivement réconcilié avec sa famille et avec le ciel, il est conduit en triomphe par son père, dans la pièce où sont déjà réunis les invités. Il embrasse avec effusion l'aïeule, qui attendait discrètement son retour, sa mère, dont les yeux rougis témoignent des longues veillées qu'elle avait passées à pleurer en silence, Marie, toute heureuse que Dieu ait enfin récompensé ses prières, Joseph et Jean, qui se félicitent de l'arrivée du grand frère, et tous les visiteurs, qui laissent trahir leur joie par des exclamations bruyantes. La conversation s'achève en anxieuses questions et dans l'expansion de la gaieté générale.

Quelques instants plus tard, on « attelait », et les robustes chevaux tiraient allègrement les « carrioles » qui ne se refusaient pas, malgré tout, à loger tant de monde. On se dirige ainsi vers l'église où les cloches sonnent à toute volée, annonçant la naissance du Sauveur à toutes ces simples gens de bonne volonté, qui s'en viennent au son menu des grelots. Mais ces cloches ont un attrait particulier pour Alfred, qui s'en va ratifier le pacte qu'il a contracté avec sa famille et avec Dieu. La pauvre église de campagne est parée de tout ce qu'elle a de plus beau; les banderoles multicolores qui la traversent, toutes les lumières allumées, la crèche, si longtemps attendue, et que les yeux avides du peuple peuvent contempler à satiété, tout cela donne au vieux sanctuaire un air de renouveau qui attire ces pauvres gens; car ils sentent bien qu'il fait bon de retremper sa foi dans ces sanctuaires particulièrement bénis de Dieu, où l'âme s'épanche plus librement, où l'on prie mieux enfin.

L'office commence, rempli de vieux refrains, toujours suaves malgré leur archaïsme : *Ça bergers, rassemblons-nous, Dans cette étable, Nouvelle agréable, Les Anges dans nos campagnes,* tous ces chants qui réchauffent les cœurs et inclinent nos

faibles âmes à la prière. Le plus beau « chanteux » est là, pour entonner le traditionnel *Minuit, chrétiens*. L'orgue a pour tous des accents nouveaux, et le grand Christ en haut de l'autel ne semble plus crucifié, mais ses bras, qu'on dirait petits, sont ouverts et il sourit à tous pour les bénir.

Soudain le prêtre, portant sur sa poitrine le saint ciboire où Jésus se confine volontairement, marche vers la table sainte, vers la nappe blanche, où convergent les gens qui débouchent par les allées. Combien touchants tous ces hommes simples se dirigeant vers le festin du Christ pour y puiser justice, grâce, vertu et amour. Il y a de plus luxueux sanctuaires dans les grandes villes, mais le Seigneur n'y a pas toujours autant de convives à son festin.

La messe de l'aurore vient encore ajouter de la grâce souriante au cœur et du charme à la fête. La messe est finie ! Sur le perron se rencontrent des amis, qui ne se sont pas vus depuis peut-être bien longtemps. Ici, tout le monde se connaît; on se serre la main, on se souhaite un joyeux Noël. On a reconnu dans la foule, Alfred, le grand garçon du père Rivard, mais combien changé. Monsieur le Curé vient lui aussi saluer ses paroissiens, et quand il aperçoit Alfred, il s'arrête longtemps à

l'agneau si longtemps égaré. De toutes parts, les questions pleuvent sur l'enfant prodigue.

— Comment ça va, Alfred ?

— Oh ! assez bien, merci !

— Tu es revenu d'la ville ?

— Oui, et je crois avoir bien fait.

— As-tu eu d'la misère ?

Et Alfred se met à leur raconter en détail sa triste histoire loin du foyer. On perçoit l'émotion et la peine dans sa voix qui prend un ton voilé. Il dit tout ce qu'il a ressenti pendant sa longue absence, et promet de ne plus jamais quitter la terre.

Puis, groupe par groupe, les gens gagnent leurs voitures, et soudain, après avoir échangé de loin, un dernier et cordial bonsoir, les « carrioles » repartent, chacune dans sa direction, sous la neige qui ne cesse de tisser à la terre un lange de baptême.

Les voitures qui se dirigeaient en file vers la ferme des Rivard, sont bientôt remisées, puis l'on rentre et l'on s'apprête à prendre le « réveillon, » que la maman est en train de préparer; elle y a mis tout son talent de parfait cordon bleu. Plaisante coutume, que ces réveillons dans nos campagnes, gardiennes de notre foi, de nos mœurs et de nos



En route pour la messe de minuit, à Saint-Hilaire. (*p. 120*)

traditions nationales. Une joie exubérante règne toujours dans ces repas de Noël, et les francs éclats de rire fusent dans toutes les directions.

Après le « réveillon », vient la « veillée » qui dure jusqu'aux petites heures. Durant tout ce temps, les jeunesses dansent et valsent quadrilles après cotillons, et cotillons après quadrilles. Et les invités qui ne doivent pas rester à coucher, s'éloignent après force saluts courtois.

Ah ! puissent nos terriens garder intactes toutes les belles traditions que nos pères nous ont léguées avec leur sang, leur langue incomparable et leur foi tranquille. Puissent-ils aussi rester fidèles à la terre nationale qui a besoin de bras pour fructifier et devenir la nourricière de notre cher Canada, pays que le Ciel a comblé de ses dons. Et si jamais les paysans venaient à forfaire à l'honneur juré à la terre, puissent-ils, comme Alfred, le grand garçon du père Rivard, être ramenés à elle par la suavité de nos traditions et par la douceur des Noëls de chez nous.

Camille PERRAS.

Claire Desroches

Un joli soleil de septembre inondait de ses rayons lumineux la plaine mollement vallonneuse de Vauvert, sur les confins de Glengarry. L'arrière-saison avait mis un peu de pourpre aux feuillages et dans les champs, de l'or bruni aux dernières planches d'avoine et de blé. Dans l'air limpide et la lumière décroissante, les sillons fraîchement ouverts laissaient monter vers les nuages bas une buée humide, cependant que, tout à côté, on serrait les dernières gerbes de pur froment. De partout on s'empressait; car c'était double fête : la dernière gerbe et le premier sillon.

Chez les Desroches, en face des taillis de la Commune, on avait commencé gaiement; l'avant-veille, congé du samedi, les enfants avaient touché à tour de rôle. Mais au retour de la grand'messe, comme il longeait la pièce nouvelle à labourer, le père leur dit : « Demain vous ne viendrez pas ici, les jeunes, mais à l'école; on ne sait pas si elle durera longtemps, étudiez bien... » Et dociles, le lundi matin, ils s'en étaient allés vers l'humble école française du coteau, menacée de disparaître.

C'est pourquoi, sur le déclin de ce jour, dans la splendeur d'un merveilleux soleil couchant, le père Desroches, avec son aînée, Claire, traçait de droits sillons dans la pièce de terre neuve, voisine de la ferme des Mac Donald. Claire, ne voulant pas que ses jeunes frères manquent l'école, s'était offerte de les remplacer, et le père avait accepté avec d'autant plus de plaisir que, mieux que personne, sa grande Claire savait diriger l'attelage droit au but, jusqu'à l'about, et là, virer sans encombre et reprendre le sillon dans la planche suivante.

C'était une maîtresse fille d'habitant que Claire Desroches. D'un caractère ferme, d'une volonté énergique, elle avait puisé dans les enseignements de sa mère cet amour du sol et de la race qui faisait d'elle le type parfait de la Canadienne. Instruite, maniant l'anglais avec facilité, mais fidèle à sa langue maternelle bien-aimée, ne dédaignant pas de laisser une lecture pour les multiples travaux du ménage, elle ne rougissait jamais d'être surprise à ces menues occupations, qu'on traite en certain lieu de vulgaires. Aussi catholique que française, elle se tenait au courant de tout ce qui touchait les intérêts vitaux des siens; et les occasions ne manquaient pas, certes,

dans ce milieu toujours un peu hostile, d'être fidèle à ces deux grandes amours : sa race et sa foi.

A vingt ans, Claire Desroches était l'aînée de neuf enfants, et maintes fois, après avoir aidé sa vaillante mère, elle devait, avec une ardeur juvénile inlassable, rendre service à son père; elle savait bien que, sur la terre de Glengarry, il fallait l'union des bras comme celle des cœurs et des âmes. Toute jeune, Claire avait compris le courage et le dévouement de son père qui, poussé par le besoin de conquête pacifique comme par celui d'assurer l'avenir de sa famille, s'était fixé parmi les Écossais farouches et hostiles, malgré leur franche hospitalité à tout ce qui s'appelle français. Si, par un travail persévérant, l'aisance au foyer était venue en même temps que les têtes blondes, héritières des saines traditions de la famille française, on n'en continuait pas moins le dur travail des champs, et en contact journalier avec sa « grande amie » la terre, Claire avait gardé la grâce ingénue de sa première enfance; ses yeux noirs, tour à tour sérieux et rêveurs, donnaient à sa beauté de blonde un éclat incomparable. Assez grande, svelte, d'une vivacité toujours en éveil, telle était Claire Desroches, la perle française de Vauvert.

* * *

Depuis le matin, les droits sillons s'alignent les uns sur les autres; la terre coule sur l'acier luisant de la charrue avec un crissement délicieux; dolentes plaintes de racines déchirées, d'herbes qui se plient, de chaume qui se casse avec un bruit sec.

— Allons, Claire, reposons-nous un peu, dit le père Desroches, et tout de suite, à l'ombre des érables, la jeune fille arrête les chevaux.

— Quelles nouvelles de là-bas? questionne-t-il, en étendant la main vers le village lointain qu'on devine dans un vallon;

— Elles ne sont point bonnes du tout, répond Claire.

— Et, l'école? Qu'en dit-on? Est-elle fermée?

— Pas encore... Mais si on a des fonds, vous nous disiez, que nous en aurions une autre, aussitôt la défense reçue?

— Des fonds, nous en aurons, fillette. Çà se trouve toujours par ici; ce qui est plus grave, c'est la position de nos deux commissaires; ils nous ont été si dévoués!

— Oh! Père! Vous êtes plus inquiet qu'ils ne le sont pour eux-mêmes; je les ai vus hier,

contents de leur sort, joyeux, et pourtant, ils venaient de recevoir l'avis de leur condamnation...

— Ces gens-là, qui s'acharnent sur nous, ça pourrait faire damner les saints, fait le père Desroches, avec un geste énergique de vengeance.

Mais Claire ne lui laisse pas le temps d'aller plus loin, et très vite :

— Savez-vous de plus ce qu'il y a ? Qu'un Anglais, un Écossais plutôt, est allé offrir à nos deux braves commissaires la forte somme à laquelle la Cour les a condamnés; qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en dis ? Qu'il n'y en a qu'un ici pour faire ce noble geste, et si je ne me trompe pas, ce doit être Harry MacDonald, notre voisin.

— C'est bien lui, en effet, répond Claire toute rougissante.

— Le brave jeune homme, il voudrait racheter ce que les siens nous ont fait de mal ! Plût à Dieu que tous fussent comme lui !

— Et quand je l'ai rencontré, à la sortie de l'église, continue Claire, il n'a jamais voulu avouer cette bonne action, disant que c'est la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui paiera tout.

— Le brave enfant, le brave enfant, redit Desroches, en passant sa main rugueuse sur ses yeux humides de pleurs.

Claire se sent heureuse, sans bien s'expliquer pourquoi. Elle a été fière d'entendre le père s'exprimer de la sorte; il lui semble que, dans un avenir prochain, elle lui rappellera ces paroles bienveillantes et elle songe à ce que ce jeune homme lui avoua, un soir de juillet passé. Appuyée contre la clôture de cèdre, elle ne voit pas que dans un flamboiement incomparable, le soleil décline à l'horizon. Le père en vain lui a parlé, il lui touche l'épaule doucement :

— Faisons-nous encore quelques tours avant que vienne la noirceur? Et les sillons s'alignent encore dans le même ordre facile, avec le même bruit très doux de terre déchirée...

* * *

Harry MacDonald, de pure ascendance écossaise et catholique, avait vingt-trois ans et possédait deux fermes importantes; il vivait seul avec sa vieille mère, son père étant mort deux ans auparavant. En véritable fermier gentilhomme, il connaissait tout ce qui se rapportait àl'exploitation lucrative de ses trois cents acres de belle et bonne terre. De plus, maître d'une jolie fortune, il avait fait preuve, dans certaines occasions douloureuses pour ses voisins français, d'un attache-

ment aussi profond que sincère à la cause des écoles bilingues de la région, fournissant avec joie sa quote-part au fond de défense; il ne craignit pas de blâmer ouvertement les actes de gens trop zélés, s'opposant même aux procédures injustes de ces derniers temps. Vrai montagnard écossais au physique, digne descendant de ceux qui, voilà trois quarts de siècle, étaient venus là où s'élevait sa maison; mais, à la différence des ancêtres, parlant le français avec une difficulté charmante. Il vivait depuis son enfance au milieu de la population française, et tout en rendant les services que lui permettait sa science agricole approfondie Parfois, il prenait plaisir à se croire ou à se dire plus français qu'anglais : « Ma langue n'est pas. celle que je parle; c'est le gaélique de ma vieille grand'mère qui, elle, ne sut jamais deux mots d'anglais. » — Et il ajoutait avec émotion, en cherchant un peu ses mots : « C'est un des grands chagrins de ma vie, de si mal connaître cette rude mais saine langue des aïeux ! »

Il s'était toujours mêlé à la jeunesse française du canton, fréquentant les longues veillées joyeuses où l'on s'amuse et où l'on rit de bon cœur, et malgré son nom, lequel n'avait rien d'une bonne renommée, on l'accueillait avec plaisir, rêvant d'en faire un des

leurs. Harry avait vite remarqué la différence entre ces deux jeunesses qu'il connaissait si bien. L'une, froide, égoïste, ignorante des droits des autres, promenant son spleen un peu partout; l'autre, d'une légèreté de bon aloi, vibrant aux idées généreuses, franche, respectueuse des droits d'un chacun, ayant toujours le mot pour rire, à la française. Peu à peu, il avait appris la langue et admiré l'héroïsme de ces colons franco-ontariens, isolés, pauvres, mais fermes et laborieux, acquérant l'aisance avec le sol, première vague irrésistible, déferlant sans bruit sur la terre que ses ancêtres avaient cru posséder pour toujours. Cette lente évolution du jeune fermier, n'avait pas été sans lui attirer de nombreux reproches de la part de sa famille; mais avec l'approbation tacite de sa mère, il vint encore quant même aux veillées de chaque dimanche, se montrant de moins en moins timide, pénétrant mieux le sens exquis des mots français, plus expansif à mesure qu'il devenait plus français. Voisin de la famille Desroches, qui tenait sa terre de son grand-père, rien d'étonnant à ce qu'il eût rencontré Claire; il l'aimait d'un amour discret, silencieux, mais très sincère et durable.

Claire l'aimait-elle? Jamais elle n'y avait songé avant cette veillée où le jeune homme lui

avait exprimé ses sentiments de respectueux amour. Ce fut le cœur étreint d'angoisse qu'elle revint à la maison. A sa connaissance, une fille de sa famille ne s'était jamais alliée à un étranger. Que dirait le père, si rigide au sujet des traditions des ancêtres ? Puis instinctivement, elle se détournait des persécuteurs de sa race. Harry n'avait pas ces idées-là sans doute, mais qu'est-ce qu'un homme entre cent mille ? Et encore que penserait le grand-père, lui si français, si profondément attaché à tous les souvenirs qu'il venait d'apporter de sa province natale, Québec ? Harry avait pressenti ces incertitudes poignantes, et, trop délicat pour insister longuement, il s'était contenté de dire : « Prenez tout le temps de réfléchir, je n'ai pas le droit d'être exigeant; nous avons tant de choses qui semblent nous séparer ! »

Depuis lors, Claire songeait à cette demande dont il n'avait plus été question, d'ailleurs. Mais le soir, au foyer des Desroches, l'on causait dans la paix reposante de l'intimité. C'étaient de brèves paroles, interrompues par de longs moments silencieux. « Si tu l'aimes... » disait le père.

— « Mais le sais-je, moi ? Je me sens bien contente quand je le rencontre ou qu'il me parle, mais est-ce de l'amour ?... Je l'estime beaucoup

pour ce que vous savez... Oh ! s'il était français ! »... Et la mère ajoutait : « C'est un si bon garçon, il est déjà des nôtres. » Mais la jeune fille luttait encore contre les sentiments de bienveillance et d'amitié qui l'envahissaient. Cette bonne mère est peut-être influencée par la fortune du prétendant; les mères ne désirent-elles pas toujours l'aisance, la richesse pour leur fille ? De la voir riche, considérée, heureuse enfin, car comment ne serait-elle pas la plus choyée, la plus heureuse ? n'était-ce pas assez pour faire mettre de côté bien des considérations, bien des sentiments ? Si, à l'école française, la langue était proscrite, à qui le devaient-ils ? A un proche parent d'Harry, mais pouvait-elle incriminer le jeune homme ? Chez les siens de violentes scènes avaient suivi cette explosion de fanatisme; il avait lutté pour la défense de ses amis; mais en vain. Cependant, sur la famille, sur le nom restait la tache infamante. Et la longue conversation prenait fin sur ces mots du père : « Tu es libre, Claire; fais ce que tu jugeras bon. » Quelques minutes plus tard, agenouillée au pied du crucifix, dans sa chambre, Claire restait plus indécise que jamais.

Huit jours s'étaient passés. De part et d'autre on parlait du mariage certain d'Harry Mac-

Donald et de Claire Desroches. Enviée des uns, plainte des autres, traitée d'intrigante et blâmée par les anciens de vouloir abandonner ses compatriotes, Claire était bien malheureuse. L'appréciation du grand-père l'avait fort peinée: quand on l'avait mis au courant, lui, le vieux colon, à l'âme si farouchement française, il s'était contenté de regarder sa petite-fille de ses yeux presque éteints : « Les jeunesses d'aujourd'hui, dit-il d'une voix basse, pendant que ses pauvres yeux lançaient des flammes de colère, ne savent plus ce que c'est que de rester français. » Et aucune explication n'avait pu le faire sortir d'un silence dédaigneux. Ces paroles acerbes étaient dures pour Claire. Qu'avait-elle fait ? Les vieillards connaissent mieux la vie, ils sont encore plus fiers de leur indépendance; mais devait-il la traiter ainsi ? Indulgente, cependant, Claire se souvenait des tracasseries et des persécutions, et elle l'excusait de ses violentes antipathies pour tout ce qui n'était pas de sa nationalité; elle se rappelait aussi ce que son père racontait à ses enfants : son arrivée à Vauvert, son isolement, ses travaux de défrichement; il s'était attaqué à la forêt vierge, arrachée à prix d'argent de ses propriétaires; et puis la joie d'aller se retremper dans l'atmosphère

française, au sein de sa famille, bien loin, près de Québec, sur les bords du fleuve, son retour à la vie de colon besogneux, mais plein d'ardeur nouvelle; c'est à un de ces voyages qu'il avait ramenée avec lui la compagne tendre qui l'avait soutenu, encouragé; à la fin le rêve de sa vie s'était réalisé : rester français toujours. D'autres de ses compatriotes firent comme lui; et c'est ainsi que l'harmonieuse langue française chantait maintenant avec un archaïsme délicieux sur les lèvres de leurs descendants.

Claire Desroches revoyait toutes ces tranches de vie humble de ses gens. N'avait-elle pas déchu en écoutant les paroles de l'étranger ? En donnant son cœur, peut-être ? Mais les circonstances ne sont plus les mêmes. Pourtant, qui les premiers, sur ce coin de terre paisible, s'était fait les persécuteurs de la langue à la petite école ? Harry ne vivait-il pas avec ceux-là ? Et que pensait-il de la mentalité française, de notre idéal, des droits de notre langue en Ontario ? Quoique très au fait de l'histoire, c'était un ancien élève des écoles publiques; sans doute son intelligence lucide, éprise de justice, choquée par la mauvaise foi des manieurs de textes, s'était révoltée, mais encore, quels étaient ses sentiments là-dessus ? Était-il

changé comme il le disait ? Claire voulut en avoir le cœur net.

* * *

Harry Mac Donald s'était rendu à l'appel de la jeune fille. Tous deux, au salon ensoleillé, causaient posément de choses fort graves. Depuis longtemps, l'automne avait dépouillé les arbres autour de la maison, et malgré un soleil étincelant, une tristesse planait sur ces ruines de la campagne. Les jeunes gens avaient parlé de ces choses et leur âme se ressentait de cette tristesse déprimante. Mais bientôt la conversation en vint à l'objet de cette entrevue. Avec sa franchise habituelle, Harry répondait aux objections de Claire, défaisait un à un ses arguments suprêmes :

— Qu'importe le nom, si le cœur est français, si l'âme vibre à l'unisson de la vôtre ? répète-t-il d'une voix que l'émotion fait trembler.

— Le nom, reprend Claire, c'est l'héritage sacré que nous a légué l'ancêtre au même titre que la langue et la foi; il nous rappelle toute une lignée de fières colons, fils de France. C'est un devoir que de le garder exempt de toute souillure; c'est la noblesse de chacune de nos familles; aimez-vous les montagnards d'Écosse, compatriotes de votre

grand-père ? N'est-ce pas une sauvegarde pour vous ?

— Que dire pour vous prouver mon amour ? fait Harry, ne voulant pas répondre à cette question... Le nom ! Le mien ! Mais vous savez que je le respecte... que je vénère l'aïeul qui a peiné pour moi, qui...

— Et moi donc, interrompt Claire, les yeux pleins de larmes, y a-t-il un peuple qui mérite plus de vénération et d'estime que le mien ? C'est dans la persécution constante, agressive, brutale, que nous avons grandi; et depuis un siècle et demi on veut nous faire disparaître de la terre canadienne; je ne suis pas certaine qu'on n'ait pas songé à faire avec nous ce qu'on a fait des malheureux Acadiens... nous avons eu le nombre. Mais si la race française se développe, si nos foyers se multiplient de miraculeuse façon, c'est bien malgré ceux qui voudraient nous voir bien loin d'ici...

Harry a écouté, visiblement impressionné, ces paroles de Claire, et il répond avec une grande douceur :

— Ne suis-je pas des vôtres depuis... toujours ? En moi ne voyez-vous pas aussi un persécuté ? Libres, jadis, dans leurs montagnes, mes pères avaient leur langue et leur foi; que sont



Claire avait à la main un autre livre à la reliure usée, aux coins arrondis. (p. 138)

devenus leurs fils aujourd'hui ? Où est allée notre rude langue gaélique, si belle dans sa rudesse même ? La langue que je parle depuis mon enfance n'est pas la mienne, c'est une étrangère qui s'est installée à nos foyers... Avez-vous bien compris, Claire, la tristesse désolente du fils qui ignore la langue de sa mère ?

— Oui, répond Claire, et c'est pour cela que j'hésite à vous répondre... vous savez pourtant combien je vous estime ?

Le jeune homme l'enveloppa d'un regard passionné ; ainsi, il n'en doutait plus, Claire l'aimait. Il voulut parler encore, ouvrir son cœur... mais la jeune fille, refoulant sa peine avec ses sanglots, s'occupait à déplacer les volumes que la plus humble de nos ménagères aime à ranger sur la table, à la vue des visiteurs.

Tenez, fit-elle, en choisissant une brochure toute fraîche, voulez-vous écouter ces vers que je lisais hier soir, et sans attendre de réponse, elle commença d'une voix pleine, extrêmement harmonieuse :

J'ai pris racine au sol qu'ont découvert les nôtres
Et dans chaque sillon puisant leurs souvenirs,
Comme un or épuré que rien ne peut ternir
J'écoute dans mon cœur, chanter leur voix d'apôtres.[1]

---

[1] *Les Ferments* — Jules Tremblay.

Harry restait silencieux; lui aussi écoutant dans son âme, chanter cette voix tant aimée, et ces accents qui répondaient si bien à ses pensées. De l'appartement voisin s'éleva un autre concert de voix enfantines, en un babillage confus et joyeux; il en éprouva une joie sereine et reposante. Dans une vision rapide, il revit son foyer, rajeuni par ces mêmes babils charmants, animé par l'âme française d'une famille nouvelle... Il leva les yeux; Claire avait à la main, un autre livre à la reliure usée, aux coins arrondis :

— Vous connaissez ce livre ? demande-t-elle en le lui présentant, c'est notre livre de chevet à nous, *les Anciens Canadiens,* par de Gaspé; Vous l'avez lu, je crois, et sans lui laisser le temps de songer à quoi elle voulait en venir, elle lui remit le volume et continua : « Vous souvient-il d'Archibald Cameron of Locheill ? Arché, l'hôte du seigneur d'Haberville, l'ami intime de Jules, le compagnon de Blanche ? De cruelles circonstances en ont fait l'ennemi, puis l'incendiaire du manoir, où, tout énfant, on l'avait accueilli comme un fils. Le noble Écossais avait amèrement pleuré. Longtemps après le retour de la paix, il revint au foyer reconstruit, ombre de l'ancien, et un jour qu'il avait avec Blanche, exhumé du passé

lointain de leur jeunesse, les souvenirs de leur insouciant bonheur, Arché osa demander la main de la fière Française... Mais lisez vous-même, là, au bas de la page, fit-elle, en lui indiquant du doigt la ligne où il devait commencer. Il lut d'abord d'une voix mal assurée, puis plus ferme cette page où l'amour le plus sincère est au prise avec la fierté la plus noble. « Maintenant, dit Arché, que nous avons évoqué tant d'agréables souvenirs, asseyons-nous sur ce tertre où nous nous sommes reposés jadis tant de fois, et parlons de choses plus sérieuses. Je suis décidé à me fixer au Canada. J'ai vendu dernièrement un héritage que m'a légué un de mes cousins. Ma fortune, quoique médiocre en Europe, sera considérable, appliquée dans cette colonie, où j'ai passé mes plus beaux jours, où je me propose de vivre et de mourir auprès de mes amis. Qu'en dites-vous, Blanche ?

— Rien au monde ne pourra nous faire plus de plaisir. Oh ! que Jules, qui vous aime tant, sera heureux. Combien nous serons tous heureux !

— Oui, très heureux, sans doute, mais mon bonheur ne peut être parfait, Blanche, que si vous daignez y mettre le comble en acceptant ma main. Je vous ai...

— La noble fille bondit comme si une vipère l'eût mordue ; et, pâle de colère, la lèvre frémissante, elle s'écria :

— Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron de Locheill ! Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites ! Est-ce lorsque la torche incendiaire, que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie,est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition ? Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures en ruines que vous m'offrez la main d'un des incendiaires ? Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie ! On dirait, capitaine de Locheill, que maintenant riche, vous avez acheté avec votre or, la main de la pauvre fille canadienne; et jamais une d'Haberville ne consentira à une telle humiliation. [1]

La voix de Harry s'éteignit dans un sanglot vite refoulé. Ils ne dirent rien de crainte d'exprimer de ces choses qui séparent irrémédiablement. Claire ne put contenir ses larmes, elle pleura. Harry voulut questionner : « Pourquoi pleurez-vous ? » Mais au souvenir des derniers événements

[1] *Les Anciens Canadiens*, pages 170-71.

il se tut. N'y avait-il pas certaines ressemblances entre Arché et lui ? Arché, victime du devoir commandé en service, lui, témoin impuissant d'actes sans nom ! Un manoir peut se relever de ses ruines, mais une langue ? Et quelle similitude dans la demande qu'il vient de faire à la fille des persécutés ? Pourtant, non, il n'est pas coupable, il a fait l'impossible pour arrêter la folle procédure d'une injustice suprême; rien n'a pu empêcher ce fanatisme haineux de se faire jour, et l'on avait défendu l'enseignement du catéchisme en français à de petits Canadiens français. Des sanglots de rage impuissante l'étouffèrent, et sentant que l'air allait lui manquer :

— Si nous sortions, articula-t-il péniblement. Sans un mot, Claire l'accompagna.

L'ombre du soir était descendue sur la campagne. L'air limpide est maintenant irradié de rayons lumineux, qui de l'horizon arrivent jusqu'au plus profond des bois. C'est le moment où la terre se montre en beauté. Les flots bleus du Saint-Laurent sont loin, mais c'est un spectacle reposant de voir cette nature fermée de toutes parts, où le long de la route, se piquent uniformément des maisons blanches aux toits verts, qu'on aperçoit parmi les arbres dénudés. Le jeune fer-

mier admire ce paysage; d'instinct, ses regards se portent du côté de ses terres, à quelques arpents plus bas; les bâtiments, masse imposante de constructions diverses, agrémentés de nombreux érables attestent le bon goût et la prévoyance des anciens maîtres.

Qui doit aller à son foyer désert, y répandre la vie et le bonheur? Claire se décidera-t-elle enfin?...Ni l'un ni l'autre n'ose rompre la gêne de ce silence prolongé. Il est pourtant venu chercher une réponse à sa demande. Partira-t-il encore sans offrir sa main et son cœur? Il demande à Claire :

— Voulez-vous être ma femme?

La jeune fille ne répondant pas tout de suite, il reprend vite comme s'il récitait une leçon apprise par cœur depuis longtemps :

— Voyez, là-bas! Vous y serez reine et maîtresse;... nous y parlerons français... votre langue sera mienne... je me suis toujours efforcé de comprendre votre idéal... avec vous, Claire, tout me sera facile; nous avons la même foi, nous aurons le même cœur.

Claire, plongée dans une méditation profonde ne répond pas encore. Il continue, mais découragé en se rappelant la lecture qu'il vient de faire : si

cette Française allait répondre comme Blanche d'Haberville ?

— Soyez confiante; l'histoire ne nous apprend-elle pas qu'après la Cession, plusieurs de vos compatriotes ne voulurent pas refuser l'offre des guerriers de Wolfe. Ont-elles eu tort ? Qu'est-il advenu de ces unions ?

— Une chose toute naturelle, il me semble, répondit Claire, en levant les yeux sur son compagnon; dans le pays montagneux de Charlevoix, comme sur les bords du fleuve, vers le golfe, les Fraser, les McLean, les McKenzie, les McIntosh et beaucoup d'autres, sont français de cœur et d'âme, le nom seul reste.

Harry l'interrompt :

— Qu'importe le nom si le cœur est français, si l'âme vibre à l'unisson de votre race...

Puis après un silence :

— Je le sais, bientôt, ici même et dans bien d'autres endroits, vous aurez refoulé les premiers occupants; vous vous avancerez toujours vers l'ouest, et rien ne résistera à votre poussée... alors que deviendrai-je ?... nous resterons, si vous le vouliez; ce que les Canadiennes de 1760 ont fait, ne pourriez-vous pas l'accomplir aussi ? L'énergie et la force de survivre des aïeules sont-elles

éteintes au cœur des Françaises d'aujourd'hui ?... Voulez-vous être ma femme bien-aimée, Claire ?

Et voilà que Claire Desroches, l'humble fille de la terre canadienne, entrevoit toute une existence de bonheur et d'amour dans le devoir, de forces pour les siens qu'elle n'a jamais voulu abandonné; elle se souvient des protestations d'Harry en face des faits accomplis, de sa douleur, et de son dévouement; sa sincérité est évidente; il fut noble, généreux, aimant; elle peut se fier à lui. Une grande confiance la pénétra toute, et sans hésiter davantage, elle laissa tomber sa main dans celle du jeune Écossais :

— C'est au père que vous devez le demander...

Joseph COURTEAU.

Valleyfield, novembre 1918.

Le mariage du fils de Jacques Latouche

— Hé ! femme, on les marie nos garçons !

— Oui, oui, on les marie nos garçons, c'est vrai; mais si tu savais que nos filles seraient depuis bien longtemps mariées, elles aussi, si elles l'eussent voulu...

— Ne te fâche donc pas, femme. Ce n'est pas un reproche que je fais à tes filles; tout de même ça arrive comme ça, qu'est-ce que tu veux ?

Ce furent les premiers mots qu'échangèrent Jacques et sa femme un beau matin de juin. La journée commençait souvent ainsi, par une raillerie, car Jacques Latouche aimait à rire, à taquiner sa femme plus que les autres peut-être. Et bien qu'elle passât pour la femme la plus prompte du village, cela amusait Jacques de se faire, de temps en temps, accrocher la langue de sa femme dans le dos. Tout le monde au village craignait un peu Mme Latouche. Mais Jacques, lui, avec ses trente années de mariage, mais surtout avec l'habitude d'entendre tout le long du jour cette voix sifflante, en craignait plus rien, Dieu merci !

Durant les longues soirées d'hiver, ils allaient souvent veiller chez les voisins, et là, on épluchait

les autres voisins entre deux parties de cartes. Mme Latouche commençait la première et finissait la dernière, cela va sans dire. Jacques, parfois, et en pleine veillée, s'il vous plaît, l'osait bien morigéner, mais elle lui passait sa langue au travers du corps, et ce n'était pas long. Pauvre M. Latouche ! Malgré tout cela, il gardait toujours un sourire pour sa femme — bien qu'il en eût dépensé beaucoup pendant sa vie pour les femmes des autres — et cela fâchait davantage Mme Latouche, non pas les sourires de Jacques pour les femmes des autres, mais celui, bien entendu, qu'il gardait jalousement pour elle chaque fois qu'elle l'attrapait ainsi.

Ah ! si les grands chênes plantés le long de la route, et qui ont entendu bien des reproches quand Jacques et sa femme s'en revenaient seuls après la veillée, pouvaient parler, comme nous serions peut-être surpris de connaître une autre Mme Latouche : une Mme Latouche toute changée, toute craintive. Quand Jacques Latouche se donnait la peine de sortir son bon sens, c'était malaisé de badiner avec lui, et sa femme, dans ce tempsl-à, j'imagine bien, devait rentrer forcément un petit bout, sinon toute sa langue. Car, jamais, oh ! non, jamais, langue de femme n'aurait pu

faire taire Jacques Latouche, croyez-le bien. Mais le plus souvent il passait par-dessus ces bagatelles de la vie, et il s'en moquait : il faisait à peu près comme tout le monde fait, c'était un homme comme il faut.

Ce matin-là, il parla donc du mariage de son fils, Pierre.

— Le temps approche, dit-il à sa femme.

— Et nous n'aurons pas trop de temps pour nous préparer, répondit-elle. Ça fait pas mal de besogne pour moi chaque fois que tu maries un de tes garçons; il faudra toujours faire aussi bien pour Pierre que pour les autres.

— Sans doute, sapristi ! car Pierre, tu le sais, c'est le mien. Bon ! c'est entendu, n'est-ce pas, femme ?... Pierre se mariera aux derniers jours de juin. Si la petite Boisclair peut en faire autant de son côté, ce sera un beau mariage pour M. le curé, j'en suir sûr.

* * *

Ce jour arriva. C'était un matin de soleil, et toute la campagne semblait sourire le jour du mariage du fils de Jacques Latouche. Jacques, tout endimanché, était allé comme à l'ordinaire faire le tour de ses champs, et s'en revenait le long

des clôtures. De temps en temps, un rossignol lançait dans l'air vif ses notes plaintives, et l'on entendait au loin dans les grands bois le chant des oiseaux. Là-bas, au fond de la vallée, la petite cloche de la petite église du village sonnait l'angélus. Sur le grand chemin, s'en allait, le nez au vent, la vieille fille du maire. Le mariage de Pierre ne semblait pas, ce jour-là, lui causer des émotions neuves. Elle traversa la route, traînant avec elle son parapluie qui la suivait beau temps mauvais temps, et prit le chemin de raccourci qui conduisait à l'église. Son nom, à cette vieille fille-là, c'était Josette Savard. Les ans n'avaient pu changer son caractère et elle n'était pas très aimable. Ainsi, quand elle passait dans le village, on entendait chuchoter : « Tiens ! la vieille fille du maire qui passe ! » Un beau jeune homme du village voulut lui crier un jour qu'il faisait un beau soleil :

Il pleut, il pleut, Josette, ouvrez donc votre parapluie !

Elle lui conta son histoire, à ce beau jeune homme, un peu plus que son histoire même... et ce fut fini.

Jacques, en revenant, s'arrêta près de la grange et regarda tous ces champs d'un vert si vif, quand,

tout à coup, Mme Latouche qui l'attendait depuis longtemps, toute pimpante dans sa belle robe de soie noire, lui cria, la tête passée à travers un petit carreau :

Dépêche-toi donc, Jacques ! Pierre est prêt, et vous n'avez pas trop de temps. Oui, comme d'habitude, jamais trop pressé pour aller à l'église.

— Hé ! on les marie nos garçons, femme ! répondit Jacques tout bonnement. Bah ! continua-t-il, du temps, on en aura; et puis, quand bien même M. le curé attendrait un petit peu... ce n'est pas tous les jours qu'il en fait des mariages comme ça. Jacques monta sur la petite galerie et continua de gesticuler sans le moins du monde s'occuper de sa femme. Oui, c'est un beau jour pour se marier, disait-il. Moi, le jour de mes noces, il pleuvait, il pleuvait, grand ciel ! Ce n'est pas malchanceux quand il pleut, mais on dit tout de même que c'est plus chanceux quand il ne pleut pas.

— Mais qu'est-ce que tu chantes-là ? lui cria sa femme la tête toujours dans le petit carreau. Regarde là-bas, ne vois-tu donc pas au tournant de la route ?... c'est la voiture de la petite Boisclair qui s'en va, et les gens vont encore jaser si tu arrives en retard.

* * *

La voiture de Jacques s'arrêta à la porte de la petite église. Sur le perron, les gars du village attendaient, par petits groupes, le marié. Tous les yeux, va sans dire, s'enfoncèrent sur lui. Pierre, dans son habit noir, bien troussé, saluait à droite, à gauche, tout en mettant ses beaux gants.

— « T'as pas peur, toujours ? » lui dit en passant Jean Sanschagrin.

Le grand garçon de Jacques se contenta de sourire, puis, rougit un peu. Tous entrèrent et la messe commença. Ce ne fut pas long. Joseph Hamel, le meilleur chantre de la place, eut à peine le temps de chanter trois beaux cantiques, et tout était fini. On se dépêcha de sortir pour voir passer les mariés.

— Tiens ! les voilà, dirent quelques-uns.

En effet, la petite Boisclair et Pierre sortirent bras dessus bras dessous, suivis de la famille et d'une longue file d'invités. La mariée, les yeux baissés, — telle autrefois Béatrix sortant de l'église de Florence, — marchait avec beaucoup de précaution. On s'approcha pour les voir mieux, mais la petite Boisclair ne regardait pas et semblait toute gelée dans sa longue robe de soie blanche.

Dans la belle voiture des mariés qui attendait, Pierre et sa femme prirent place, et « P'tit Louis » le violoneux du village, tout fier de conduire un pareil couple, fit partir majestueusement son grand rouge de cheval. Sur le perron de l'église, quelques vieilles personnes s'attardèrent pour jaser encore un peu des mariés tout en suivant des yeux, au loin, la voiture qui emportait la nouvelle Mme Latouche. Et l'on apercevait encore sur la petite route qui descend vers le grand chemin une longue file de voitures traînées par des cheveux de toutes sortes de couleur; on allait le petit trot. Pour les mariages, c'est comme pour les enterrements, on ne va jamais bien vite.

Par cette belle matinée ensoleillée, je ne sais quel charme il y avait à regarder passer tout ce monde qui s'en allait joyeusement à travers la campagne, tantôt saluant des femmes sorties des maisonnettes à pignons blancs, tantôt saluant un paysan au fond de son champ et qui, de loin, avec son grand chapeau de paille, retournait, à son tour, le salut. Et les voitures s'éloignaient. De temps à autre, à un tournant, on les apercevait bien encore, mais bientôt elles disparurent. La campagne reprenait son calme, et le fils de Jacques Latouche était marié.

* * *

Le soir, il y eut une grande veillée chez Jacques. La veillée des noces à la campagne, ce n'est pas une mince affaire, vous savez, pour la mariée surtout. Pour la première fois de sa vie, la petite Boisclair allait être bien exposée, car chacun a son mot à dire dans une veillée de noces — son mot le plus fin, bien entendu, et, ma foi ! l'on dirait que le marié ne compte pas du tout, ce soir-là. Il importait donc beaucoup pour la nouvelle Mme Latouche de se faire une réputation en cette circonstance.

La maison était pleine de monde. La mariée, dans un coin, était bien entourée et jasait bien haut avec tout le monde; elle semblait moins timide qu'au sortir de l'église : elle commençait, comme on dit, à prendre de l'élan. Pierre, son mari, — car il ne faut pas l'oublier, même quand tout le monde semble ne pas s'occuper de lui, — Pierre, dis-je, paraissait mal à l'aise dans sa grande redingote noire. On parlait de toutes sortes de choses autour de lui, mais il écoutait sans mot dire, se contentant de sourire, toujours. Le dernier des grands fils de Jacques Latouche n'était pas, — cela soit dit en passant, par exemple — un garçon très brillant.



« Hé ! on les marie, nos garçons ! » (p. 153)

— Hé ! n'est-ce pas, femme, qu'on les marie nos garçons !... tonnerre de tonnerre !

C'est Jacques qui, tout à coup, revenait avec son éternelle question. Et toute la jeunesse de rire.

— Je t'en prie, Jacques, lui répondit sa femme, ne recommence pas devant le monde, et laisse-moi tranquille.

— Bon ! le jour des noces, femme, il ne faut pas se fâcher; puis, se tournant vers « P'tit Louis » le violoneux, Jacques lui demanda :

— Si tu nous jouais quelque chose en attendant ?

— En attendant quoi ?... reprit vivement le violoneux.

— Réponds Jacques, réponds, lui cria sa femme du fond de la salle.

Jacques, tout surpris, ne répondit rien, mais, se penchant vers la mariée, lui dit à l'oreille :

— Hé ! on les marie nos garçons !

Mme Latouche qui le suivait des yeux, en le voyant se pencher ainsi s'approcha, mais elle arriva juste à temps pour ne rien entendre, ce qui la laissa un peu inquiète. Bien singulière position, en vérité, pour une femme curieuse comme l'était Mme Latouche.

Tout le monde presque, tour à tour, avait chanté sa petite chanson accompagné toujours par le violoneux; on avait commencé par la mariée, cela va sans dire. La nouvelle Mme Latouche n'avait pas mal chanté du tout; et bien qu'elle n'en eût pas l'habitude, elle avait chanté si fort qu'elle avait plu et reçu beaucoup de compliments. Cela avait paru faire beaucoup plaisir au grand garçon de Jacques Latouche. Jacques lui avait même dit : « Vous devriez chanter à l'église avec nous autres ».

Mais le pauvre Pierre n'avait pas été aussi heureux. Debout, droit comme un sapin avec ses grands bras pendants, il avait bredouillé des mots quelconques sur un air quelconque. Le violoneux ne s'était pas cependant laissé intimider, et il avait continué de jouer son air quand même : bref, ç'avait été plutôt un solo de violon.

On se préparait à partir quand on vit Jacques s'avancer.

— Mais on en a oublié un bon, dit-il : François Huot...

François Huot, c'était un cousin de la petite Boisclair, un cousin de la ville, s'il vous plaît, et il devait savoir, cela va presque sans dire, de belles chansons. Après s'être fait un peu prié, comme

tous les autres du reste, il sortit de sa poche une grande feuille de musique. Tous les yeux se tournèrent alors vers François Huot : silence d'église. Il commença, le violoneux suivit aussitôt. Mais c'était pas mal difficile pour notre musicien de campagne, et il grattait sur toutes les cordes de son instrument pour tomber, comme on dit, dans le ton. Qu'importe ! il s'en tira tant bien que mal, plutôt mal, et le cousin de la ville chanta sa grande chanson tout d'un bout sans respirer. Évidemment, ce cousin-là avait conservé ses poumons de la campagne. Une seule chose fit défaut: le violoneux n'avait pas encore fini de jouer tout son air quand le cousin de la ville arriva au bout de sa chanson. Ce fut, ce soir-là, le dernier « fion » de P'tit Louis le violoneux.

Ainsi finissait la grande veillée des noces du fils de Jacques Latouche. Par une belle nuit de juin, chacun reprit doucement le chemin de la maison. L'on entendit pendant quelque temps encore sur la grande route ces voix claires et joyeuses de paysans, puis, plus rien, rien que le vent qui, de temps à autre, jasait avec les feuilles des grands chênes.

Le lendemain, Jacques, comme à l'ordinaire, descendit faire le tour de ses champs. En fer-

mant la petite barrière, il regarda le soleil qui se levait sur la campagne couverte de marguerites et de boutons d'or :

— Ça va taper dur aujourd'hui, murmura-t-il, en traversant le chemin.

Joseph PATRY.

Québec, novembre 1918.

Le petit docteur Alice

Durant les quinze premières années de leur vie conjugale, Jean Bousquet et sa femme, la vaillante Julie, aurait pu passer pour un modèle parfait de « ménage uni ». Jamais la moindre discussion ne s'était élevée entre eux. Pendant cette période, il avait toujours suffi que l'un des époux émît une opinion pour que l'autre y adhérât ou manifestât un désir pour que sa moitié s'ingéniât à le réaliser. Ce bon mari et cette excellente femme semblaient avoir chacun un cœur battant à l'unisson de l'autre, de même qu'une seule et même volonté.

Mais voilà qu'au bout de quinze ans de ménage une forte divergence d'opinions s'éleva entre eux, amenant de sérieuses discussions qui dégénéraient parfois en querelles et menaçaient de faire sombrer à jamais le paisible bonheur dont ils avaient joui jusque-là. Mari et femme tenaient tous deux *mordicus* à leurs idées, sur une question qui les divisait—question d'intérêt profond pour chacun d'eux, puisqu'il s'agissait de l'avenir de leur unique et adorée enfant, la jolie Alice. La

fillette venait d'atteindre sa quatorzième année, et le père prétendait que, pour une jeune fille de sa condition, elle était déjà assez instruite (elle venait de remporter à l'école de son faubourg les premiers prix de grammaire et d'écriture), que la mère devait la garder auprès d'elle et lui apprendre à balayer, épousseter, cuisiner, coudre et raccommoder le linge, et autres travaux domestiques, afin de la mettre à la hauteur de sa tâche, pour quand, dans quelques années, un joli et laborieux gars en ferait sa femme.

Mais la mère, qui avait lu les journaux, assisté à des conférences données par des féministes fréquenté des personnes instruites, voulait faire de sa fille une savante, une demoiselle, comme elle disait souvent, et avait décidé de la placer, pour plusieurs années, dans un grand couvent, où elle apprendrait à écrire dans les journaux, à parler en public, à jouer du piano ; car, aujourd'hui, ajoutait la mère, les filles doivent faire les mêmes études que les garçons, et avant longtemps, comme disait ces jours derniers un homme « important », les femmes mèneront le pays.

Je crois que tu perds la boule, ma pauvre vieille, répondait Jean, vouloir ainsi faire sortir de sa condition notre chère enfant, vouloir de la

fille d'un forgeron (car il frappait l'enclume, le bon Jean) faire une savante, c'est chercher son malheur et le nôtre, c'est désirer la voir un jour rougir de son vieux père et de sa vieille mère, qui savent tout juste lire les journaux et un peu écrire; c'est l'exposer à dédaigner les hommages de bons et braves garçons parmi lesquels elle trouverait un excellent mari pour la faire amouracher de quelque freluquet, aussi riche de prétentions que pauvre d'écus et qui ferait son malheur. Tu n'as pas fait tant d'études, toi, et cependant ne m'as-tu pas dit, bien des fois, que tu étais satisfaite de ton sort ? Pourquoi viser si haut pour notre fille; ne sais-tu pas que l'ambition perd toujours son maître ?

Ta, ta, ta, répondait Julie, tu sais bien, mon pauvre Jean, que les temps sont changés, lorsque j'étais fille les femmes ne s'occupaient guère que de leur ménage; mais, aujourd'hui, ce n'est plus la même chose, et une jeune fille peut espérer faire un avocat, un médecin, un écrivain, — avant longtemps, elles seront députés, etc. Il faut suivre le cours du temps, être de son siècle; d'ailleurs, chez moi, la famille était nombreuse et nous n'étions pas riches : il fallait nous contenter de peu, tandis que nous, mon homme, grâce à ton labeur et aussi, je ne crains pas de l'affirmer, grâce à mon économie,

nous avons acquis un joli magot, qui nous permettrait de faire instruire notre fille sans que nous ayons à redouter la gêne. Quant à rougir de nous, oh! nous n'aurons jamais à souffrir cela de notre Alice, de ça j'en réponds. Est-ce qu'une personne qui a du cœur rougit de ses parents qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour elle? Ça ne tient pas debout ce que tu dis-là, mon pauvre Jean; regarde donc le petit Louison, est-ce que, parce qu'il est avocat, il rougit de son père? Au contraire, il le respecte beaucoup et, par-dessus le marché, lui a fait gagner son procès contre toi. Quant à marier un bon à rien, Alice sera trop intelligente pour cela, et elle pourra marier un « monsieur » qui sera, en même temps un bon garçon.

Que les temps soient un peu changés, je l'admets, répondait Jean; mais nous ne sommes pas obligés de suivre le courant, nous avons toujours été heureux, tels que nous étions, pourquoi vouloir changer? Je trouve que le vieux temps valait mieux que celui d'aujourd'hui, et que tous les changements modernes ne nous ont pas apporté grand bonheur. Cependant, répliquait Julie, je t'ai bien des fois entendu parler de la nécessité des «petits chars», de l'utilité du téléphone... Pourquoi ne pas admettre et louer également tout ce qui est bon?

Cette différence de vues menaçait d'avoir de graves conséquences; mais, heureusement, Jean et Julie s'aimaient encore et, comme ils étaient intelligents, ils comprirent qu'il valait mieux faire un règlement de cette affaire, et voir renaître au foyer la belle paix de jadis. Dans ce but, ils résolurent de consulter celle qui était la cause de leur différend, la jolie et spirituelle Alice, et de s'en rapporter au désir qu'elle exprimerait sur la question. Le père, qui, sans doute, escomptait la victoire, lui disait en la câlinant: N'est-ce pas, ma petite, que tu es fatiguée de l'école; que tu aimerais rester à la maison avec ta maman, qui t'achèterait de jolies robes, qu'elle t'apprendrait à coudre toi-même ? Mais il avait compté sans la parfaite communion d'idées entre la mère et la fille. (Qui sait si, même Julie, n'avait pas par quelque mirage enchanteur influencé sa fille). Et il entendit à sa grande surprise Alice lui répondre : J'aimerais aller au couvent et y apprendre une foule de choses; ma maîtresse de classe a dit que je suis « un talent » et que je pourrais faire « quelque chose»,plus tard, si je poursuis mes études. Ainsi, interrogea le père, tu désires aller au couvent ? Je vous supplie de m'y envoyer, petit papa, répondit Alice.

La cause se trouvait réglée, la mère avait gagné sur toute la ligne. Alice fut envoyée dans

l'un de nos meilleurs couvents où, pendant quatre années, elle ne connut que des succès.

Quant elle revint au foyer, elle était bachelière et prétendait ne pas s'arrêter en si beau chemin. Elle voulait à tout prix étudier la médecine. La mère jubilait, voir sa petite Alice médecin, quel rêve ! Le père avait beau objecter que, faire suivre les cours universitaires à une jeune fille, c'était exposer celle-ci à de grands dangers, rien n'y fit. Alice est sérieuse et sage, elle saura toujours se faire respecter, répondait la mère. Chacun sait que le proverbe *Ce que femme veut, Dieu le veut* est bien vrai; et comme dans cette circonstance c'était non seulement une femme, mais deux femmes, la mère et la fille, qui voulaient qu'Alice devînt médecin, le proverbe eut son application et la jeune fille devint médecin. Comme elle était studieuse, intelligente et habile, elle fut choisie comme interne d'un bon hôpital, où elle fit de sérieuses cures.

La mère était au comble de ses vœux. Quant au père, malgré ses idées de routine, il ne pouvait s'empêcher de laisser percer un peu d'orgueil paternel en contemplant son enfant, qui était non seulement un bon petit docteur, mais aussi une fille respectueuse et dévouée.



« Tu as fait un miracle, ma fille, tu m'as ramené à la vie.» (p. 163)

Le bonheur parfait aurait régné chez ces braves gens, sans une inquiétude qui torturait le père et la mère : le bon Jean, qui dépassait la soixantaine maintenant, sentait souvent son sang affluer au cerveau, et cela lui causait, ainsi qu'à sa femme, d'autant plus d'inquiétude que le père de Jean était mort, dans la soixante-et-unième année de son âge, d'un « coup de sang », que le médecin appelé n'avait pu conjurer. La même chose m'arrivera l'un de ces jours, disait-il souvent. Pourtant la vie est bonne et il me sera dur d'y renoncer si tôt.

Un jour, ou plutôt un soir, qu'Alice était en congé chez ses bons et chers parents, le mal arriva : le père eut un « coup de sang ». Alice s'empressa de lui mettre de la glace sur la tête ; allant à sa petite pharmacie de famille, elle y prit une petite bouteille qu'elle avait cachée dans un coin, et en fit ingurgiter quelques gouttes à son papa, ensuite elle lui fit, non loin de l'oreille, une petite piqûre, lui injecta quelque chose, et dit à sa maman, qui était au désespoir: Le danger est déjà passé. Nous avons aujourd'hui des remèdes qui n'étaient pas connus du temps de grand-papa. Une heure plus tard, le père était très bien, et, pressant sur son cœur sa fille: Tu as fait un miracle, ma fille, tu m'as ramené à la vie.

Et moi, dit la mère, n'y ai-je pas un peu contribué à ce miracle en faisant étudier ma fille et la faisant devenir médecin ?

On ne parle, dans le faubourg du père Antoine, que du fameux petit docteur « Alice », et les gens ne se gênent pas de dire que les femmes, lorsqu'elles font les mêmes études que les hommes, sont bien supérieures à ceux-ci.

Pour ce qui est de la mère Antoine, la bonne Julie, elle a bien hâte de voir le jour où les femmes mèneront le pays, car elle augure beaucoup de bien de cette administration. Pour lui en donner un avant-goût, ne pourrions-nous pas confier, en attendant, à des femmes l'administration de la ville de Montréal ? Si ça n'allait pas mieux qu'aujourd'hui, ça n'irait assurément pas plus mal. Qu'en pense-t-on ?

Clara SAINT-ARNAUD.

Montréal, le 29 novembre 1918.

Mathias L'Anglais

Dans les cabanes de la mission du Sault-au-Récollet, on cause bruyamment, ce matin de janvier 1704. C'est partout un va-et-vient tumultueux. Aujourd'hui même, l'élite des guerriers doit joindre de Rouville à Ville-Marie pour une excursion lointaine. Un Iroquois à la membrure d'athlète, à la démarche résolue, la tête empanachée de plumes d'aigle, se présente chez le chef de la tribu.

« Grand Sachem, dit-il, Fleur-des-Bois, ta fille, sera ma squaw avant le départ des hirondelles! Oui, la biche à l'œil de feu, habitera le wigwam de Tête-d'Aigle. Et je lui offrirai un cadeau digne de toi. Grand Sachem, il y a douze lunes ! Tu compteras douze chevelures à la ceinture du Mohawk. J'ai dit ! Salut ! »

Tête-d'Aigle se dirige alors vers sa hutte. Il en sort bientôt et pousse un cri prolongé. Trente sauvages apparaissent. Chaussés de raquettes et mousquet sur l'épaule, ils portent à la ceinture : tomahawk, couteau à scalper et poire à poudre. Sur le dos, roulées dans une peau de caribou, les

provisions. L'arc et les flèches complètent le fourniment. Tête-d'Aigle ouvre la marche, et, à la file indienne, tous prennent la direction de Ville-Marie.

Hertel de Rouville les accueille par cette harangue :

« L'Anglais a traîtreusement levé la hache de guerre contre nos frères les Abénakis. Le corbeau a dévoré la chair des victimes; leurs os sans sépulture crient vengeance ! Allons attaquer Corlar ! Montrons-lui la force de notre bras ! Nous sommes deux cent cinquante; il va trembler comme un enfant. Allons à Deerfield : » — « Mort à Corlar ! » vocifère la troupe, « Mort à Corlar ! »

A deux heures de l'après-midi, volontaires et indiens se réunissent à l'église paroissiale pour la cérémonie du départ. Robert Gay, le pieux aumônier militaire, leur adresse quelques mots et les consacre à la Vierge; puis, monsieur Vachon de Belmont, supérieur du Séminaire, élevant l'hostie bénissante, fait se courber tous les fronts.

Acclamés, Hertel et ses hommes partent en chantant : *C'est la belle Françoise...*, et disparaissent bientôt dans le lointain. Pendant un long mois, rien n'arrête ces hardis aventuriers. La bise mord et soulève parfois une poudrerie aveuglante : on avance quand même.

Tête-d'Aigle est toujours à l'affût en quête de chevelures; il surprend deux chasseurs anglais, les abat et les scalpe.

Le vingt-neuf février au soir, la troupe atteint le bourg de Deerfield qu'elle entoure en silence. Au signal convenu, une formidable clameur fait sursauter les habitants. Les portes sont enfoncées à coups de hache et le carnage commence, affreux, impitoyable. Vociférations, coups de mousquet, tomahawks qu'on voit s'abattre de droite, de gauche, fracassant les crânes, cassant les reins, couteaux qui scalpent savamment les victimes : quel tableau à la lueur des incendies! Tête-d'Aigle ajoute cinq trophées sanglants à sa ceinture.

Dès le lendemain, Canadiens et sauvages chargés de butin escortent cent huit captifs sur le chemin du Canada. Tête-d'Aigle accompagne le cortège jusqu'au lac Champlain. Là, il s'enfonce de nouveau dans la forêt, et après des prodiges d'habileté, lève quatre nouvelles chevelures.

Cependant août a paru et le Mohawk n'a pas encore la douzième. Dissimulé depuis trois jours dans un chêne touffu, il épie les allées et venues d'une maisonnée de paysans. Un adolescent s'avance vers l'orée de la forêt. Les yeux de Tête-d'Aigle étincellent de convoitise. Mais que se

passe-t-il en lui ? La vue de cet enfant aux cheveux blonds le fascine, le bouleverse. Il croit voir Fleur-des-Bois. Non, il ne tuera pas cet innocent. Adroitement, il glisse au pied de l'arbre. Rapide comme la panthère, le tomahawk levé, il se précipite sur l'enfant. Mathias tombe à genoux, joint les mains et s'écrie: « *Mercy ! mercy !* » — « *Yes, but not a word.* » Le sauvage empoigne sa victime et disparaît dans la futaie.

Pauvre Mathias, songe à ceux que tu aimes. Tu ne les reverras plus ici-bas ! Quel sort t'est réservé ? La torture peut-être ?... Mais non ! Tête-d'Aigle a pour lui des attentions de mère; il le caresse et s'efforce de le convaincre qu'il ne lui veut pas de mal. Ah ! si les Anglais n'avaient pas déterré la hache de guerre.

O Providence ! que tes secrets sont mystérieux ! Tu apaises l'âme de ce sauvage, tu lui donnes des entrailles de commisération, afin que de cette impuissante victime de préjugés séculaires, tu fasses un chrétien modèle, un chef de famille à la postérité innombrable. Deux siècles ne se seront pas écoulés que dix prêtres rejetons de cet arbre vigoureux, immoleront la Victime sacrée au Très-Haut.

Après des marches forcées et bien des nuits au guet, Tête-d'Aigle et son protégé atteignent

Ville-Marie. A l'abbé Belmont qu'il va saluer, l'Iroquois glorieux montre ses trophées, et raconte la capture de Mathias. Le cœur apostolique du supérieur se sent ému; il rachètera le jeune anglais et lui fera enseigner le français en même temps que les vérités de la foi.

Tête-d'Aigle ne s'attarde pas. Il veut revoir Fleur-des-Bois. A l'entrée de la mission, il trompette par trois fois son chant de victoire. Fleur-des-Bois, guerriers, femmes et enfants se précipitent, se bousculent pour fêter le héros. Ce dernier, la tête haute, l'œil fier, présente ses onze chevelures, disant : « Grand Sachem, l'enfant blond pour la douzième : ce sera un enfant de la tribu, je le prends sous ma protection. » Un indescriptible tohu-bohu, fait de cris assourdissants et de gestes désordonnés, manifeste l'approbation de toute la colonie.

Mathias, craintif d'abord, s'enhardit, se familiarise, et devient l'enfant choyé de tous; il s'attache particulièrement à l'apôtre Gay qu'il appelle son *good friend.*

Au grand festin préparé pour célébrer ses victoires, l'Iroquois voulut que le jeune captif fût à l'honneur. Quelques jours après, Tête-d'Aigle épousait Fleur-des-Bois dans la chapelle de la Mission.

Les rites sacrés impressionnèrent vivement Mathias. A l'issue de l'office, abordant l'abbé Gay, il lui demanda avec instance de l'instruire de la religion catholique.

Qu'est-ce qui te porte à demander cela ? lui dit l'abbé.

— C'est la belle Dame dont vous m'avez parlé; je regardais son image et elle m'a souri; je voudrais la connaître pour l'aimer.

— Nous en parlerons.

— Dites-m'en donc quelque chose tout de suite. Et les beaux yeux de l'adolescent, fixés sur l'abbé, disaient toute la sincérité de sa demande. L'apôtre continua :

Mais il faudrait te faire baptiser pour apprendre à aimer la bonne mère et son Fils.

— Je le veux... et je le serai.

— Et quand la paix sera faite, on viendra peut-être te chercher, et alors...

— S'il faut rester, je resterai; papa est mort, maman... partie... Oui, la bonne Dame sera ma mère, Jésus mon frère, vous et Tête-d'Aigle serez mes protecteurs. Je resterai ! Parlez-moi de la belle Dame.

Le missionnaire commença son apostolat. Mathias écoutait avec avidité. L'épreuve fut longue : quinze mois.

Mais enfin, un clair matin de janvier 1706 est choisi pour l'administration du baptême. Dans l'église paroissiale de Ville-Marie, le baron de Longueuil, Joseph Le Moyne, sieur de Sérigny et Antoine son frère, sieur de Châteauguay, sont aux premiers rangs. On voit aussi Tête-d'Aigle, en tenue de fête, accompagné d'un groupe d'Indiens de la Mission. Mathias apparaît. A ses côtés marchent son parrain et sa marraine, Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, et Dame Souart, épouse du baron de Longueuil. Robert Gay assiste le néophyte. Aux questions de l'abbé Merriel, l'enfant répond d'une voix nette et pieuse. Il abjure l'hérésie et l'eau sainte coule sur sa tête. Le nom de Claude est ajouté à celui de Mathias en l'honneur de son parrain.

La cérémonie terminée, Claude-Mathias et ses amis sont les hôtes du Gouverneur. Le nouveau converti, saintement enthousiasmé, répète véhément : Que Dieu est bon ! Maintenant, je puis dire à la belle Dame : Ma Mère ! Et demain, quel bonheur ! je recevrai son Fils Jésus.

Le lendemain, dans la modeste chapelle de la mission de Notre-Dame de Lorette, Sault-au-Récollet, Tête-d'Aigle et Fleur-des-Bois conduisaient l'enfant blond à la table sainte et s'y agenouillaient

avec lui. Pour eux, comme pour Robert Gay, ce fut une journée de Paradis.

* * *

Le soleil monte rapidement à l'horizon; sur le chemin cahoteux qui conduit à la Rivière-des-Prairies, des bûcherons, la cognée sur l'épaule, s'en vont à pas tranquilles vers la demeure de Louis Charpentier.

Tiens, bonjour, père Allard, dit François Hunault. Vous aussi, vous êtes de la corvée?

— Pourquoi pas ? Mathias mérite bien qu'on s'intéresse un peu à lui.

— Le bon monsieur Gay va être fier, car nous serons une bonne vingtaine, dit l'un d'eux, après avoir, d'un coup d'œil circulaire, compté ses compagnons.

— Comme l'enfant a grandi, remarque Pierre Taillefer, apercevant Mathias. Et, jetée sur cette piste, la conversation continue.

— Il y a déjà plus de sept ans qu'il est au pays.

— C'est un travailleur infatigable.

— Et franchement attaché au sol; un vrai type d'habitant, quoi !

— Celle qui l'aura pour époux pourra être fière.

— On dit que la petite Catherine, la fille à Louis Charpentier, lui fait les yeux doux.

— C'est une bonne petite fille; ça ne craint pas l'ouvrage; ils feraient « un bon couple ».

— Tiens ! monsieur Gay ! Tout le monde regarde, pendant que le capitaine Soly ajoute : Et Tête-d'Aigle ?

— Il est mort au pays des Abénakis, entre mes bras, répond le missionnaire. Et bonjour mes amis !

— Bonjour mon Père.

— Enchanté de vous voir si nombreux. Claude-Mathias a obtenu la concession que voici. Vous avez bien voulu donner un petit coup de main à mon protégé; je vous en remercie de tout cœur. Puis s'adressant à Mathias : Allons, mon brave, à toi l'honneur, je te bénis. . .

Mathias esquisse un large signe de croix. Deux éclairs, et la cognée entaille profondément l'aubier d'un érable. « C'est pour elle, » se dit-il, en jetant un coup d'œil vers Catherine, qui regarde du pas de la porte. Les copeaux crispés volent dru. Bientôt l'arbre oscille et fait entendre un long craquement. La ramure entière frémit, s'incline lentement d'abord, puis s'écrase en tempête sur le sol. « Hourra pour Mathias ! Hourra pour Ma-

thias ! » clament joyeusement les bûcherons; et tous se dispersent. Peu après les vingt cognées s'élevant et s'abattant en cadence, terrassent sans merci pins, érables et bouleaux. A midi, les bûcherons se rendent chez Louis Charpentier, où, après l'angélus et le bénédicité, un repas solide leste à nouveau les estomacs.

— Et bien Catherine, que penses-tu de tout ceci ? demande un des hôtes, pendant que s'allument les pipes.

— Vous allez vite en besogne; monsieur Mathias doit être fier !

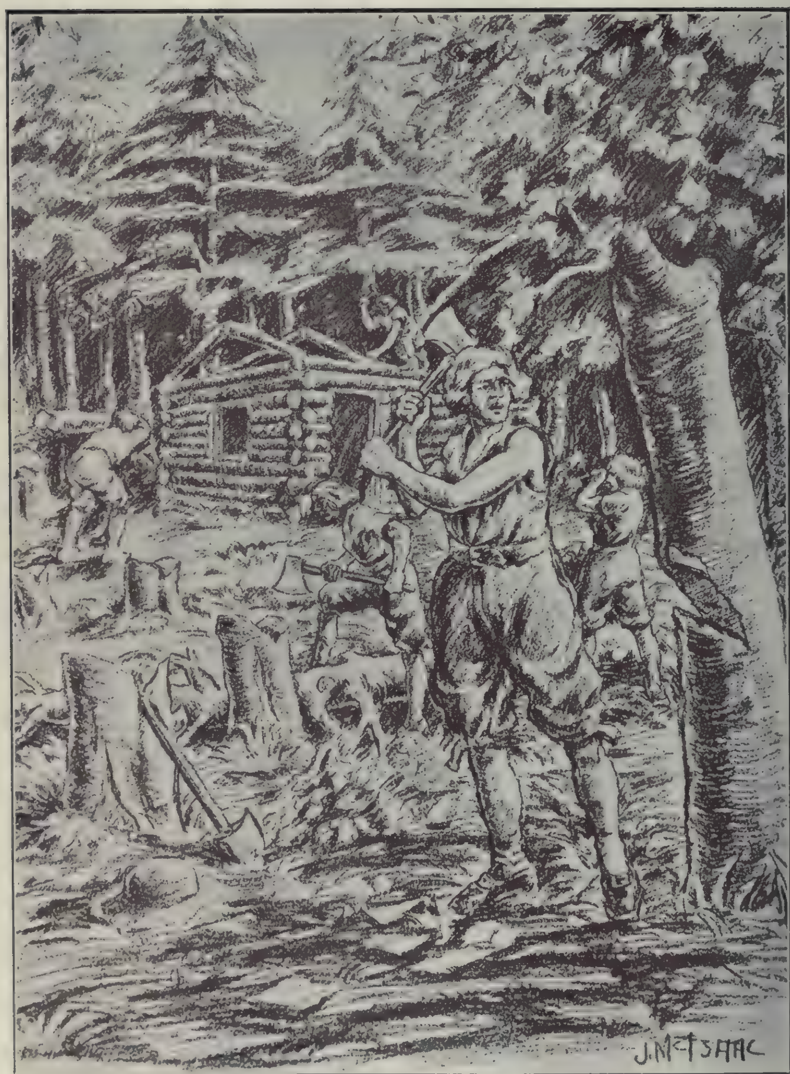
— Et toi, la petite Catherine, tu ne t'en attristeras pas, je suppose, car à ce qu'il paraît, hein...

— C'est toujours comme ça « les jeunesses », reprend le père Allard, ça paraît indifférent, mais...

— Allons les amis, à l'ouvrage, s'écrie le capitaine Soly; nous aurons du renfort cette après-midi et en plus, quatre bonnes paires de bœufs.

Quelques instants après, la fière chanson des cognées françaises recommençait. Le soir, la trouée était large dans le nouveau domaine, et prête la cabane de pièces, à la porte basse, à l'unique fenêtre.

Les gens de la corvée repartis, Mathias s'endormit profondément, moins fourbu que grisé



Le soir, la trouée était large dans le nouveau domaine, et prête la cabane de pièces. (*p. 174*)

par l'arome de la sève, perlant abondante de tous les arbres couchés sur le sol.

Est-ce rêve ou vision ? Mathias se voit vieilli de cinquante ans. Catherine est à ses côtés. Un groupe considérable — ils sont bien quatre-vingts — où dominent les petites têtes blondes, leur sourit agréablement; toutes les bouches semblent dire : « Longue vie à nos bien-aimés grands-parents ». En même temps, de gracieux papillons, aux ailes d'azur, voltigent et viennent former une double couronne au-dessus de leurs têtes blanches... Ce tableau s'évanouit, puis un autre se lève.

Cette fois, deux siècles ont passé. Mathias et Catherine sont dans un lointain mystérieux. Entourés d'une multitude, où les cornettes blanches se mêlent aux soutanes noires, ils contemplent du haut de la nue, trois prêtres à l'autel. La scène se passe à la Rivière-des-Prairies, à quelques pas de la terre qu'ils ont défrichée. Un franciscain monte en chaire et fait le signe de la croix : « En ce deux centième anniversaire du mariage de Claude-Mathias avec Catherine Charpentier, dit-il... » Cette fois le bonheur suffoque Mathias. Réveillé, il fait sa prière, et, avec une vue plus nette de l'idéal à poursuivre, se met hardiment au travail. La besogne est rude; le défricheur n'a que ses bras,

son courage et ses vingt ans. Mais Dieu aidant, il ne sera pas au-dessous de la tâche.

Après deux ans de labeur, Mathias montre avec orgueil vingt arpents de terre arable et la rustique demeure qu'il a préparée pour la « future maîtresse du logis ». C'est lui qui

> . . . a chevronné le toit de pièces lourdes;
> Lui-même il enfonça les étançons du mur,
> Lui-même il équarrit la poutre et les lambourdes,
> En plein bois, dans le cèdre incorruptible et dur.[1]

* * *

2 octobre 1713. — Un soleil radieux. Merles et fauvettes lancent à tous les échos leurs notes joyeuses. Claude-Mathias est endimanché et Catherine a revêtu ses beaux atours. Voisins et voisines se rendent à l'église. C'est que, voyez-vous, dit une commère, Mathias l'Anglais va épouser la petite Catherine Charpentier. Il faut bien les voir. Ce sont de braves cœurs et deux « travaillants »; ça promet.

Face à toute la paroisse, Catherine et Mathias se jurent fidélité inviolable. Après avoir reçu le « mutuel consentement » des deux époux, Robert Gay chante la messe nuptiale. Les nouveaux

[1] *La lignée*, par Nérée Beauchemin.

mariés, tout à la pensée du grand sacrement qu'ils ont reçu, adressent au Tout-Puissant et à la Vierge une prière confiante.

A l'issue de l'office divin, les invités, tous gens de la corvée, vont au festin des noces avec leur « créature ». L'avant-veille « on a tué »; aussi le menu des Charpentier est varié : la soupe et le ragoût, le boudin et les viandes fumantes sont suivis des douceurs du pays : miel, sirop, beignets et pommes fameuses. Le petit verre de Jamaïque met un brin de soleil, et la fête se prolonge, joyeuse et digne, jusqu'au petit jour.

Puis commence la vie saine et féconde du jeune ménage d'habitant. La terre qu'ils aiment passionnément s'abreuve de leurs sueurs, il est vrai, mais en retour elle se montre généreuse nourricière. Et les douze enfants qui viennent enrichir le foyer de Claude-Mathias s'épanouissent comme des roses sous le soleil de juillet. Deux fleurettes cueillies au matin de leur éclosion sont transplantées dans le céleste parterre. Les autres, comme Mathias et Catherine, vivront leur pleine saison et porteront de nombreux fruits.

* * *

Cinquante ans ont passé. C'est jour de fête à Saint-Joseph de la Rivière-des-Prairies. De

nouveau, Claude-Mathias et Catherine s'agenouillent au pied de l'autel, où, en 1713, ils se juraient fidélité. Quatre-vingts descendants les entourent, et de tous ces cœurs, monte une prière reconnaissante. A l'Évangile, monsieur Pierre Huet de la Valinière, sulpicien et curé de la paroisse, félicite les deux vieillards et recueille les leçons de cet événement.

« Les jubilaires, dit-il, ont eu foi en Celui qui a dit : *Croissez et multipliez-vous*; vous en êtes ici les témoins éloquents. Confiants en la Providence des *oiseaux et des lis des champs*, ils ont tiré du sol leur vie et la vôtre. Imitez-les, vous surtout leurs enfants. Jeunes gens aimez la vie familiale; attachez-vous au sol; soyez fidèles à la religion, et vrais patriotes, vous travaillerez à l'édification de la grande famille canadienne-française. » Puis il évoque le souvenir des disparus. « Là-haut, ils intercèdent pour ceux qui peinent et qui luttent. Oh ! la réception triomphale qu'ils préparent aux fondateurs de la famille ! »

La messe se termine dans la prière silencieuse. Mathias et Catherine sortent réconfortés. Longtemps encore, ils cultiveront la terre bien-aimée et se reposeront le soir en berçant leurs arrière-petits-

enfants. Enfin, munis de tous les secours de la religion, ils s'éteignent pieusement, le premier à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et la seconde à quatre-vingt-six.

* * *

2 octobre 1913. — Plus de deux cents délégués sont accourus de toutes les régions du Canada et des États-Unis, au deuxième centenaire du mariage de Mathias et de Catherine. Notre-Dame de Montréal les réunit d'abord, puis ils se rendent à la chapelle de la Réparation, Rivière-des-Prairies. Là, trois descendants de Claude-Mathias montent à l'autel et chantent une messe solennelle d'action de grâces. Ensuite, un autre membre de la lignée, portant la bure de Saint-François, fait l'apothéose de l'Ancêtre. Il met en relief le rôle des humbles, « ces faiseurs de mondes ». C'est aux défricheurs comme Mathias que nous devons la formation de notre pays. Acceptons la vie que Dieu nous a faite, notre tâche telle qu'il nous l'a imposée, notre devoir quotidien dans toute sa désespérante monotonie. Soyons fidèles à la foi profonde, inébranlable, transmise par les aïeux, et nous travaillerons efficacement à la grandeur de la nation, comme au triomphe de notre foi.

Et tous, avec au cœur un idéal à réaliser, se retirent fiers et joyeux, après une journée entière consacrée au culte de celui qui marcha sur les brisées de Louis Hébert glorifié par Lozeau :

Gloire à l'Ancêtre, gloire au grand semeur de blé
Qui dévoua sa vie au labeur solitaire,
Au noble laboureur qui mit le soc en terre
Et raya de sillons le sol inviolé.

Voilà quel fut, dans le Canada français, le rôle fécond, pour ne pas dire la mission providentielle, de celui que les colons de l'époque appelaient amicalement Mathias l'Anglais.

Frère ÉLIE, *des É. C.*

Souvenirs ineffaçables

Avec les ans, de ma mémoire, bien des souvenirs ont disparu; mais, ce que jamais je n'oublierai, ce sont les deux cultes puisés au pays natal : celui de la belle nature et celui de la famille. Depuis le jour où, en vue du notariat, je commençai mes études au collège de Montréal, bien des printemps se sont écoulés; mais ce laps de temps n'a pu me faire oublier ni le doux foyer avec son cortège de parents et d'amis, ni le superbe décor dont la divine Providence voulut bien l'entourer.

Du deuxième étage de l'un des gratte-ciel qui enserrent la place d'Armes, où je réside depuis nombre d'années, je tâche de concilier les exigences de la profession avec les besoins et les goûts de ma nature.

Le grand air et la liberté ont pour moi, un charme auquel je ne résiste guère; aussi sont-ils rares les jours de congé qui me trouvent au logis.

Pour horizon habituel, juste le pan d'azur qu'il est donné à ma fenêtre de découper au firmament. C'est pourquoi, un de mes délassements favoris, est d'aller jouir, sur la terrasse qui domine

l'édifice, du délicieux panorama qui m'y est offert. Les tours de Notre-Dame ont eu la délicatesse de s'écarter assez, pour me permettre, quand la brume est de bonne humeur, d'envisager à la fois et le grand fleuve et la coquette île Sainte-Hélène, que semblable à une gracieuse émeraude, il enchâsse dans son cours. Au deuxième plan se dessine la côte verdoyante et animée qui court de Saint-Lambert à Longueuil, tandis que, majestueuses et solitaires, les montagnes de Belœil et de Saint-Bruno se profilent au loin, sur l'écran du ciel éthéré.

Mais, aussitôt que le soleil de juin, fait flamboyer les vitrines de la Banque Provinciale et m'obligent à baisser les jalousies, je me dis aussitôt : mon vieux Jean, c'est le temps de partir. Et pendant que le train file, plus rapide encore court ma pensée. Elle va chercher là-bas, là-bas derrière la montagne, dans l'incomparable vallée du Saint-Maurice, un petit village, une antique maison et de bonnes vieilles gens. C'est là, que vécurent, que s'égrenèrent, hélas ! un à un, parents et amis. Ah ! la belle, l'adorable série qu'ils forment en mon âme ! Les vivifiants souvenirs qu'ils ont échelonné tout le long de ma vie! Et c'est pour retrouver les derniers d'entre eux, plus rares chaque

année, et revivre quelque temps dans l'ambiance laissée par les disparus, que je quitte la métropole à la belle saison.

Quatre à cinq heures de voyage, et me voici au terme de mes désirs, au centre de mes affections. Mon village est situé en plein vallon, non loin des Vieilles-Forges, distantes elles-mêmes de neuf milles de la cité trifluvienne. Je connais peu d'endroits qui accumulent tant de beautés dans un espace aussi restreint. La chaîne des collines, parallèle un instant à la rive du fleuve, bientôt dévie vers l'Est, en envoyant de nombreuses ramifications dans la direction du lac Saint-Jean.

Du versant occidental de la crête, bondit la chute des Grandes-Piles, dont la voix puissante et majestueuse saisit l'âme. A mi-côte,enclavé entre les berges abruptes du cours d'eau, un vieux calvaire à moitié détruit, domine la vallée qu'il bénit. Les nénuphars blancs ont envahi les biez des scieries et moulins, auxquels les pouvoirs électriques ont enlevé le mouvement et la vie. Bordée de pariétaires et de mélilots, la route qui d'abord côtoie la rivière, soudain la quitte par un défilé et coudoyant la voie ferrée, l'accompagne jusqu'aux environs de la Tuque.

Abrité de l'aquilon par le massif des Ormeaux, le vieux clocher a gardé son aspect pesant et rus-

tique. Les maisons étagées au flanc du côteau ont pris en général l'allure moderne; mais celles qui environnent l'église ont gardé leur physionomie d'autrefois. Parmi elles se trouve la mienne.

C'est là qu'est mon cœur, c'est là que vécurent les miens, bons entre les bons. Quand je franchis le seuil ancien, il me semble qu'ils accourent de tous les points de la vieille demeure, car je sens que quelque chose se transforme en moi. Je ne suis plus L'oncle Jean de la ville, hargneux et rêveur comme un tout vieux garçon qui ne veut pas déroger; soudain, me voici Jean comme autrefois : un alerte luron dont les cris de joie emplissaient maison, cours et jardin. Je souris, m'anime et me redresse en sifflotant la première ritournelle venue... mais l'allégresse est de courte durée et peu durable l'illusion. Quel ravage les ans ont accompli. Suis-je donc en un désert ? Dans le silence qui m'entoure, bientôt mon cœur se resserre. Je sors, je vais à la recherche de ceux d'autrefois, hors de ma maison déserte, où seuls flottent leurs souvenirs.

Les anciens travaillaient aux forges, jadis en pleine prospérité. De leur contact avec les Indiens pour le trafic des fourrures, quelque chose d'un peu farouche leur est resté; mais sous cette écorce

fruste que de trésors cachés : si de notre histoire primitive, si des mœurs et traditions canadiennes vous voulez avoir la notion exacte : la vraie source est là.

Quelle joie de retrouver tels et tels vieillards à l'aspect vénérable; à la vie sainte, aux coutumes patriarcales. En serrant leur main ridée, j'éprouve comme une certaine impression de reliques. C'est du moins l'effet que me produisait l'un d'eux dont on vient de m'annoncer la mort Il me rappelait un épisode de mon enfance dont le souvenir m'est demeuré si présent, qu'il me semble l'avoir vécu hier. Ce brave habitant qui s'est éteint cette année, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, était un type de ces chrétiens exemplaires, dont le nombre hélas ! ne diminue que trop de nos jours. Au village, on ne l'appelait que « le Rousseau.» Jeune alors, robuste cultivateur, entouré d'une bonne et saine famille : marmots joyeux, beaux garçons et belles filles, poussant dru comme les jeunes ormes du pays. Il habitait, tout en haut de la côte, une ancienne demeure posée au bord du sentier qui longe le précipice et dont les fenêtres, qui avaient vue sur la chute, embrassaient toute la vallée.

Un soir d'automne, j'étais alors bambin de sept à huit ans, je jouais aux côtés de ma mère,

dans la salle à manger, où l'on venait de terminer le repas du soir, lorsque j'entendis soudain la voix de mon père me faire une proposition si pleine de délices, que j'en restai sans voix, saisi de bonheur.

Jeannot, j'ai à parler au « Rousseau ; » veux-tu venir avec moi chez lui ?

Si je voulais !... Ah ! quelle fête ! Grimper là-haut à cette heure tardive pour un enfant : dix heures du soir, tout comme un homme, sortir avec Papa, se coucher tard !... autant de choses attirantes. Ma mère avait bien protesté quelque peu ; mais devant la véhémence de mes désirs, elle consentit bientôt, et quelques minutes plus tard, je gravissais ravi le sentier malaisé, ma petite main serrée dans celle de mon père. Lui me contait tout en marchant de jolies choses anciennes, faits ou légendes. Une faible lumière éclairait la fenêtre de la maison au rez-de-chaussée, auquel on accédait par quelques marches d'escalier. Nous montâmes et mon père frappa à la porte. Personne ne vint ouvrir. Il frappa une seconde fois, rien ne bougea à l'intérieur.

Est-ce qu'ils seraient couchés ? murmura mon père. Il se pencha vers la porte et prêta l'oreille. Mais non, j'entends un bruit de voix, dit-il. Une troisième fois, il frappa et, sans attendre de réponse

ouvrit et nous entrâmes. Dans la grande cuisine, close et paisible, à la clarté d'une antique lampe sur la cheminée, «le Rousseau», entouré de sa femme et de ses enfants, récitait la prière du soir.

A notre entrée, un léger mouvement se produisit : la mère devint rouge, un peu gênée; la grande fille se redressa à moitié instinctivement; les petits eurent un sursaut étonné, mais nul n'osa interrompre le chef de famille qui pieusement continuait la prière, les mains croisées sur la poitrine, la voix posée, l'attitude recueillie.

Me faisant signe de rester silencieux, mon père se découvrit, salua gravement et nous nous retirâmes sans bruit. Au bas de l'escalier, mon père s'arrêta, me prit dans ses bras, et me tenant serré contre lui, me dit chaleureusement : Mon enfant, n'oublie jamais la scène dont nous venons d'être témoins. Qu'elle te rappelle toujours la vénération due aux choses de Dieu. Ce brave homme vient de te donner un bel exemple. Il n'a point interrompu sa prière à notre entrée chez lui; pourtant il a de l'attachement pour ma personne et un grand respect pour mes fonctions de maire; mais il a pensé avec raison que j'étais bien au-dessous du bon Dieu à qui il parlait en ce moment. Puis m'ayant déposé à terre, et tenant mes deux

mains serrées dans les siennes, il me dit d'un ton attendri : « Me promets-tu, mon petit Jean, d'être toi aussi, un fier chrétien, toujours, toute ta vie, en tous lieux ? »

Oui, papa.

Et j'entends encore ma voix enfantine fuser légère dans le silence solennel de ce soir d'automne.

A ce moment la porte de la maison s'ouvrit et « le Rousseau » parut sur le seuil, regardant anxieusement dans le sentier. Il nous aperçut, descendit rapidement les degrés, vint à nous, son grand feutre gris à la main, saluant avec la plus grande déférence.

Excusez-moi, Monsieur, s'il vous plaît.

Je n'ai pas à t'excuser, mon brave ami, répondit mon père, en lui tendant la main. Tu n'as fait que ton devoir; il faut bien que Dieu passe avant les hommes.

C'est ce que j'ai pensé, Monsieur, répondit simplement le paysan.

Mon père lui expliqua alors pour quel motif il était venu le trouver et nous nous séparâmes.

* * *

Bien des années se sont écoulées depuis cette petite scène; mais je revois encore le ciel constellé au-dessus de la vallée endormie, cette petite mai-

son, le visage ému de mon père et l'humble chrétien priant recueilli.

J'entends l'adjuration solennelle : Mon fils, me promets-tu d'être un fier chrétien ?

Ah ! que tout cela est demeuré solennel et sacré en ma mémoire. Qu'il est vivant en moi le souvenir de ces vaillants qui ne plièrent jamais les genoux devant les hommes, mais si constamment devant Dieu !

Jean-François SIMON.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le 15 octobre mil neuf cent dix-neuf

PAR LA

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE POPULAIRE (Limitée)

43, rue Saint-Vincent, à Montréal.

ÉDITIONS DE LA

Société Saint-Jean-Baptiste

DE MONTRÉAL

"FLEUR DE LYS"

Fleurs de lys ! c'est le cachet que porte l'acte de naissance de notre nationalité, c'est le symbole qui résume l'étincelant matin de notre histoire.

FLEURS DE LYS répondent bien à la magie évocatrice de leur titre; car il y a là, tracés avec un grand art, d'admirables figures, épisodes et tableaux de nos premiers temps. Ce sont les huit nouvelles historiques, primées au 3e concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Mlle Angéline Demers a écrit *Profils de saints,* — M. Damase Potvin, *Le premier abatis,* — M. Sylva Clapin, *La grande aventure du sieur de Savoisy,* — M. Viateur Farly, *La voix des drapeaux,* — Fr. Élie, *Pierre LeMoyne d'Iberville,* — Fr. Robert, *Une expédition au lac Supérieur,* — M. L.-R. de Lorimier, *Le recensement de Ville-Marie par Talon, en* 1667, — Fr Rodolphe, *Les derniers lys de France.*

On ne lira pas sans émotion ce faisceau de nouvelles qui racontent, peignent ou décrivent un passé qui fut fertile en actions épiques, en grandes et nobles âmes.

In-8 de 160 pages, enrichi de huit hors-texte et d'un frontispice dus aux plus populaires de nos illustrateurs : J.-B. Lagacé, Charles Gill, O.-A. Léger, Joseph Saint-Charles, J.-C. Franchère, E.-J. Massicotte, Georges Delfosse et A.-S. Brodeur.

Se vend 60 sous, franco 70 sous, au Secrétariat de la Société, Monument National, 296, Saint-Laurent, Montréal, et chez les libraires du Canada et des États-Unis. Prix spéciaux pour le commerce et les maisons d'éducation.

Au pays de l'Érable, 4e concours littéraire. In-8, 192 pages, avec 12 hors-textes, 80 sous, franco 90 sous.

L'Histoire acadienne, abbé Lionel Groulx, 32 pages, avec carte et gravure, 10 sous, franco 12 sous.

Album Lafontaine, in-4, 16 pages, abondamment illustré, 25 sous, franco 30 sous.

La Croix du Chemin, 1er concours littéraire. (Épuisé.)

La Corvée, 2e concours littéraire. (Épuisé.)